U d'/of OTTAWA
39003003221768

499-1A-182

MÉMOIRES
DE MA VIE MORTE

NOV 2 9 1972
CE

« LES CAHIERS VERTS »
PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE DANIEL HALÉVY
13

MÉMOIRES DE MA VIE MORTE

GALANTERIES, MÉDITATIONS, SOUVENIRS, SOLILOQUES ET CONSEILS AUX AMANTS AVEC DES RÉFLEXIONS VARIÉES SUR LA VERTU ET LE MÉRITE

PAR

GEORGE MOORE

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR G. JEAN-AUBRY

ANNEXE DE LA BIBLIO
uOttawa
LIBRARY ANNE

PARIS
BERNARD GRASSET
61, RUE DES SAINTS-PÈRES
1922

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
BIBLIOTHECA
uOttawa
LIBRARY ANNEX

CE TREIZIÈME CAHIER, LE SIXIÈME DE L'ANNÉE MIL NEUF CENT VINGT-DEUX, A ÉTÉ TIRÉ A CINQ MILLE SIX CENT TRENTE EXEMPLAIRES DONT TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERT LUMIÈRE NUMÉROTÉS DE I A XXX ; CENT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE XXXI A CXXX, ET 5.500 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BOUFFANT NUMÉROTÉS DE 131 A 5.630.

1,193
PR
5042
.M414
1922

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservé
pour tous pays.
Copyright by Bernard Grasset 1922.

INTRODUCTION

Notre ignorance va-t-elle enfin cesser, et connaîtrons-nous en George Moore, en même temps que l'un des maitres de la littérature anglaise, l'un des nôtres, l'un des excellents mémorialistes de notre ville ?

Pour moi, je suis assez vieux, et je fus assez jeune mêlé au monde des lettres pour me souvenir des temps lointains où il terminait parmi nous les années de son apprentissage. A Dieppe, chez Jacques-Émile Blanche, avec Whistler, Sickert ; à Paris, chez mon père, avec Degas, Meilhac, tant d'autres ; et rue de Rome, le cher Mallarmé... Il s'en est fallu de peu que George Moore ne fût parmi nous soit un peintre, quelque nouveau Sisley conquis par nos climats, soit même, conquête plus rare, un écrivain français (on trouvera, dans ce volume même, un poème de sa façon). Il y a de cela trente-cinq, quarante ans ; et davantage ; George Moore peut compter, lorsqu'il revient ici, les visages qu'il reconnaît. Qu'arriva-t-il ? Ses tenanciers d'Irlande brûlèrent quelques fermes, son homme d'affaires le rappela, et Geoorge Moore fut repris par ce langage natal où la nature le destinait à devenir un maître.

George Moore a raconté cela dans ses Confessions d'un jeune homme, *jadis traduites, et fort bien traduites, sous ses yeux mêmes. On voudrait les relire : elles sont épuisées, me dit mon libraire. En trente-cinq ans, elles ont donc trouvé leur deux ou trois mille lecteurs. Où sont-ils, ces lecteurs d'antan ? Et le livre n'existe plus. Toute cette œuvre est à reprendre : mais elle en vaut la peine, et nous la reprendrons ; Edmond Jaloux, Charles du Bos en sont d'accord.*

Je rouvre mon vieil exemplaire. Voici George Moore débarqué dans notre ville ; un domestique le suit, portant la valise et les plaids. Cet insulaire de vingt ans, que sait-il de nous ? Rien, à peine notre langue. De son pays même que sait-il ? La campagne irlandaise, les prairies, les chevaux, les longs galops dans les herbages... Peut-être il y serait encore ; mais son père l'a conduit à Londres, il est entré dans un musée, il a vu les tableaux, les marbres. « *Je veux peindre* », *dit-il. Et un ami réplique aussitôt :*

— *Si tu veux peindre, va en France ; il n'y a d'école d'art qu'en France.*

« France ! » écrit Moore ; le mot vibra dans mes oreilles, resplendit à mes yeux. France ! Tous mes sens tressaillirent, tirés de leur torpeur, comme l'équipage tressaille quand, du haut du mât, l'homme de vigie crie : « Terre en avant ! » A l'instant même je sus que j'irais en France, que nécessairement j'irais en France, que j'y vivrais, que j'y deviendrais un Français. Je ne savais ni quand ni comme, je savais que j'irais en France.

Aussitôt vient le quand et comme, *sous la forme d'un héritage ; voici notre adolescent sur le quai Malaquais. Il s'inscrit dans un atelier, il s'installe dans une pension.*

Il y a pour voisin, à son dîner de table d'hôte, un vieil auteur dramatique qui se nomme Bernard Lopez Le vieux parle, le jeune écoute. Ce Lopez a connu les anciens : Dumas, Scribe, Gautier, Banville... Le vieux, content d'être écouté, dit un jour à son auditeur : « Vous devriez fréquenter des hommes de lettres. Venez avec moi au Rat Mort. » *C'était un café sur la Place Pigalle. Bernard Lopez y conduit George Moore. Villiers de l'Isle-Adam était là, contant à deux filles étonnées la noble histoire des Maranas ; et Mendès, et Manet. Moore s'attable. On l'interroge, il répond, il amuse. C'est un coup de foudre, et double. Les grands Parisiens ravissent George Moore, l'insulaire inattendu plaît aux grands Parisiens.*

Aucun Français n'écrirait cela ; pour chacun d'eux,

« Ce cher Paris », *écrit Moore,* « le Paris des années 70... »

sur ces années marquées d'un sept, un voile, une cendre est tombée. La ville a été humiliée, elle a été touchée par l'obus du Prussien et la torche de l'émeutier ; la tristesse est restée sur tous les souvenirs. Pourtant l'heureux Moore a raison : Degas peint alors ses plus parfaites toiles, et Manet invente la plus heureuse des peintures ; Banville rime et récite ses odes... C'était un « cher Paris », fort doux, ardent à vivre. Le Paris des années 70 appartient à Moore, comme la France rurale des années 1780 à son compatriote Arthur Young ; grâce à lui, que la tristesse ne gêne pas, qui voit le vivace et l'exquis ; grâce à cet ami étranger, nous nous souvenons mieux, et sur quinze ans de notre passé, l'ombre s'allège.

*
* *

J'y insiste, puisque notre public n'a pas encore en main cette œuvre parisienne d'un grand écrivain d'Angleterre. Car c'est une œuvre : George Moore ne cesse de l'accroître. Il y eut d'abord ces Confessions, *que je viens d'entr'ouvrir ; ces* Mémoires *que voici, où les figures et les paysage de notre pays ont tant de place ; enfin les* Avowals, *derniers parus, et qui entrent, plus que les premiers, dans l'intime des esprits. Que de souvenirs, de figures fixées avec maîtrise ! C'est notre bien, reprenons-le.*

Voici Banville ; un soir, chez Victor Hugo où Mendès l'a conduit, Moore entend la parole de Banville, et nous la rend inoubliable :

Il était près de minuit et nous prenions congé, quand le grand poète dit : « Non, je ne vous laisserai pas partir. En l'honneur de Banville nous souperons ensemble. » Comment fut amenée la remarque, je l'ignore ; mais je me souviens que j'entendis la voix de Banville ; il disait qu'il était absurde à qui que ce fût, de tomber amoureux passé dix-sept ans et trois mois. Après une courte pause Hugo répondit : « J'aimerais entendre, Banville, les arguments que vous pourrez trouver pour nous démontrer votre extravagante théorie. » Alors Banville, se voyant en une société capable d'apprécier son esprit, commença de parler et parla vingt minutes. Il lançait l'air en des phrases ailées, qui montaient à grands coups rapides, planaient, tourbillonnaient, se chassant l'une l'autre comme des oiseaux divins pour qui voler est jeu, cependant que nous, retenant nos souffles, guettions leurs vols hasardeux, heureux enfin quand l'une d'elles, avec un grand murmure de plumes reployées, touchant un point d'arrêt, s'y perchait immobile. Verbes, noms, adjectifs, adverbes, chaque chose toujours à sa place ; les points d'interrogation, les points

d'exclamation, les virgules, les point-et-virgules, les points, chaque détail s'adaptant parfaitement dans l'ensemble de l'improvisation à ce thème donné qu'il était absurde de tomber amoureux après dix-sept ans et trois mois.

Voici Mallarmé ; aucun de ses amis ne nous l'a mieux conté. C'est un soir, au Rat Mort, *que le récit commence.*

« Il faut que vous connaissiez Mallarmé, me dit Villiers. Il reçoit les mardi soir, rue de Rome. — Qui donc est Mallarmé ? » demandai-je, et quand on m'eût dit que c'était un homme de lettres, un poète, je me déclarai prêt à faire sa connaissance. — « *Garçon, donnez-moi de quoi écrire* », cria Villiers, et je regardai sa main tandis qu'elle écrivait quelque six ou sept lignes sur ce papier mince qu'on donne dans les cafés, une sorte de papier à cigarettes ; je pensais bien peu que ces six ou sept lignes fussent chargées de tout le poids de ma destinée.

Quel que pût être le talent de Mallarmé, il était un poète, et ce serait amusant de l'aller voir quelque prochain mardi. Rue de Rome, vers la hauteur de la place de l'Europe, les maisons sont belles, mais quand on a traversé le Boulevard Extérieur, les habitations deviennent misérables, et la maison où habitait Mallarmé n'était pas faite pour inspirer grande espérance : car, tous tant que nous sommes, les apparences nous touchent. Le troisième étage franchi, un escalier mesquin montait, montait en une spirale étroite ; au quatrième, on sonnait, et la porte vous était ouverte par un homme d'âge moyen, un peu épais et court, avec toute l'apparence d'un ouvrier français. Quand je lui eus dit que Villiers m'envoyait à lui, sa voix se fit accueillante, il me pria d'entrer, et à travers un court passage me guida vers une petite salle à manger, bien modeste avec son unique fenêtre, avec son poêle de porcelaine blanche, une table et quelques chaises alignées au long des murs.

— Vous, me dit-il, vous êtes accoutumé à la mer, prenez le fauteuil à bascule.

— Je vous ai apporté mon volume de vers, Monsieur Mallarmé, *Flowers of Passion.*

— Comme c'est gentil à vous ! me dit-il, et me prenant le livre des mains, il l'ouvrit, et lui donna soudain toute son attention. Il s'y absorba, et me sentant ainsi encouragé, j'osai lui indiquer quelques vers qui me semblaient plus que d'autres mériter sa considération ; aussitôt son visage prit une grave expression, et, sans cesser de lire, s'assit sur une chaise à côté d'une lampe à pétrole ; je le regardai qui lisait ; encore une fois me vint à l'esprit l'idée d'un très beau paysan français, et je me souvins que quand il m'avait ouvert la porte, il m'avait fait l'effet d'un peintre en bâtiment. Mais maintenant, tel que je le voyais lisant mon livre dans la lumière de la lampe à pétrole, je commençai à penser que s'il eût été un peintre en bâtiment, que s'il eût porté la blouse, il eût ajouté à cette blouse un je ne sais quoi qui l'eût distingué de toutes les autres blouses ; ses vêtements n'étaient pas sans une certaine correction, et quoique la chambre fut d'aspect pauvre, des dessins sur les murs indiquaient la présence du goût. Un meuble, dans un coin de la pièce, ne pouvait pas ne pas être du Louis XV le plus vrai. Et une fois de plus, je sentis que ses manières douces et prenantes m'attiraient à lui.

Une heure se passa, et sa femme et sa fille nous apportèrent deux verres d'un punch au rhum parfumé au citron. Ayant ainsi fait acte d'hospitalité, Madame et Mademoiselle se retirèrent, laissant le maître continuer la leçon qu'il ne cessa jamais de dire à tous, de mardi en mardi, à un nombre d'habitués toujours croissant, jusqu'à ce qu'enfin la petite salle à manger fût devenue le centre de la culture parisienne. Ce fut pour moi une grande surprise, quand je retournai là après des ans d'absence, de découvrir que la fuite des ans obligeait quelqu'un à me donner sa chaise ; toutes étaient occupées ; les derniers venus s'asseyaient par terre, nullement embarrassés, heureux d'écouter le poète, qui se tenait, comme je l'avais toujours vu, se rôtissant les mollets devant son poêle de porcelaine. Tout à coup le grand Hérédia fit dans l'assemblée paisible une éclatante apparition ; un cyclone de l'océan Indien ne fût pas autrement entré ; Mallarmé fit un cordial accueil

à ce vieil hôte inattendu, et nous écoutâmes Hérédia, qui nous raconta avec une saveur de haut goût les burlesqueries littéraires du comte de Montesquiou, histoire dont je vous régalerais, mon cher lecteur, si je ne gardais la pensée que vous êtes venu ici en quête d'une autre histoire ; aussi laisserai-je mon *conquistador* en train de divertir une nombreuse et heureuse compagnie, et m'en retournerai-je au temps où quand venait un visiteur, quand bien même il restait très peu, je le tenais pour un intrus et lui pardonnais à peine. Je me souviens très nettement de cette soirée où, touché par ma constance, Mallarmé me dit : « Vous êtes très fidèle à mes mardis, vous avez mérité un exemplaire de l'*Après-midi d'un Faune*. » Sur quoi il alla dans son cabinet de travail (il n'y avait pas de livres dans la salle à manger, je ne pénétrai jamais plus avant dans ses appartements) et revint avec une mince brochure imprimée sur papier du Japon, illustrée par Manet et ornée de rubans noués — une brochure qui se vendait cent francs, et qui vaut maintenant des centaines de francs.

J'acceptai le trésor avec tout le respect dont j'étais capable ; mais au temps dont je parle, je m'intéressais davantage au drame dont il rêvait qu'à ses poèmes. Un merveilleux drame en vérité, fait d'un seul caractère : un jeune homme, dernier de sa race, qui vivait dans un vieux château où le vent hurlait, incitant le jeune homme à partir à travers le monde pour fonder à nouveau la fortune de sa famille. Mais le jeune homme n'est pas tout à fait sûr si le vent lui conseille ou de rester ou de partir, car, Mallarmé le disait : Il est dans le génie de la langue française que le vent essaie toujours de dire *oui* : *ou* — *ou*, répète le vent, et encore et toujours il essaie de prononcer le mot *oui*, mais il n'atteint jamais tout à fait la dernière voyelle. Ainsi le jeune homme reste en doute s'il doit ou partir ou rester. Mallarmé imitait le vent, et quand il eut fini son récit, je lui demandai comment il allait s'y prendre pour faire jouer le drame. Il répondit, d'assez mauvaise grâce, me sembla-t-il, qu'il aimerait solder une caravane et jouer la pièce lui-même, allant de village en village. Pendant des années, il rêva de ce drame, et quand il n'était pas occupé à en rêver, il méditait un poème épique dont il espérait l'accomplissement de

ses aspirations littéraires. Et le sujet était plus fantastique encore qu'Hamlet et que le vent. Un homme aime une femme et va l'épouser, mais le germe qui est en cet homme (l'enfant qui est en puissance en lui) dominé par l'idée que sa mère en puissance devra perdre sa virginité, s'emploie à dissuader son père en puissance. Encore l'idée d'Hamlet : être ou ne pas être, exprimée par des circonstances, ou des manques de circonstances, auxquelles personne n'avait auparavant pensé, circonstances qui, nous nous hasarderons à le dire, n'avaient jamais été conçues. Ce serait un poème épique, pensait-il, et propre entre tous à dire maintes choses subtiles. Mais ce ne serait pas un long poème épique, faisait-il observer aussitôt, car, semblable à Poë, il n'avait pas de goût pour les longs poèmes ; il suffirait d'un millier de vers, pas davantage. Le poème épique, cependant, ne l'occupait pas si entièrement que la tragédie du jeune homme et du vent. Il croyait en son Hamlet, j'en suis sûr, mais je ne crois pas qu'une seule ligne ait jamais été inscrite sur ses mystérieux petits carnets faits de papier japon, auxquels, disait-il, il avait coutume de confier les sujets de toutes ses méditations. Il aimait à me montrer ses carnets, et un jour feuilleta devant moi les petites pages, apparemment pour que je les voie, mais comme j'avançai la main pour le prendre, il remit le carnet dans le tiroir, disant : « Hugo devait bien savoir qu'en écrivant *Hernani* et *Le Roi s'amuse*, ne faisait que continuer Shakespeare. » Il pense, me disais-je, au jeune homme qui dans sa tour féodale écoute le vent [1].

(1) Mallarmé fit en sorte que ces papiers disparurent avec lui. Cf. la *Controverse sur un poème de Mallarmé*, par Paul Valéry, dans les *Marges* du 15 février 1920. « Mallarmé... m'introduisit dans sa chambre de la rue de Rome, où derrière une antique tapisserie reposèrent jusqu'à sa mort, signal par lui donné de leur destruction, les paquets de ses notes, le secret matériel de son grand œuvre inaccompli. »

*
* *

Mais je déflore, en le parcourant, ce beau livre. Ce que j'en détache est si peu, c'est l'anecdote posée à la surface. Les traduirons-nous un jour, ces Avowals ? *Assurément ils en vaudraient la peine. Les* Confessions, *c'est un livre de jeunesse, le récit des amitiés et des propos d'un intellectuel parisien ; les* Mémoires de ma vie morte, *c'est un livre de fantaisie et de tendresse ; on y respire à chaque page* l'odor di femmina : *pourtant ce n'est pas un livre d'amour. Ces gracieuses créatures qui ont souri, soupiré près de lui, Moore les a-t-il aimées ? J'en doute. « Vous seriez bien attrapé, dit l'une d'elles, fort clairvoyante, si je retirais ma fourrure et si je vous disais : Je reste. » Mais* Avowals, *ce livre sans femmes,* Avowals *est un livre d'amour. Homme de lettres, grand homme de lettres, je doute que Moore ait jamais aimé autre chose que les livres ;* Avowals, *c'est son âme même, tout occupée, au soir de sa vie, par le souvenir, la recherche des maîtres, ceux qu'il a lus, ceux qu'il a vus : Walter Pater, par un matin de Londres ; Tourguenev, assis à l'Élysée-Montmartre ; Corot au coin d'un bois... « La conversation », écrit Moore, « est le souffle de mes narines. » Non tant la conversation, dirais-je, mais la parole et le récit.* Avowals *est un monologue. L'interlocuteur, s'il paraît, c'est pour écouter, parler à peine, s'entendre confondre, se taire enfin. La parole est ici souveraine. Elle est passionnée, solitaire. Cinquante ans dans les livres : quelle matière à brasser ! Un grand capitaine voit-il plus de pays ? Cinquante années*

de goûts et de dégoûts ; de répugnances et d'affinités ; de goûts qui ne furent peut-être qu'engouements.

Il y a tant de fragilité dans les œuvres ! Toutes les choses de l'esprit, sauf les grandes, écrit Moore mélancoliquement, deviennent niaiseries tôt ou tard.

Zola, tant admiré : rien ne reste. Flaubert : c'est un édifice menacé, les pierres tombent, les murs se fendent. Qui donc, quelle œuvre enfin, loin qu'elle faiblisse, aura cette vertu en elle de résister, durcir au feu du temps ? Les voici, ces merveilles éprouvées : de Tourguenev quelque récit, de Corot quelques centimètres carrés de toile. George Moore, pèlerin blanchi, trouve, au terme de son voyage, ces deux perles dans le creux de sa main. Dans vingt ans, ce sera notre tour de faire nos paquets et nos comptes. Quelles perles porterons-nous à l'incorruptible trésor ?

Étonnant ressassement d'un vieillard fou d'amour pour son art, confession d'un païen qui n'a d'autres dieux que les dieux de la prose : une telle âme est encore assez munie, et son impiété assez noble. Ces Avowals, *on voudrait les traduire. Que nos lecteurs nous prouvent en nous aidant qu'eux aussi ils aiment les lettres, et nous essaierons l'entreprise. Aujourd'hui, voici les* Mémoires.

DANIEL HALÉVY.

DÉDICACE

A GEORGE MOORE

Mon cher Ami,

A qui pourrais-je, mieux qu'à vous, dédier cette traduction ? On m'assure que ce n'est pas l'usage qu'un traducteur dédie à l'auteur son propre ouvrage après qu'il l'a revêtu d'un habillement étranger. Que ce ne soit point là un usage, ce n'est assurément pas ce qui peut vous déplaire, vous avez assez eu, toute votre vie, le goût de contrarier les habitudes d'esprit du plus grand nombre, pour que vous n'alliez pas me reprocher aujourd'hui la nouveauté du procédé. Pour tant de traducteurs qui ne se refusent pas à massacrer les auteurs, fut-ce après leur mort, faudra-t-il donc reprendre ceux qui tiennent à leur rendre hommage, même de leur vivant.

Si j'écrivais mes mémoires de ma vie morte, il s'y trouverait un chapitre dont la matière, à tout le moins, serait aussi attachante que celle de votre propre livre, ce serait celui où j'évoquerais le souvenir des entretiens que j'eus avec

vous presque chaque semaine au cours de quatre ou cinq années.

Envoyé en mission à Londres vers la fin de la guerre, je me distrayais de travaux plus officiels en recherchant les traces des séjours qu'avait faits autrefois Verlaine en Angleterre, quand un soir, William Heinemann, votre éditeur mort récemment, et qui m'avait déjà fourni des documents considérables sur cette question, me dit : « Allez donc voir George Moore, il a connu Verlaine. »

A cette instigation, je vous écrivis, persuadé d'ailleurs que vous ne me répondriez pas : on m'avait dit que vous aviez plus de goût pour recevoir des lettres que pour en écrire, et il n'y avait pour vous aucun espoir de tirer de la mienne le sujet d'une comédie comme vous l'avez fait avec d'autres dans The Coming of Gabrielle. *Dès le lendemain pourtant un télégramme me disait de venir le jour qui me plairait : il va sans dire que j'en attribuai tout le mérite au nom de Verlaine qui faisait le propos de ma demande.*

Je vous rendis visite pour vous écouter me parler de l'auteur de « Sagesse », et Dieu sait de quoi nous parlâmes, si bien qu'aujourd'hui je m'aperçois qu'en somme vous ne m'avez rien appris sur Verlaine : si je n'ai jamais songé à le regretter, c'est qu'en revanche vous m'avez appris bien des choses sur George Moore. J'aime toujours à penser que c'est sous les auspices de Verlaine qu'est née notre amitié, et je le vois toujours, à la façon d'un faune ironique et ventru, qui veille d'un œil perçant et parfois égrillard sur les ébats

que prennent nos entretiens dans les jardins variés de nos littératures.

Bien que j'en sache, certes, infiniment davantage aujourd'hui, je n'étais point, cela va sans dire, tout à fait ignorant de votre œuvre ni de votre place, la première fois que je vous vis. Je savais, pour l'avoir lu dans son premier texte, que vous aviez écrit dans Esther Waters *la seule œuvre durable qu'ait donnée le* réalisme, *et non seulement un roman fortement composé, mais une œuvre profondément et vraiment humaine. J'avais lu, comme tout le monde,* Evelyn Innes *et* The Lake, *ces deux romans où les incertitudes de la foi combattent malaisément les certitudes de la chair. J'étais à peine sorti du collège qu'un charmant homme, dont les hasards de la vie avaient fait un journaliste et qui, pour avoir été à Tournon l'élève de votre ami Mallarmé, en reproduisait délicieusement l'inégalable courtoisie, me prêta la collection de l'ancienne* Revue Indépendante : *j'y trouvai vos* Confessions d'un jeune Anglais *et je m'épris aussitôt de tant de fraîcheur d'esprit et d'ingéniosité de pensée, mêlées à une si vive impertinence : si bien qu'aujourd'hui quand je relis ce livre, j'y trouve un peu de ma propre jeunesse unie aux souvenirs de la vôtre.*

Alors qu'on en souriait encore en France ou qu'on les ignorait, vous aviez écrit sur Manet, sur Degas, sur les Impressionnistes, comme sur Verlaine, sur Rimbaud, sur Laforgue, des études qui demeurent encore aujourd'hui parmi les meilleures qu'on ait écrites à leur sujet, et je n'ignorais

et ne vous être pas contenté de les regarder de loin, avec extase, à la manière sainte et niaise de Parsifal...

J'ai traduit ce livre parce qu'il me plaisait, parce qu'à travers sa savante nonchalance on y respire l'odeur de la vérité et le parfum de la vie dont s'offensent volontiers les narines hypocrites des éducateurs et des gens très distingués, mais dont s'enflent avec joie celles des simples et des artistes, des hommes sains et des femmes tendres qui travaillent mieux au bonheur de l'humanité que ne le font les régents de collège ou les philanthropes.

Vous avez écrit des livres plus puissants comme Esther Waters *ou* The Brook Kerith, *ou de plus pénétrants comme* The Untilled Field *ou* The Lake, *vous n'en avez pas écrit de plus charmant que les* Mémoires de ma vie morte, *ni qui fasse mieux éclater ce goût de vivre qui est chez vous si puissant qu'il emprunte une nouvelle force même à la mélancolie des souvenirs. On y retrouve bien celui qui a écrit ailleurs :* « Si le choix m'avait été donné, quand je vivais une précédente existence (si jamais j'en ai vécu une), de naître ou de ne pas naître, j'aurais accepté la vie, en sachant bien quel en est le fardeau, par amour pour la beauté, la grâce et la tendresse des femmes. »

Il y a près de quarante ans que vous publiiez votre premier roman Un Amant moderne *et vous en publiiez encore un hier où se montre avec infiniment plus de science et de grâce dans le style une même fraîcheur d'esprit et une abondance*

d'imagination qui font que vous demeurez le plus jeune des romanciers anglais d'aujourd'hui. Si je ne le savais par vos livres, j'aurais pu m'en rendre compte à loisir au cours des entretiens que nous avons eus au coin du feu si souvent ensemble, et surtout aux moments les plus troublants de la guerre, quand nous essayions de nous dissimuler l'un à l'autre, en parlant d'art et de beauté, nos communes inquiétudes.

C'est pendant une de ces soirées que la pensée me vint d'abord de traduire Memoirs of my Dead Life *lorsque la guerre aurait pris fin : vous m'y avez encouragé alors même, et depuis lors ; j'en pourrais donc presque rejeter la responsabilité sur vous-même : mais je veux bien la conserver parce que j'ai été conduit à en assumer la charge non pas tant par amitié pour vous que par le sentiment de l'injustice commise à l'égard du public français en ne le mettant pas mieux à même de connaître l'esprit et l'œuvre d'un écrivain dont les critiques les plus avertis, et les plus sévères même, de la jeune génération anglaise citent le nom parmi les trois ou quatre grands écrivains dont ils admirent la beauté du style et la force de la personnalité.*

J'ai traduit ce livre pour faire partager à certains d'entre ceux qui ne savent pas votre langue le plaisir que j'avais éprouvé à le lire : il me semblait juste, en outre, que ce livre où chatoient les reflets de vos « années françaises » fût aussi rendu dans notre langue. Que ne l'avez-vous fait vous-même, comme pour les Confessions d'un jeune Anglais?

vous m'auriez épargné bien des tourments, et surtout la plus vive inquiétude : car je n'ignore pas que vous avez écrit dans un de vos livres, cette phrase pour moi fort peu rassurante : « Rien n'est plus commun que de haïr son collaborateur ». *Je veux espérer seulement que vous aurez déjà épuisé sur de précédents collaborateurs la haine dont vous parlez et toute celle dont vous êtes capable, et que la mémoire de notre vive amitié ne s'altèrera pas au contact de celle de votre vie morte.*

Je reste, dans cet espoir, mon cher ami, votre dévoué,

G. JEAN-AUBRY.

Memoirs of My Dead Life

OF

Galanteries, Meditations and Remembrances Soliloquies or Advice to Lovers, with many miscellaneous Reflections on Virtue & Merit

BY

George Moore of Moore Hall Co Mayo

LONDON
Published by Heinemann.
1921.

I

PRINTEMPS A LONDRES

Assis à ma fenêtre un dimanche matin, je regarde nonchalamment les moineaux, agités et mouvants points noirs qui hantent le vieil arbre au coin de King's Bench Walk ; je commence à distinguer comme un soupçon de verdure parmi les branches de ce tilleul. Il y a bien, en effet, un peu de vert épars sur les branches, et j'en ressens une soudaine impulsion ; l'impulsion du printemps s'éveille, me presse les pieds, du caoutchouc est entré dans les semelles de mes souliers, et j'ai envie d'aller voir Londres. Quel charme on éprouve à traverser le jardin du Temple, à s'y arrêter ; — des pigeons s'y laissent glisser du haut des toits — à appeler un cab, et à remarquer en passant, parmi d'autres, ce jeune arbre au chevet de Saint-Clement Danes, tant est exquise la nuance de sa verdure sur le mur qu'a noirci la fumée.

Le dimanche on peut voir Londres mieux qu'en semaine : enfoncé dans un cab, on est seul avec Londres. Londres est si beau dans cette rue étroite, fameuse par sa littérature licencieuse. Un ciel bleu et blanc au-dessus

d'un pignon du XVII^e siècle,... et un moment après on est dans Drury Lane, au milieu d'une population renfrognée que le beau temps a tirée du fond de ses cours et de ses allées. On ne voit que cordes à sauter qui tournent; c'est miracle si les enfants ne se font pas écraser ; leurs mères, marchandes de quatre-saisons, sont assises, drapées dans des châles, avec l'air satisfait de lapins au bord de leur terrier, tandis que les hommes en groupes maussades, fument leurs pipes, les yeux fixés sur les portes fermées du bar. Au coin du grand théâtre un petit marchand de glaces accapare rapidement tous les sous disponibles du voisinage. De la ruelle, le cab débouche dans une rue animée, une vive rougeur semblable à celle du soleil couchant inonde la chaussée que domine un bloc de maçonnerie triangulaire et l'église Saint-Gilles, dont le clocher monte haut et droit dans l'air d'un bleu pâle et tendre. Les clochers sont si beaux qu'on aime à penser qu'ils survivront aux croyances. Qu'on ait ou non une religion il faut à tout prix des clochers, dans les villes comme à la campagne, des clochers entrevus parmi les arbres, dressés au-dessus des repaires de la cité.

C'est le flot du printemps qui monte : les amandiers sont en fleurs ; celui-ci, devant cette maison, dessine sur le mur terni un décor d'éventail japonais, et des haies épanouissent leurs fleurs dans les rues désuètes qui avoisinent Fitzroy Square. Que de verdure ! Le printemps a plus de charme ici qu'à la campagne. Il faut être à Londres pour le goûter. Il danse au loin dans Saint-John's Wood, brume et soleil jouant ensemble comme

fille et garçon. Quelle douceur dans cet air, comme il vous tente, vous excite ! Il vous fond sur les lèvres en baisers tendres et vous communique une délicate gourmandise de vivre. Comme il serait charmant de voir des femmes se promener dans ce jardin, par les allées ombreuses qu'un rayon par moments éclaire, de les voir aller la main dans la main, essayant d'attraper des branches, comme font les jeunes femmes qui songent à leurs amoureux. Hélas ! ce jardin est vide ; point de femmes, rien que des narcisses : mais comme exquise est la courbe de cette fleur quand on la regarde de profil, et plus exquis encore son jaune étoilé quand on la regarde de face. Fleur antique qui fait que mon esprit se reporte en arrière (non pas toutefois jusqu'aux temps de la Grèce ; le narcisse a bien perdu de son ancienne beauté), elle me fait plutôt songer à un Wedgwood qu'à un vase grec.

Mes pensées, vagabondes, m'amusent : je les suis comme un enfant suit des papillons, et toute cette extase en moi, autour de moi, n'est que la joie de la santé, ma propre santé et celle de l'univers. Ce jour d'avril m'a mis cerveau et sang en feu, et je ne puis rien faire que rêvasser près de ce vieux canal. Il a l'air hors d'usage, et c'est charmant, car un canal abandonné est un symbole parfait de... au fait je ne sais pas trop de quoi. Un fleuve s'épanche ou se précipite, un lac, fut-il artificiel, héberge des oiseaux aquatiques, et les enfants y font naviguer leurs bateaux ; mais un canal ne fait rien.

Voici venir un chaland ! Ce canal n'a donc pas été

abandonné. Je pensais que le dernier chaland y avait passé il y a bien vingt ans. Celui-ci interrompt mon rêve, et je me sens tout misérable. Le voici qui vient, hâlé par un maigre cheval : la corde se tend, s'étire. Il passe, lourde masse noire avec des rides à sa proue ; un homme s'appuie au gouvernail.

Un canal évoque en moi mon enfance : il n'est pas d'enfants que ne charme un canal et nous nous rappelons tous l'étonnement avec lequel nous regardions fumer la cheminée du remorqueur. Quand mon père me demandait pourquoi j'aimais mieux aller à Dublin par le canal que par la route, je ne savais que dire. Et je ne pourrais dire aujourd'hui davantage pourquoi j'aime un canal. Peut-être parce que les bateaux glissent comme les jours, et que le cheval qui peine est un symbole ! Que de mal il se donne, plaquant ses sabots sur le chemin de hâlage !...

Des visites à faire, trois heures y passent ; des femmes naturellement, toujours des femmes. Mais à six heures me voici libre, et je reprends, au soir tombant, le cours de mes méditations tandis que le cab roule à travers ces rues pavées de brique qui se pressent autour de Golden Square : des rues dont on rencontre les noms dans les romans d'autrefois ; des rues pleines de ces ateliers où Hayden, Fuseli et autres, piètre bande moribonde, parlaient de l'art avec un grand A, noyaient leur désespoir dans la boisson, et mouraient en se demandant pourquoi le monde ne voulait pas reconnaître leur génie. Près d'une voûte en délabre, des enfants se battent en s'efforçant d'atteindre une ancienne lanterne. L'odeur de ces

rues fanées est spéciale à Londres. On y respire quelque chose de l'odeur du marais originel : cela monte du pavé et se mêle à la fumée.

La fantaisie chasse la fantaisie, une image suit l'autre, cet Arc blanc a l'air de me parler du sein du crépuscule. Je croirais volontiers qu'il a un secret à me confier. Londres se drape dans la brume : des écharpes bleues tombent et traînent. Londres a un secret. Ah ! qu'on me laisse pénétrer le visage voilé de Londres et lire ce secret. Je n'ai qu'à y appliquer ma pensée pour déchiffrer... Quoi ? Je ne sais. Quelque chose... peut-être. Mais je ne puis diriger mes pensées. Je suis absorbé tour à tour par la beauté de Marble Arch et la perspective de Bayswater road qui s'évanouit comme une apparition parmi le romantisme des grands arbres. Je me détourne. Le vent tressaille et m'oblige à presser le pas ; le rythme de mon pas même m'aide à contrôler mes pensées et je me prends à songer que je suis heureux, en somme, d'éprouver tant de sensations sans sortir de Hyde Park, quand des amis moins heureux sont obligés d'aller jusqu'en Suisse ou de grimper sur le Mont-Blanc pour éprouver la moitié de ce que je ressens maintenant à regarder, par delà le parc aplani, le coucher de soleil, un coucher de soleil embrumé.

La dernière barre rouge du jour s'évanouit ; il ne reste plus rien que le parc gris que borne le bleu du faubourg qui s'enfonce au loin, plein de brume et de gens, lugubre et blafard, vers les vagues lumières de Kensington. La foule qui s'y presse a l'air d'un ruban noir déroulé çà et

là. Près des grilles le ruban se masse en un peloton noir, et sans nul doute, la cheville sur laquelle s'enroule ce peloton doit être quelque prédicateur qui assure à la nature humaine qu'elle se délivrera du mal, pour peu qu'elle consente à renoncer au printemps. Le printemps n'en persiste pas moins, en dépit de ce prêcheur qui, là-bas, sous les branches gonflées de feuilles et toutes bruissantes de moineaux, s'emploie à exhorter les foules ; le printemps aussi est là qui exhorte les garçons et les filles, les garçons habillés de vêtements de gros drap qui leur vont mal, des narcisses à la boutonnière, et les filles à peine moins grossières, créatures faites pour le travail, évadées pour un moment de la servitude de la cuisine, et qui, servantes du printemps sacro-saint, sont en train de faire les affaires de ce monde beaucoup mieux que le prédicateur.

Une femme, bien prise dans un tailleur vert, me dépasse et s'avance à la rencontre d'un jeune homme ; une riche fourrure lui couvre les épaules. Ils s'en vont vers Park Lane, vers ces petites maisons effrontées aux balcons bas, avec des paniers à fleurs qui se balancent à leurs façades. O petits jardins circonspects ! De ces maisons l'une a cette apparence grecque qu'on voit sur les gravures du XVIII^e siècle, et la femme au tailleur vert et à la luxueuse fourrure qui lui couvre les épaules et lui cache presque la taille, entre dans une de ces maisons. Elle est Park Lane en personne. Les soupers de Park Lane, ses divorces, sont écrits dans ses yeux et dans toute son allure. Le vieux beau qui se hâte de peur de prendre froid, la mous-

tache visiblement teinte, la taille assurément serrée dans une ceinture, est, lui aussi, Park Lane. Et ces deux jeunes gens, qui parlent avec animation, — admirables spécimens d'Anglo-Saxons, pieds sveltes, bottines vernies, belle santé et jeunesse abondante, — eux aussi, comme ils sont Park Lane !

Ce n'était autrefois qu'un simple chemin de campagne : il y a bien longtemps, à vrai dire, au lointain XVIII^e siècle ; et, parfois, un écho, rien qu'un écho, du cottage de jadis semble persister dans cette fantasque architecture qui se lance pêle-mêle et sans règle dans le « bow-window » et le balcon à vérandah, à la façon dont l'églantier persiste dans la somptueuse Gloire de Dijon. Et pourtant, si incroyable que cela puisse paraître, il y a eu des cœurs déchirés dans ces petites maisons effrontées, abris peu propices, il semblerait, aux émotions profondes du XX^e siècle. Et des larmes ont coulé — j'en sais quelque chose — dans un de ces petits salons pleins de coins et recoins, un soir de juin, quand la brise d'été avec un mystérieux bruissement gonflait les rideaux de soie, et quand les silences étaient encore accrus du grincement des paniers de fleurs qui se balançaient sous la vérandah... Mes larmes, mes propres larmes !

— Si nous nous épousions, nous serions heureux... six mois.

« Six mois seulement, fis-je, admirant son cynisme. Est-il donc décrété que je vais vous perdre ? Il est décrété, sûrement, que vous ne passerez pas votre vie à me regarder faire le gros dos en me penchant sur ma table pour écrire

des romans. Vous êtes créée et mise au monde pour briller dans la société, y être une lumière, avoir un salon et y réunir autour de vous des gens intelligents. » C'est ainsi que je lui répondis. « Car, Élisabeth, votre vie a son cours tracé et vous avez une destinée, tout comme moi. » Et sans oublier jamais cette différence du cours de nos vies et de nos destinées, c'est à Paris que nous déroulâmes notre aventure amoureuse.. Quelle délicieuse matinée nous passâmes sur les remparts du château de Heidelberg : nous voyageâmes en Hollande pour y voir des digues et des tableaux, et quand, trois mois plus tard, elle revint en Angleterre, c'est à mon instigation qu'elle loua une de ces petites maisons effrontées que j'aimais : et, pendant un mois, nous restâmes assis ensemble, presque chaque soir, sur ce balcon à vérandah.. Ce fut dans l'un de ces petits salons, — coins et recoins — que se joua notre dernière scène d'amour, surveillée par des bergers et des bergères en porcelaine de Chelsea, personnages heureux dans leurs petites retraites. Nous étions fort troublés, nous, mais non pas la lune qui brillait au-dessus d'un parc poussiéreux, exactement comme une lune de théâtre. Les ombres cependant semblaient s'amonceler, prendre forme, se rapprocher et murmurer que je ne *la* reverrais jamais plus. Et, la regardant au fond de ses yeux gris et ronds, je la suppliai de me dire à quoi elle pensait.

A la fin de ce livre, lecteur, tu retrouveras cette admirable jeune femme dans un dernier chapitre intitulé *Resurgam*, où je raconte mon voyage en Irlande, lorsque je m'y rendis le cœur chargé de deux lourds chagrins,

et tu m'entendras évoquer des souvenirs et méditer sur les rives d'un lac embrumé parmi des êtres blafards, à demi effacés. Une lettre d'elle m'y avait suivi, me persuadant qu'il vaudrait mieux pour moi, s'il était possible, revenir en hâte à Londres y apprendre de sa propre bouche ce qu'allait être notre vie : si nous allions devenir complètement étrangers l'un à l'autre, ou si notre intimité physique devait se poursuivre. Ne m'avait-elle pas, dans cette petite maison effrontée avec son balcon à vérandah, là-bas, ne m'avait-elle pas pris la main en disant : « Maintenant jurez-moi que, quoiqu'il arrive, nous serons toujours bons amis. » Cela avait été dit non pas évasivement, mais le plus instamment du monde ; et, impressionné par le ton qu'elle y avait mis, je jurai que rien ne viendrait jamais amoindrir ni troubler notre amitié. Et les mots et le ton me revenaient à l'esprit tandis que je me promenais en méditant et évoquant des souvenirs, aux environs de Lough Cara, et en me demandant s'il peut exister des maris vierges, ailleurs que dans les pages d'un roman français. « Sans doute, me disais-je, cela existe, mais une pareille bonne fortune ne m'arrivera pas », et mon esprit se sentait mal à l'aise, car il me faudrait rencontrer son mari dès mon arrivée à Londres.

N'est-il pas singulier qu'on puisse ainsi se transporter par l'esprit, dans le passé : tout est pensée, tout commence en pensée, tout retourne en pensée. La vie est si illusoire qu'il est difficile de dire si nous vivons dans le passé, le présent ou l'avenir. Mais la pensée tourne ainsi qu'une girouette, et j'oublie Lough Cara et le balcon, et me voici

tout à ce jour, tout à cette heure, et presque au moment même où je hélai un cab pour me faire conduire chez elle dès son retour à Londres, et je revis vraiment toutes ces pensées qui m'assiégeaient, entre le moment où j'appelai le cab et celui où j'atteignis sa porte, ces pensées vertigineuses qui couraient devant moi, inquiètes de savoir si elle serait chez elle, si elle serait assez dépourvue de tact pour *lui* permettre de rester, — et s'il était là, quelle allait être mon attitude ?

Mon Élisabeth ! maintenant, hélas ! une femme mariée ! je l'aperçus debout devant la cheminée. Elle me dit que son mari venait de sortir d'assez méchante humeur ; elle parlait d'un ton enjoué, mais son enjouement était factice, peut-être. J'ai pensé souvent, depuis lors, que j'aurais dû la prendre dans mes bras sans égard à son mariage, et c'est, je crois, ce qu'elle s'attendait à me voir faire ; mais on ne sait jamais. Il n'y a qu'une chose toutefois, dont je sois sûr, c'est que dans de semblables circonstances, il ne faut ni parlementer, ni parler de littérature, il ne faut parler que d'amour, il faut invoquer l'amour physique que nous ressentons pour la bien-aimée, en l'exaltant comme la plus noble des vertus et en ne prêtant aucune attention à cette phrase : « Et voilà donc pourquoi vous m'aimez ? » Phrase que tout amant doit entendre un jour ou l'autre, mais qui n'est jamais dite avec conviction, car toute femme sait bien, dans le fond de son cœur, qu'ici-bas toute son existence tient dans l'amour que l'homme ressent pour elle, et que si nous lui supprimions notre amour, elle ne serait plus,

instantanément réduite et misérable, qu'un être avec des épaules tombantes, de larges hanches et, généralement, des jambes courtes. C'est notre amour qui la revêt de soie et de fine batiste, qui l'orne de dentelles, lui met des bracelets aux bras, des boucles d'oreilles aux oreilles, des perles au cou, et, trop souvent, des diamants dans les cheveux ; et si les femmes admirent les femmes, c'est que notre révélation les a montrées à elles-mêmes en ces merveilleux miroirs : Raphael, Rubens, Shelley, Tourgueneff, Chopin ; et, avec ce détachement intellectuel qui est le propre du génie, nous avons taillé dans le marbre notre rêve de la femme, nous lui avons construit des palais et de merveilleux tombeaux. Nous avons tant aimé les femmes qu'il faut vraiment que les femmes n'aillent pas se plaindre s'il se rencontre parmi nous des fous qui les poursuivent autour des meubles ; il faut qu'elles se rappellent que ces inconvénients d'un amour qui tourne à la stupidité sont peu de chose si on les compare aux bénéfices qu'elles ont tirés de l'amour lui-même, et je pense qu'il leur sied mal de louer la vertu de leur sexe qui n'a guère fait que les cruellement asservir, en les transformant en filles de cuisine, en repasseuses, en nonnes ou en épouses. Les femmes avaient un sens meilleur de l'amour, quand jadis elles formaient de longues théories qui se déroulaient parmi les bois en fleurs, pour aller suspendre des guirlandes au sexe énorme du dieu Pan.

Qu'il est facile à des pensées de vagabonder de ce balcon jusqu'à l'antique Thessalie où j'étais, il n'y a qu'un moment, étendu près d'une dryade, dans une

caverne, à regarder briller les étoiles à travers les feuilles. J'aimerais savoir quelle pensée m'a conduit en Thessalie, quelle autre m'a ramené vers cette chère Élisabeth que j'aurais dû prendre dans mes bras quand elle revint à Londres après son mariage, en m'abstenant de parler de choses qui ne nous intéressaient à ce moment-là ni l'un ni l'autre, telles que la littérature et la musique. Si j'avais eu cette sagesse elle serait peut-être redevenue ma dryade-maîtresse, car elle était certainement d'une descendance de dryades. Est-ce donc que la chance m'a fait défaut ? Et je me mets à penser au va et vient de notre chance : car il y a une chance en amour comme aux cartes, des moments où nous ne pouvons pas nous tromper et des moments où nous agissons comme si nous étions des benêts de provinces, amoureux pour la première fois de leur vie. Nous butons tout à coup sur ces moments fâcheux et nous nous demandons si nous ne sommes pas devenus stupides, comme je le fis un dimanche après-midi. Je suivais en voiture des rues désertes menant vers Kensington, quand elle me croisa dans un autre cab ; elle était jeune et alerte (son bébé avait alors deux ans), la chevelure plus abondante, plus brillante, plus pareille à de l'or que jamais. Tout en lui parlant il me vint à l'esprit que nous n'étions pas loin de chez moi et que rien ne serait plus aisé que de lui demander d'y venir prendre le thé. Mais au lieu de cela, lecteur, me croiras-tu si je te dis que je lui demandai de venir faire une promenade en voiture... où cela ? Tu chercherais mille ans sans deviner ma stupidité... Je lui demandai de venir faire une promenade

en voiture dans Fulham road. Pourquoi dans Fulham road ? Parce que, si la chance est contre nous, il n'est idée si bête que notre esprit n'accueille ; tous les amants auquels il est arrivé d'être éconduits, — il y a toujours des amants errants qui cherchent une rentrée — comprendront ma bévue, et eux seuls. Je pourrais citer d'autres incidents également étranges. Un seul suffira ; au lieu de lui demander de rester à déjeuner quand elle vint me voir, je l'emmenai au restaurant. Bel exemple de sottise, et pourtant chaque amant l'a commise et chaque amant peut y rêver des heures durant, jusqu'à ce qu'à la fin il en arrive à attribuer son fiasco à quelque raison extérieure, tant il est naturel à l'homme de croire au surnaturel.

Alors même que j'attribuais mon insuccès à quelque malveillante providence, Élisabeth recommençait à s'insinuer dans ma vie. Le temps gris se prolonge, mais parfois une légère éclaircie traverse les nuages qui passent et laisse espérer une belle soirée. Très vraisemblablement ni le lendemain ni le jour suivant ne seront beaux, la température peut même n'avoir pas l'air de s'améliorer, mais les beaux jours sont plus proches qu'ils n'étaient, et voici qu'un matin nous nous promenons dans cette délicieuse chaleur qui nous surprend tout d'un coup vers la fin de mars, le vent ayant tourné pendant la nuit. « *Hier c'était l'hiver, aujourd'hui c'est l'été* », nous écrions-nous, et ce fut précisément de cette façon soudaine que ma mauvaise fortune se transforma, éclatante, en une bonne fortune magnifique, à la fin d'une journée de

dépression extrême, quand tout était gris en moi-même, que tout resplendissait dans la rue. Je reçus une lettre : Élisabeth m'invitait à l'aller voir à la campagne, et je me fis conduire à la gare, ravi à la pensée de la voir, mais quelque peu perplexe. Elle avait paru tellement s'éloigner de moi que tout en attendant de la revoir je me mis néanmoins à observer une femme à l'extrémité du quai, assez loin, et dont le long cache-poussière élégant, le chapeau et la voilette témoignaient si clairement qu'elle appartenait à un certain monde que je me dis : « Elle est le symbole même d'un certain genre d'existence : ses vêtements et sa démarche révèlent ses idées, ses goûts, ses occupations, ses habitudes, ses amis. » Là-dessus un petit rêve s'esquissa en moi à propos du plaisir qu'on aurait à voyager avec elle dans le train, et ce désir s'accompagnait de quelque regret en songeant que je pouvais souhaiter voyager avec quelqu'un d'autre qu'Élisabeth qui était celle que j'attendais. Cette femme élégante se rapproche... je reconnais Élisabeth ! Elle voyageait avec des amis, c'était facile à voir ; mais ce qu'on ne connaît jamais, c'est sa chance : ses amis remplirent tout un compartiment et on nous trouva des places (fut-ce simple hasard, fut-ce un dessein d'Élisabeth, je ne l'ai jamais su) précisément dans un coupé.

L'été venait, et je crois que nous fûmes frappés de la splendeur des haies, il se peut même que nous ayions parlé de la croissance du blé dans les champs, mais le moment qui m'est resté gravé dans la mémoire fut celui où, à ma grande surprise et pour ma plus grande joie,

elle me laissa poser la main sur son genou. Il y a, certes, quelque chose de mémorable dans le moment où une femme vous laisser pose la main sur son genou ; et les paroles d'Élisabeth furent : « Ainsi vous m'avez donc reprise, et après toutes ces années ! »

Oui ! vraiment l'été était venu : avril a fait place à mai, juin à juillet, et juillet est suivi du poussiéreux août. Je ne l'aime pas ; rien n'y croît ni décroît. Quand août fait place à septembre on sent comme un frisson dans l'air matinal : cela se dissipe bientôt, il est vrai, et par certains jours de septembre et d'octobre l'été semble être revenu, mais il y a comme un soupçon de mort dans l'éclat du soleil, et l'on pense au petit coup de vent qui vous guette au prochain tournant... Une voix interrompt ma méditation ; un ami m'avertit du danger que je cours : « Un homme, me dit-il, un homme de votre âge, se promener dans des rues pleines de courants d'air sans pardessus ! » L'expression « de votre âge » est déplaisante, néanmoins je boutonne mon manteau et je poursuis mon chemin rapidement, cueillant, tout en marchant, cette idée que c'est la licence, et nullement l'obéissance, qui enflamme l'imagination. Toutes les femmes rêvent d'être enlevées par un chef de bandit, tous les garçons ont envie d'être pirates, et la saison qui nous attire le plus est la saison déréglée, le printemps : « Une journée de printemps », me dis-je, « ressemble plus à Élisabeth que quoi que ce soit au monde ; cette journée-ci lui ressemble depuis le moment où je me suis mis à contempler ce tilleul qui bourgeonne au coin de King's Bench Walk. »

Le printemps pourtant a sa tristesse : les jeunes gens ne savent comment satisfaire leurs désirs, et la pensée des gens d'âge mûr retourne vers des printemps défunts. La mienne se reporte à quinze ans en arrière, vers un automne passé au pays basque. Le printemps était au dedans de moi, l'automne était dehors ; maintenant l'ordre est renversé. Tout l'amour qu'Élisabeth m'a donné depuis ce jour où nous voyageâmes en coupé a été plus riche, plus resplendissant pourrais-je dire, que notre premier amour ; mais dans le ciel d'automne rôde toujours le soupçon de la mort, et, dans la quiétude même, une appréhension du maigre hiver qui vient. Un amour de printemps est un frémissement, un rire, une sorte d'extase... Un amour d'automne est un amour plus profond, il est enrichi de souvenirs, la peur du maigre hiver l'exalte ; en automne, à la chute des feuilles, un homme s'agenouille auprès du lit de sa bien-aimée comme un saint à la Sainte-Table.

Notre imagination la sanctifie, l'élève, elle se transfigure, et tandis que je me hâte de parcourir Park Lane, je me sens transporté dans l'escalier d'un hôtel de Londres où j'attendais pendant des heures, fuyant dans les couloirs au moindre bruit de pas, car il fallait se cacher des domestiques. J'attendais que la femme de chambre eût quitté *sa* chambre. Un léger sifflement était le signal convenu.

J'entends encore le bruit doux de la porte qui s'ouvrait en frôlant le velours du tapis ; souvenir qui ne contredit aucunement un souvenir précédent, car de ce qu'une femme vous rappelle parfois une dryade, il ne s'ensuit pas qu'elle

ne puisse, à d'autres moments, vous rappeler Boucher ou Fragonard ; et cette nuit-là Élisabeth me fit vraiment penser à un Fragonard — une de ces femmes potelées de Fragonard, — assise comme elle était dans son lit, les cheveux d'or en tresses, un grand livre à la main. Je lui demandai ce qu'elle lisait, et je pus bien parler littérature pendant un moment, mais rejetant tout linge vain elle se révéla tout entière, et dans ce moment d'auguste nudité je vis à travers elle briller l'esprit éternel, comme brille une lampe au sein d'un vase d'albâtre.

Nous trouvons le divin selon le climat moral que nous apportons au monde. Il en est qui le trouvent en Jéhovah, d'autres dans le Christ, d'autres en Bouddha ; le tempérament que j'avais apporté en venant au monde me fit trouver la divinité dans la chambre à coucher d'Élisabeth, et il importe peu, après tout, où et comment nous la trouvons. L'amour est dieu. Que de fois ne l'a-t-on pas dit, et que cela a été bien dit par saint Jean de la Croix qui osa parler de concupiscence de Dieu, au risque de choquer ses lecteurs, car il en est peu qui soient capables de comprendre que la concupiscence à l'égard de la divinité puisse être la fin des efforts de l'homme, comme la concupiscence à l'égard des mortels a toujours été la plus noble ambition des dieux. La révélation, qu'elle soit païenne ou chrétienne, n'a qu'une histoire à raconter : l'amour d'un Dieu pour une mortelle, et mon histoire ne diffère qu'en ce qu'elle traite de l'amour d'un mortel pour une immortelle.

Tous, dans le secret de nos cœurs, nous sommes des

chercheurs de divinité ; dans le secret de nos cœurs ; car un homme d'âge mûr qui marche dans Park Lane en boutonnant son manteau de peur d'attraper froid se ferait envoyer à Bedlam s'il s'en allait dire qu'une nuit, dans un hôtel de Londres, il a trouvé la divinité dans la personne de sa maîtresse. Une telle croyance ne m'est pourtant pas spéciale, tout homme la possède..... mais il n'y a que moi qui ose risquer Bedlam en proclamant ma croyance dans la divinité d'Élisabeth. C'est cette croyance qui nous aide à vivre et à supporter l'appréhension des années d'hiver, tandis que des jeunes gens s'en vont chercher la divinité dans la personne d'Hélène, de Madeleine ou de Marguerite. Des jeunes gens ! Il y en a toujours dans les environs. Pas plus tard qu'hier je l'ai entendue parler d'un jeune homme qui l'intéressait. Octobre se change en novembre. Je ne suis, sans doute, qu'une fleur fanée tombée de son bouquet,

> Une fleur enclose en des pages
> Que n'ouvrent point les hommes sages

Quoi qu'il en soit, c'est assez me souvenir d'elle pour un soir. Me voici dans Piccadilly ; et, négligeant Élisabeth et le risque de prendre froid, je reste là en extase. Piccadilly, me dis-je, n'est pas encore devenu vulgaire, seulement un peu modernisé, un peu en désaccord avec la beauté de Green Park, de cet admirable vallon sur les talus duquel j'aimerais à voir représenter une comédie du temps de Charles II.

J'avais coutume de rester là, à ce même endroit, il y

a vingt ans, pour contempler le clair de lune entre les arbres, et les ombres de ces arbres sur l'admirable vallon en songeant à la comédie de Wycherley, *l'Amour au parc de Saint-James* ; j'y songe encore. En ce temps-là, *Argyle Rooms, Kate Hamilton* dans Panton street, et le *Café de la Régence* étaient à la mode ; ils me plaisaient, mais Paris m'attira, m'entraîna vers d'autres plaisirs, vers la *Nouvelle-Athènes* et l'*Élysée-Montmartre*, et quand je revins à Londres, après une absence de dix ans, je trouvai un Londres nouveau, un Londres moins anglais.

II

NORMANDIE EN FLEURS

Paris m'attire encore. C'est un moment stupide de la journée que sept heures du matin, mais en parcourant le quai gris de la gare du Nord j'ai la tête encore pleine de souvenirs de la mer : pendant tout le temps de la traversée, on eut dit une admirable plaine bleue sans commencement ni fin, une plaine sur laquelle le bateau jetait un petit rond de lumière, toujours mobile comme la vie même, et que l'ombre précède et suit. Tout en parcourant le quai je me rappelais comment nous étions entrés dans ce long port sinueux, à la brume, en avance d'une demi-heure, au lever du jour.

Contre le ciel vert, au long de la crête des falaises, une rampe zigzaguait brisée par endroits : une étoile brillait au ciel crépusculaire et son reflet se balançait sur l'eau du port paisible. On n'entendait que le clapotement des aubes du bateau : il y avait trop peu de vent pour faire sortir les barques de pêche et elles roulaient au gré du flot, les voiles à demi gonflées. Du pont du navire nous regardions leurs étranges équipages, des hommes à l'air

hagard, et des gamins penchés sur les bastingages. Je me rappelais aussi comment j'avais cherché à distinguer la ville, dans l'ombre, sans y parvenir ; je savais pourtant qu'elle était là, enfouie dans la brume, sous le ciel vert, avec toutes ses rues qui mènent à la cathédrale et que semblent traverser les arcs-boutants, avec ses toits ronds qui disparaissent sous les cheminées.

Curieuse et touchante ville que Dieppe, pleine de nonnes et de pigeons, de vieux pignons et de lucarnes. Dans les cours même où jadis se réunissaient les nobles, on va vendre le poisson ; on l'y vendait probablement au moment même où nous attendions le train, regardant le ciel vert s'agrandir et la ville se dégager peu à peu, si lentement que l'on distinguait à peine les toitures lorsqu'il nous fallut gagner nos places. Nous passâmes au long des quais dans des faubourgs, puis à travers une campagne faite de petits champs, de ruisseaux, et de coteaux qui se terminent brusquement en falaises. Les champs et les collines étaient encore grisâtres et sans ombres, et même les vergers en fleurs avaient l'air triste. Mais que dirai-je de leur beauté quand les premiers nuages roses apparurent au-dessus des collines ? Qu'il n'y a pas au monde de voyage semblable à celui que l'on fait de Dieppe à Paris par un beau matin de mai.

Personne ne peut oublier le premier coup d'œil sur la cathédrale de Rouen, dans l'air diamanté. Nous rêvions encore de la cathédrale bien après avoir laissé Rouen derrière nous, et au sortir de notre rêve nous nous trouvions au milieu d'un paysage plat et vert ; le fleuve y

serpentait parmi ces îles et ces champs bordés de peupliers, qui hantèrent autrefois Corot et Daubigny. Nous vîmes les endroits où ils placèrent leurs chevalets : ce petit coteau avec ce peuplier solitaire convenait à Corot, et cette grasse berge à Daubigny. Peu après, on aperçoit le premier barrage, puis le premier bateau de foin. Le fleuve devient de plus en plus serein et gracieux, il passe ses bras autour d'une île plate et verdoyante où niche une colonie de corneilles ; et par moments, nous le voyons en avant de nous, s'enrouler autour du paysage vert comme autour d'une robe, courir comme un ruban d'argent, tandis qu'au loin la robe verte disparaît dans des vapeurs de fine mousseline qui s'étirent près de l'horizon bas.

On ne se lasse point de ce paysage et on regrette de voir apparaître les premières villas. Une autre, une autre encore, se montrent parmi les marronniers en fleurs ; on voit souvent sur leurs perrons des vases bleus, et quelquefois des lanternes de métal ouvragé pendent à des balcons de bois. Il est tôt ; les persiennes ne sont pas encore ouvertes, ces lourdes persiennes qui nous sont si familières, et qui donnent aux maisons françaises un tel aspect de confort, d'aisance, de longue tradition.

Tout à coup la vue d'une rue me frappe comme un soudain rappel de Paris : « Asnières, me dis-je, Asnières déjà ? » Le nom de la station passe comme un éclair, et ce m'est un plaisir de l'avoir reconnue, d'avoir aperçu, retrouvé, cette longue route qui mène au restaurant où nous allions dîner, et là-bas, vers le pont, au bal où nous dansions. Là, j'ai vu la belle Blanche d'Antigny entourée

de ses admirateurs ; là, elle venait s'asseoir en compagnie de ce musicien bouffe dont elle était l'interprète ; je trouvais alors qu'elle chantait à ravir. C'était le beau temps de l'*Œil Crevé* et de *Chilpéric*. Sous le marronnier de ce poussiéreux bal de banlieue, une fois elle est passée appuyée à mon bras ; comme je me sentais fier d'être avec elle ! Disparue ! Julia Baron aussi ; Hortense leur a survécu. Elle doit être bien vieille, quatre-vingt-cinq ans au moins. Ce serait curieux de l'entendre chanter *Mon cher amant, je te jure*, avec une voix chevrotante de quatre-vingt-cinq ans ; ce serait admirable de l'entendre chanter cela parce qu'elle ignore à quel point elle est admirable. Les anciennes lumières d'amour réclament un interprète, et elle en eut plusieurs : maint grand poète salua sa décadence et son déclin.

A cent pas, se trouvait la petite maison où Hervé habitait et nous invitait à souper : là, le soir, il nous jouait ses dernières trouvailles. Nous l'écoutions avec joie ; le public d'aujourd'hui ne l'écouterait plus. Sedan en a détruit la phosphorescence, et le pauvre compositeur toqué n'a plus jamais retrouvé l'oreille du public. Nous écoutions encore ses folles partitions, en pensant qu'elles raviveraient cette fièvre nerveuse qu'avait été l'Empire quand Hortense avait pris l'Empire comme tremplin, et que Paris criait : « Cascade, ma fille, Hortense, cascade ! » La grande Hortense Schneider, la grande déesse de la folie avait coutume de venir chanter là les chansons qui raviveraient, pensait-on, ses triomphes d'autrefois. Elle se faisait vieille ; pour elle comme pour Hervé, les

beaux jours n'étaient plus. En vain Hervé produisait parodie sur parodie ; en vain saisissait-il même le bâton de chef d'orchestre : les jours de gloire avaient passé. Maintenant cet Asnières-là n'est plus qu'un vague souvenir, la salle de bal a été démolie, jamais plus un orchestre ne jouera une note de ces pauvres partitions : les noms mêmes en sont oubliés. Quelques mesures d'un chœur de pages me reviennent, je suis probablement le seul à m'en souvenir ; tous s'en sont allés, comme Hortense et Blanche et Julia.

Mais, après tout, me revoici à Paris. Presque le même Paris, presque le même George Moore. Mes sens s'éveillent, comme autrefois, à tout plaisir, mon âme est aussi transportée que jamais de la sensation divine de la vie. Ma jeunesse autrefois s'est agitée parmi ta blancheur, ô ville, et ses rêves ont vagabondé parmi la libre vie de tes plaines. L'année s'en vient, l'année s'en va, mais chaque année je revois la ville et la plaine dans l'exaltation heureuse du printemps, et comme je m'en éloigne avant que soit venu le temps du coucou, laissant la fleur épanouie sur la tige, j'en suis arrivé à croire que Paris et mai ne font qu'un.

III

UNE SERVANTE

Pénétré du sentiment qu'il ne reverrait jamais plus l'Écosse, Stevenson a écrit dans sa préface à *Catriona* : « Je vois, comme dans une vision, la jeunesse de mon père et celle de son père, et tout ce fleuve de vies humaines qui coule là-bas, loin dans le nord, avec un bruit de rires et de pleurs, pour me rejeter à la fin, comme en une soudaine crue, sur ces ultimes îles. Et pénétré d'admiration, je ne puis que m'incliner devant le romanesque de la destinée. » Cette phrase ne semble-t-elle pas avoir été écrite dans l'effusion d'une fiévreuse émotion, comme s'il l'avait tracée dans la poursuite même de son idée ? On dirait un papillon battant des ailes près d'une lumière. Si vacillante qu'elle soit, cette phrase a de charmants détails, et elle se fixe dans la mémoire, un peu modifiée peut-être. On oublie « les rires et les pleurs » et « la soudaine crue » ; une phrase plus simple se forme dans notre souvenir. L'émotion que Stevenson avait à exprimer transpire seulement dans les mots « romanesque de la destinée » et « ces ultimes îles ». Qui d'entre nous ne sent

que sa destinée doit être romanesque, et qui n'est prêt à admirer l'île ultime où cette destinée va le jeter ? Giacomo Cenci qui, sur l'ordre du Pape, fut écorché vif, admira sans nul doute le romanesque de la destinée qui le plaçait sur cette île ultime, une planche posée debout pour permettre à l'exécuteur de lui dérouler convenablement la peau du ventre comme un simple tablier. Et un lièvre que je vis un jour battre du tambour dans Regent street me regarda avec un tel air d'envie que je suis sûr qu'il admirait secrètement le romanesque d'une destinée qui l'avait arraché à ses bois pour le jeter sur cet ultime ilôt : en l'espèce, une brouette.

Aucun de ces singuliers exemples du romanesque de la destinée ne me semble pourtant plus étonnant que celui d'une jeune et rêveuse Irlandaise que je vis servir des consommations à des étudiants dans un certain ultime café du Quartier Latin. Elle aussi, sans aucun doute, était pénétrée d'admiration pour la destinée qui l'avait jetée là et lui ordonnait de mourir parmi la fumée du tabac, en servant des consommations à des étudiants auxquels elle faisait la conversation sur des sujets appropriés.

... M^lle^ d'Avary et moi, nous étions entrés dans ce café après le théâtre, nous distraire une demi-heure. Je craignais que l'endroit ne parût un peu bien canaille à M^lle^ d'Avary ; mais ... déclara que nous y trouverions un coin tranquille, et nous en choisîmes un, par hasard, où la servante était une jeune femme mince et délicate dont le visage tout empreint de langueur, de fai-

blesse et de grâce ne fut pas sans me toucher et m'émouvoir. Ses joues étaient minces et ses yeux d'un gris profond avaient l'expression rêveuse d'un dessin de Rossetti ; ses cheveux bruns ondulés descendant sur les tempes étaient noués bas dans le cou également à la manière de Rossetti.

Les deux femmes s'étaient entre-regardées : l'une riche, débordante de santé, l'autre pauvre et maladive ; il était facile de deviner que l'une et l'autre s'étonnaient de la différence de leurs vies. Mais il me faut dire d'abord qui était M^lle^ d'Avary, et comment je l'avais connue. J'étais allé à Tortoni, ce café jadis célèbre, au coin de la rue Taitbout, et cher à Rossini. Quand celui-ci eut gagné un revenu de cinquante mille francs par an, on raconte qu'il déclara : « Maintenant c'en est fait de la musique, son tour est fini, et je vais aller dîner tous les soirs à Tortoni. » Même de mon temps, Tortoni était encore le rendez-vous du monde des arts et des lettres : on y allait vers cinq heures, et je fus à Tortoni le jour même de mon arrivée à Paris. M'y montrer, pensais-je, suffirait pour faire savoir que j'étais arrivé à Paris. Tortoni était une sorte de publicité. J'y avais justement trouvé un jeune homme, un de mes plus anciens amis, un peintre de talent, dont un tableau était au Luxembourg ; ... car c'était lui, m'avait saisi la main et dit avec une ardeur volubile que j'étais précisément la personne qu'il cherchait. Il avait entendu dire que j'allais venir à Paris et m'avait réclamé dans tous les cafés depuis la Madeleine jusqu'à Tortoni. Il voulait me demander de venir dîner en compagnie de M^lle^ d'Avary : nous allâmes la chercher

rue des Capucines. J'indique ici le nom de la rue, non pas que cela importe beaucoup à l'histoire de savoir dans quelle rue elle habitait, mais parce que ce nom est toute une évocation. Ceux qui aiment Paris aiment à en entendre nommer les rues. Les longs escaliers qui tournent entre des murs peints, les portes des paliers peintes en brun, et jusqu'aux cordons de sonnettes, sont évocateurs de la vie de Paris. Mlle d'Avary elle-même est une évocation : c'était une actrice du Palais-Royal. Et mon ami aussi est une évocation : il est de ceux qui ne mettent pas leur point d'honneur à dépenser leur argent pour les femmes, mais dont la théorie dans la vie est que « *si cela les amuse de passer par l'atelier quand le travail est terminé, nous pourrons faire la fête ensemble.* » Si défendable que puisse être ce point de vue dans la vie (et il y a fort à dire pour sa défense), je pensais, tout en parcourant des yeux ce salon avec admiration, un salon orné de bronzes du XVIe siècle, de figurines de Saxe, d'étagères couvertes d'ornements d'argent, de trois dessins de Boucher (Boucher à ses trois périodes, française, italienne, flamande), que mon ami aurait tout de même mieux fait de ne pas m'assurer qu'il n'avait offert aucun de ces objets ni de faire remarquer, lorsqu'elle arriva, qu'il ne lui avait pas donné le bracelet qu'elle portait au bras. C'était, me sembla-t-il, d'assez mauvais goût de rappeler ainsi qu'il ne faisait pas de cadeaux, et sa remarque ne fut pas sans assombrir la gaieté de la jeune femme ; le plaisir qu'elle avait eu d'abord à sortir avec lui en fut, je le vis, diminué.

Nous avions dîné chez Foyot, un restaurant à l'ancienne

mode et qui ne donne pas dans ce nouveau goût qu'on a pour les murs peints en blanc et or, les lampes électriques et les violonistes. Après le dîner, nous étions allés voir une pièce à l'Odéon, une pièce dans laquelle des bergers échangeaient des propos où il était question de ruisseaux chanteurs, et se poignardaient les uns les autres en l'honneur de femmes infidèles ; une pièce où alternaient des vendanges, des processions, des charriots et des chants. Pendant les entr'actes, ... fit des visites aux quatre coins de la salle, laissant M^lle^ d'Avary se mettre en frais pour moi, ce qui était aisé à dire vrai, car j'adore marcher auprès de la voiture d'enfants dans laquelle l'Amour pousse deux amoureux. Après la pièce, il dit : « Allons boire un bock », et nous entrâmes dans un café qu'ornaient des tapisseries et des tables de chêne, des cruches anciennes, et des servantes vêtues de robes Médicis, un café dans lequel de temps à autre on voyait un étudiant porter un large bock jusqu'à ses dents, le vider d'un trait, et après avoir fait la culbute, sortir dans la rue sans sourire. La beauté et l'élégance de M^lle^ d'Avary attiraient les regards de tous les étudiants : sa robe était faite d'un tissu fleuri ; sous son chapeau à larges bords ses cheveux noirs semblaient sombres comme la nuit ; sa peau méridionale se colorait de chaudes teintes, vers ces riches confins où naissent les cheveux ; ses épaules tombaient d'une chute éloquente dans un corsage de dentelles ; et je m'intéressais, pour ma part, à comparer sa beauté épanouie avec la pâle et frêle beauté de la servante.

M^lle^ d'Avary était assise, l'éventail grand ouvert sur

la poitrine, ses lèvres entr'ouvertes laissaient voir de toutes petites dents ; la servante assise elle aussi, les bras maigres allongés sur la table, se mêlait, fort agréablement d'ailleurs, à notre conversation. Il nous fallut quelque temps pour lui découvrir un accent qu'on ne savait guère à quel pays attribuer. J'y crus saisir une intonation du nord, puis c'en fut une du midi, finalement je distinguai une indubitable intonation anglaise.

— Mais vous êtes Anglaise !

— Irlandaise ; de Dublin.

Et tout en songeant à une fille élevée dans l'atmosphère conventionnelle de Dublin, et que le romanesque de la destinée s'en va jeter en cet ultime café, je ne pus faire autrement que de lui demander comment elle était venue là. J'appris qu'elle avait quitté Dublin à l'âge de seize ans pour venir à Paris comme gouvernante. Elle avait l'habitude d'aller avec les enfants au jardin du Luxembourg. Un jour un étudiant s'assit sur un banc à côté d'elle. Il revint le lendemain, les enfants parlèrent : on devine le reste. Il n'avait pas d'argent pour subvenir à ses besoins, et elle avait dû venir se placer dans ce café pour gagner sa vie.

— Cela ne me convient pas, la fumée de tabac me fait tousser, mais il faut vivre...

On vit pour mourir, elle comme les autres, pensais-je, et assis en face d'elle je la regardais. Elle dut deviner ce qui se passait dans mon esprit, car elle me dit qu'elle avait un poumon pris ; nous parlâmes de santé, du Midi ; le docteur lui avait conseillé le Midi.

Voyant que ... et M^lle^ d'Avary étaient fort engagés dans une conversation, je restai penché sur la table et je pris beaucoup d'intérêt à cette jeune Irlandaise si touchante dans sa phtisie, avec sa robe Médicis à longues manches.

Je voulus lui offrir une consommation, selon l'usage de l'endroit, mais elle me dit que boire lui faisait du mal. Peut-être que ce me serait égal de lui offrir un beefsteak, à la place, car on lui avait ordonné de manger de la viande crue... En fermant les yeux je puis la voir encore se diriger vers un des coins du café, se couper une tranche de viande et la mettre de côté. Elle me dit qu'elle la mangerait avant d'aller se coucher d'ici deux heures, peut-être trois.

— Je voudrais vous emmener dans le Midi et m'occuper de vous.

— Je crois que vous vous fatigueriez bien vite de me soigner. Et je ne pourrais vous donner que bien peu de chose en échange de vos soins. Le docteur dit qu'il ne faut pas que j'aime quelqu'un.

Nous avions dû causer pendant assez longtemps car je crus sortir d'un rêve quand ... et M^lle^ d'Avary se levèrent, et voyant à quel point j'étais absorbé, ... se mit à rire en disant à M^lle^ d'Avary qu'il serait plus aimable de me laisser avec ma nouvelle amie. Sa plaisanterie me choqua, et malgré la bonne envie que j'avais de rester, je les suivis dans la rue, où l'on voyait la lune briller sur le Luxembourg. Comme je viens de le dire, j'adore marcher près de la voiture d'enfant dans laquelle l'Amour pousse un couple d'amoureux ; mais il est triste

de se trouver sur le pavé, seul, à minuit. J'aurais évidemment bien pu retourner à ce café, mais je me mis à errer en songeant à cette fille que je venais de voir, et à sa mort certaine ; elle ne pourrait pas vivre bien des mois encore, j'en étais convaincu. Il n'est personne qui n'éprouve le besoin de méditer, à minuit, sous la lune, quand la ville a l'air d'une gravure noire à la manière italienne, et il vous vient des poèmes dans la tête en contemplant les remous d'un fleuve. Non seulement l'idée d'un poème me vint cette nuit-là, mais, sur le Pont-Neuf, les mots commencèrent à chanter à l'envi dans ma tête. J'en griffonnai les premiers vers avant de me coucher et tous le jour suivant se passa à ce travail.

Nous sommes seuls. Écoutez-moi, laissez-moi dire
La secrète raison qui fait votre sourire
Un peu las et le ton de votre voix si doux,
Et comment plus complet est mon amour pour vous
Que l'amour de tous les amants. C'est par surprise
Qu'ils se sont seulement laissés prendre à la grise
Et charmante douceur de vos yeux, au contour
Svelte de votre corps, ou bien à votre tour
D'esprit, prétextes des amants : c'est autre chose
Ce que j'éprouve ! Écoutez-moi, tandis que j'ose
Vous dire..... J'aime tant regarder le soleil
Peu à peu s'effacer à l'horizon vermeil.
Laissant les cieux teintés d'une mélancolie
Paisible et modulant comme la mélodie
Douce et calme d'un psaume : ainsi s'épuiseront
Vos jours, comme au regard interdit s'interrompt
Un mirage voluptueux : comme s'achève
Un soir serein chargé d'un doux et triste rêve.....

Je voudrais posséder vos suprêmes instants :
Mon amour en est digne, et mes désirs constants
Le souhaitent. C'est vrai que je n'ai pu connaître
L'amour, mais je saurais tant vous aimer, peut-être
J'aurais pour vous, sachant que le temps est trompeur,
Cette tendresse où la pitié devient douleur,
Une douleur qui sanctifie, et une joie
Qui passe tout amour, car vers vous se déploie
Lentement l'aile de la Mort qui vous choisit
Pour épouse. Il se peut que mon âme ait mal dit
La passion : n'est-ce pas de l'amour ? Je souhaite
Que vous vous faniez comme une violette
Ou quelque doux penser. Comme étrange serait
Ce plaisir précieux, comme il surpasserait
L'émotion des êtres banals. Chère, dites,
Je choisirais à la campagne un de ces sites
Où des coteaux boisés et des sentiers feuillus
S'entrecoupent de champs de seigle et de blés drus :
Notre logis serait une maison petite
Avec un porche festonné de clématite
Et d'églantine, et dont la porte donnerait
Sur un jardin ombreux. L'on s'y promènerait
Aux soirs ensoleillés d'automne, promenade
Toujours plus brève..... Aller jusqu'à la balustrade
Du jardin vous paraît si loin, et vous n'osez :
De temps à autre sur mon sein vous reposez
Votre visage de lys alangui. Peut-être
Jusqu'au sofa placé tout près de la fenêtre,
Il me faudra porter votre corps faible, afin
Que le soir puisse encore apaiser votre faim,
Lorsque l'air est chargé de l'essence des roses...
Et mon cœur tremblera sous le poids de ces choses.
Ainsi qu'un jour paraît plus suave et touchant
A l'annonce du soir qui va se rapprochant
Et colore sa paix d'une douceur plus belle,

Comme la nuit viendra, discrète et solennelle,
Doucement, à jamais, vous fermerez les yeux :
Et devant ce départ simple et silencieux,
Je verserai longtemps des larmes, solitaire ;
Quand votre corps sera descendu dans la terre,
Des rosiers fleuriront votre tombe, et j'irai
Rêver de vous, chanter des poèmes, j'aurai
Ce bonheur de savoir que vous êtes pareille,
Loin de tout désir vil, à l'étoile qui veille
Dans le nocturne éclat de ce beau ciel d'été.
La Mort nous ôte peu : votre mort m'a donné
Cette possession et cette paix profonde
Que ne peut apporter une amour de ce monde.

Bonne poésie, non certes, mais vers corrects, encore que l'antépénultième rime soit faible, et tout en murmurant les derniers vers de ce poème, je me rendais rapidement à ce café des abords du Luxembourg en me demandant si j'oserais prier cette fille de venir dans le Midi et de vivre, et craignant bien de ne pas l'oser, craignant d'avoir été tenté bien plutôt par l'idée que par le fait lui-même, car l'âme d'un poète n'est pas l'âme de Florence Nightingale. Je m'attristais sur cette jeune Irlandaise rêveuse, et je me hâtais d'aller la retrouver, je ne savais pas bien pourquoi. Ce n'était certes pas pour lui montrer mon poème, cette seule pensée m'était intolérable, et je me répétais tout en me dirigeant vers le café : « A quoi bon ? à quoi bon ? car je ne vais pas l'emmener dans le Midi, sûrement pas. » Tout de même

je me pressais, sentant probablement par quelque voie obscure que ce que je cherchais était dans mon propre cœur. Je ne la trouvai pas dans le café, et m'étant assis à l'une des tables qu'elle servait, j'attendis. Mais elle ne vint pas, et comme je demandais à un étudiant qui se trouvait près de moi s'il connaissait la fille anglaise qui servait à ces tables, il me dit qu'il la connaissait, et qu'il n'y avait qu'une transfusion du sang qui pût la sauver, car elle était quasiment exsangue. Là-dessus il me décrivit de quelle manière on tire le sang du bras d'un homme bien portant pour l'introduire dans les veines d'un épuisé. « S'il ne cesse de parler de sang », me dis-je, « je vais être obligé de sortir. » J'entendis qu'on me disait : « Vous êtes tout pâle ! » et l'étudiant commanda du cognac. « Ne pourrait-on pas acheter le sang nécessaire », demandai-je. Il me répondit qu'on aurait du mal à trouver un homme qui voulût bien donner son sang, et que d'ailleurs vraisemblablement l'opération ne la sauverait pas ; le Midi ne la sauverait pas non plus ; il n'y avait en somme rien à faire. Et je rentrai chez moi en songeant à elle.

Vingt ans ont passé, et j'y repense encore. Pauvre petite Irlandaise ! Jetée enfin par une crue soudaine en cet ultime café. Pauvre petit tas d'ossements ! Et je ne puis que m'incliner, qu'admirer le romanesque de la destinée qui a voulu que moi, qui ne l'ai vue qu'une fois, je doive être le dernier à m'en souvenir. Peut-être, il est vrai, l'eussé-je oubliée sans ce poème, ce poème qu'ici je consacre et dédie à son anonyme mémoire.

IV

LA FIN DE MARIE PELLEGRIN

Octave Barré aimait à réunir ses amis dans son atelier, et nous y montions volontiers. J'admirais son talent. Peu à peu, je connus tous ses tableaux, toutes ses esquisses ; mais on ne connaît jamais tout ce qu'un peintre a fait, et un jour, en entrant dans l'atelier, j'aperçus un portrait grandeur nature qui était nouveau pour moi.

— Il était dans la pièce du fond, tourné contre le mur, me dit-il ; je l'ai sorti, pensant que le prince russe qui m'a commandé un Pégase l'achèterait peut-être.

Et il se détourna, sans se soucier de mes éloges : un peintre n'aime jamais entendre louer ou condamner une de ses premières œuvres. « J'ai fait cela avant de savoir peindre », murmura-t-il ; et, planté devant moi, la palette à la main, il m'exposa sa nouvelle technique : à savoir que jusqu'au début du XIX^e^ siècle tous les tableaux colorés avaient d'abord été faits en grisaille et puis avec des glacis, que ce que nous connaissons en fait de peinture solide avait été inventé par David. Un jour, au Louvre, il avait bien entrevu quelque chose dans Delacroix, quelque

chose qui n'était pas pleinement satisfaisant, ce quelque chose pourtant lui avait donné à réfléchir. Mais c'était Rubens, à vrai dire, qui lui avait révélé le secret ! C'était Rubens qui lui avait appris à peindre ! Il admettait bien qu'il était dangereux de revenir sur ses pas, de recommencer son éducation, mais comment faire autrement, puisqu'on n'enseigne pas à peindre dans les écoles.

J'avais déjà entendu tout ce qu'il avait à dire là-dessus, et je ne pouvais changer ma conviction qu'un homme doit vivre avec les idées de son temps, bonnes ou mauvaises. Il est aisé de prétendre qu'on doive n'adopter que la méthode de Rubens, et se mettre jalousement en garde contre tout empiètement capable de menacer la personnalité : mais, en art, notre personnalité est déterminée par les méthodes que nous employons, et le portrait d'Octave m'intéressait assurément plus que ce *Pégase*, ou ces trois Amour roses qui élevaient un panier de fleurs au-dessus de leurs têtes.

Le portrait était cru et violent, et tel était Octave Barré ; il l'avait peint quand il était élève de Manet ; la peinture était bonne, car les méthodes de Manet s'accordaient avec le tempérament de mon ami. Aujourd'hui nous sommes tous impressionnistes, nous sommes pressés de noter ce que nous sentons et voyons, et la rhétorique soigneusement préparée de Rubens lui était aussi contraire que le serait, par exemple, à ma manière, le style de John Milton. Il y avait du Goya dans les fonds, dans le contraste du gris et du noir, et il y avait dans le visage des simplifications à la Manet. Faibles échos, je

n'y insiste pas, aujourd'hui on les entend partout. Mais devant ce modèle, Octave avait vu et senti quelque chose ; il l'avait noté âprement, crûment, enfin il avait su le noter, et c'était, somme toute, l'important. Son modèle l'avait inspiré. Le mot « inspiré » l'offensa ; je le retirai : je lui dis qu'il était tombé là sur un modèle bien intéressant, il en convint : la seule vue de cette fille mince, au teint olivâtre, aux beaux traits délicats, et aux cheveux d'un bleu sombre serrés autour de la tête comme des plumes — elle portait les cheveux comme un merle porte ses ailes — vous donnait envie de peindre. Après avoir admiré le visage, j'admirai la robe de soie noire recouverte de dentelle noire. Des perles grises lui pendaient aux oreilles, des perles ornaient son cou.

Je fus séduit tout d'abord par la qualité de la peinture, si différente de celle que faisait maintenant Octave, mais l'âme fixée dans ce tableau me parlait, et si intimement, que j'en oubliai la toile et me mis à penser à elle, sans pouvoir l'associer à aucune des femmes qu'on rencontrait habituellement dans cet atelier de Barré que les femmes hantaient volontiers ; il invitait toutes celles qu'il rencontrait, et vers les quatre heures de l'après-midi, elles se retrouvaient là, jouant du piano, chantant, causant des peintres pour qui elles avaient posé, montrant leurs souliers, leurs jarretières ; lui, sans guère se soucier d'elles, allait et venait, songeant à son prochain tableau, une peinture archaïque achevée avec un glacis.

Je me suis souvent demandé si son apparence même n'était pas pour quelque chose dans son éloignement des

méthodes modernes : il n'avait aucunement l'aspect d'un homme moderne, mais bien plutôt celle d'un baron du XVI^e siècle : sa barbe et son nez cassé, son air hiératique concouraient à la ressemblance ; il portait son jersey comme si c'eût été une cotte de maille. Jusque dans le choix de son habitation, il semblait éviter la modernité ; il avait déniché un atelier dans une rue dont personne n'avait jamais entendu parler, un atelier abrité par de grands murs délabrés, au beau milieu d'un terrain vague où pullulaient des choux, qu'il cueillait quelquefois pour sa soupe, car Octave était toujours, selon son expression, *dans une dèche épouvantable*. Il s'arrangeait toujours néanmoins pour garder un cheval en bon état dans l'écurie placée à l'extrémité du jardin, et on le lui sellait à la tombée du jour. « Mes amis et mes amies, disait-il, je regrette, mais mon cheval m'attend. » Nous allions tous le voir se mettre en selle, et la plupart des femmes, j'en suis sûr, en le regardant s'éloigner, pensaient qu'il avait l'air d'un centaure.

Qui pouvait bien être cette femme au teint olivâtre qui aurait pu poser pour une Vierge de Raphaël ? une princesse espagnole ? Octave avait sorti ce tableau dans l'espoir de le vendre au prince russe qui lui avait commandé le *Pégase* : cette femme, c'était la maîtresse du prince, peut-être. Quelle pouvait être son histoire ? Brûlant de la connaître, et fatigué d'entendre Octave bavarder intarissablement sur son métier : — j'avais entendu tant de fois déjà ce qu'il disait ! — je l'écoutais pourtant encore, et, pour l'amadouer, j'exprimai le regret que ce tableau

n'eût pas été peint dans sa manière actuelle, « car il y de bonnes choses dans ce tableau, dis-je, et quel modèle ! Vous avez eu de la chance de le rencontrer. »

— Oui, la femme était intéressante à peindre, mais c'était le diable d'obtenir qu'elle vînt poser. Une fille de concierge. Vous ne le croiriez pas ?

Mon étonnement l'amusa, et il se mit à rire. « Vous ne la connaissez pas, dit-il, c'est Marie Pellegrin », et quand je lui demandai où il l'avait rencontrée, il me dit : « Chez Alphonsine » ; mais il ne me dit pas où cela se trouvait, « Alphonsine ».

— J'y vais dîner ce soir pour la rencontrer, elle va retourner en Russie avec le Prince : elle s'est installée dans le quartier Bréda pendant ses vacances. Cré nom ! cinq heures et demie, et je n'ai pas encore nettoyé mes brosses.

Ma curiosité était piquée, je questionnais encore. « Je vous raconterai tout cela en voiture, » me dit-il.

A peine fûmes-nous montés, il se rappela qu'il avait un mot à dire à un de ses modèles, et, jurant que c'était l'affaire d'une minute, il donna l'adresse au cocher. Deuxième au-dessus de l'entresol : on nous introduit dans un salon, une dame se précipite hors de sa chambre, s'enveloppant dans un peignoir tout en courant, et on discute la question de la pose debout sur un parquet ciré. A peine remontés en voiture, nouveaux rappels, nouveaux rendez-vous. Octave griffonne des billets dans des loges de concierge, et me raconte, entre temps, tout ce qu'il sait de Marie Pellegrin. Cette femme délicate

qui, dans ma pensée, n'avait rien de Montmartre, était la fille d'une concierge du boulevard extérieur. Elle était partie de chez elle à quinze ans, avait dansé à l'Élysée-Montmartre :

> Sa jupe avait des trous
> Elle aimait des voyous,
> Ils ont des yeux si doux.

Mais, un beau jour, un prince russe l'aperçoit et lui fait construire un palais aux Champs-Élysées.

L'arrêt de la voiture interrompit le récit d'Octave. « Nous y sommes », dit-il, saisissant la poignée d'une sonnette pendue à un cordon. La porte verte dans un mur lézardé s'ouvrit, et je vis un petit bout de femme : Alphonsine en personne. Et son portrait, une caricature grandeur nature faite par Octave, me regardait du haut du mur blanchi à la chaux. Deux chats sautaient aux jambes de la femme, et on lisait au-dessous : « Ils courent après le mou. » Le jardin était un endroit semé de gravier au-dessus duquel on avait tendu une toile d'un mur à l'autre : un garçon rapé mettait le couvert (il y avait deux tables), plaçant des bouteilles de vin en face de chaque couteau et fourchette, et des petits pains longs à intervalles réguliers. Il était constamment dérangé par la sonnerie de la porte d'entrée, il y courait pour faire entrer la compagnie. Je reconnus çà et là des figures que j'avais déjà vues dans l'atelier : Clémentine, qui l'année précédente étudiait le rôle d'Elsa et qui cette année-ci chantait : *La femme de feu le cui, le cui, le cuisinier*, dans un café

chantant ; Margaret Byron qui venait de rentrer de Russie (une campagne désastreuse, à l'entendre). La plupart de ces femmes étaient *hors concours* : Alphonsine était pour la courtisane âgée ce qu'est l'hôpital de Chelsea pour les vieux soldats. « Une sorte de jardin humain de l'accent et de la couleur de l'automne », me disais-je ; « assurément, la femme dont j'ai vu le portrait dans l'atelier d'Octave n'a rien à voir avec ces créatures-là ». Je les passai toutes en revue, mais j'eus beau chercher, je ne pus trouver pour Marie ni une amie parmi ces femmes, ni un amant parmi ces hommes. Ni l'un ni l'autre, certes, de ces deux gros hommes d'âge moyen, avec d'épais favoris, et qui avaient dû être autrefois des agents de change ; ni ce journaliste vanné que j'avais entendu parler avec Octave d'un duel qu'il avait eu récemment ; ni ce petit Écossais blond dont les femmes ne pouvaient comprendre le français, et dont l'anglais était pour moi presque inintelligible ; ni l'homme qui avait l'air d'un maître d'hôtel, l'amant d'Alphonsine. Il avait été garçon de café autrefois et vous disait, avec l'air de Napoléon décrivant la bataille de Waterloo, qu'il avait créé un certain café à la mode sur le Boulevard. Je ne pouvais attribuer à Marie aucun de ces hommes, et Octave parlait d'elle avec indifférence : il l'avait trouvée intéressante à peindre, et maintenant il espérait qu'elle déciderait le Russe à lui acheter son tableau.

— Mais elle n'est pas là, dis-je.

— Elle y sera dans un instant, reprit Octave. Il alla causer avec Clémentine, une assez jolie petite femme

qu'on voyait tous les soirs au Rat Mort, et une autre que je voyais tous les matins, rue des Martyrs, allant, en peignoir graisseux, un panier au bras, faire son marché. Ce n'est qu'au moment où on enlevait les assiettes à soupe que je vis une jeune femme vêtue de noir traverser le jardin.

C'était elle, Marie Pellegrin.

Elle portait une robe assez semblable à celle qu'elle avait sur son portrait, une robe de soie noire couverte de dentelle, et ses cheveux noirs bien tirés enserraient sa petite tête gracieuse. C'était son portrait, et quelque chose en plus. Elle avait un sourire très particulier, un petit sourire triste qui semblait venir des profondeurs de son être ; ce sourire, Octave l'avait omis ; sa voix était une voix légèrement musicale, inconsciente comme celle d'un oiseau, avec la même suavité. Elle s'était assise au bout d'une table, un groupe de femmes l'entourait, et j'observai que parfois elle se laissait distraire au milieu d'une phrase, puis, elle-même amusée par sa distraction, retrouvait en riant le fil de sa pensée, et son rire était un peu triste, sonore à peine. Sa beauté m'embruma les yeux, je la perdis de vue, ou presque ; je mangeai machinalement jusqu'à la fin du dîner. Il me sembla qu'il s'achevait tout à coup, et avant que j'y eusse pensé, on se leva de table.

Comme nous nous dirigions vers la maison, où le café était servi, Marie me demanda si je jouais aux cartes, je m'excusais en disant que je préférerais rester assis à la regarder. A ce moment on me présenta une femme

maigre, à cheveux roux, qui était arrivée en même temps que Marie et qui s'était assise à côté d'elle pendant le dîner : j'appris que c'était l'amie intime de Marie et qu'elles habitaient ensemble lorsque celle-ci revenait à Montmartre. On la connaissait sous le nom de *la Glu* ; son vrai nom était Victorine. Elle avait posé pour l'Olympia de Manet, il y avait des années de cela. Son visage avait maigri, mais je reconnus ses cheveux roux et ses yeux bruns, de petits yeux rapprochés, me rappelant une habituée *des petits verres de cognac*. Elle faisait circuler un album de croquis et quand elle le mit entre mes mains, je remarquai qu'elle ne portait pas de corset et qu'elle était vêtue de laine grise. Elle fumait cigarette sur cigarette, et s'appuyait sur Marie, le bras passé sur son épaule, conseillant son jeu. Ce jeu était l'écarté ; je vis qu'en peu de temps Marie perdait beaucoup, et *la Glu* essaya bientôt de lui persuader de quitter la partie.

— Encore une donne...

Elle y perdit son dernier louis.

— Il faudra que quelqu'un paye mon fiacre, dit-elle.

Nous allions à l'Élysée-Montmartre, et Alphonsine lui prêta deux louis pour passer la soirée. Nous nous entassâmes dans des voitures dont les petits chevaux grimpaient péniblement des rues escarpées ; les plumes des chapeaux des femmes pendaient par-dessus les capotes des voitures. Marie était dans une des premières voitures, et nous attendit sur le perron qui menait de la rue à la salle de bal.

— C'est ma dernière soirée, dit-elle, le dernier soir où je verrai l'Élysée, pour bien des mois.

— Vous reviendrez bientôt.

— Pensez qu'on m'a offert cinq cent mille francs pour aller passer trois ans en Russie. Imaginez un peu, trois ans sans voir l'*Élysée !* », et elle regardait tout autour d'elle comme un ange qui contemplerait le Paradis dont on va le chasser. « Les arbres sont beaux, dit-elle ; c'est comme dans un conte de fée. » C'était en effet l'air qu'ils avaient ce soir, parmi cette ombre d'été, étrangement verts au-dessus des lumières électriques. Au milieu d'un cercle de globes blancs l'orchestre jouait sur une estrade, et chacun faisait tourner sa partenaire comme si c'eût été une toupie. « Je m'assieds toujours là-bas sous les arbres dans ce coin », dit-elle, et elle allait m'inviter à m'asseoir, quand son attention fut distraite par des voix qui la saluaient, des voix qui murmuraient : « C'est Marie Pellegrin. » Les danseurs se groupaient sur son passage, son garçon habituel disposa tables et chaises, et bientôt elle fut assise sous son arbre, elle, la Glu, leurs amis autour d'elles, Marie distribuant absinthe, cognac et cigarettes. Une petite procession se forma sous les arbres et s'avança vers elle ; le chef de l'établissement marchait en tête ; on offrit à Marie un grand panier de fleurs, des bouquets à sa compagnie, et des vivats partirent de plusieurs endroits du bal :

— *Vive Marie Pellegrin, la reine de l'Élysée.*

La musique reprit de plus belle, et la foule se précipita pour voir un quadrille où deux femmes, le plus aisé-

ment du monde, enlevaient d'un coup de pied le chapeau des hommes. Tout en les observant, j'appris qu'on avait préparé un feu d'artifice en l'honneur de Marie, la nouvelle s'étant répandue que c'était sa dernière soirée à l'Élysée. On entendit comme un sifflement : le pétard monta de toute sa hauteur dans le ciel dense, puis plongea ; l'étoile retomba un peu et s'enflamma : cela se fondait en bleu turquoise, se changeait en rubis, c'était beau comme la couleur des fleurs, des roses ou des tulipes. La cascade de feu se transformait sans cesse. Marie, montée sur une chaise, regarda jusqu'à ce que les dernières étincelles se fussent évanouies.

— Est-ce qu'elle ne ressemble pas à mon tableau en ce moment ? me dit Octave.

— On dirait que vous avez deviné son âme !

Il haussa les épaules d'un air de mépris. « Je ne suis pas un psychologue, je suis un peintre. Il faut que je lui dise un mot », et avec un manque d'égards qui frisait l'insolence, il s'avança parmi la foule et appela Marie. Ils se mirent à faire le tour du « bal ». Je ne pouvais comprendre qu'il se montrât si indifférent à son charme, et je me demandais s'il l'avait toujours été autant. Au bout de peu de temps ils revinrent. J'entendis Marie qui disait : « Je ferai de mon mieux », et elle rejoignit bien vite ses compagnons.

— Je suppose que vous en avez assez de l'Élysée.

— Ah ! qu'elle est jolie ce soir ! et elle fera joliment marcher le Russe.

Nous avancions en silence. Octave ne remarqua pas

que ce qu'il avait dit jurait tout à fait avec mes sentiments. Il ne pensait qu'à son portrait, et me dit, au bout d'un moment, qu'il regrettait de la voir partir pour la Russie.

— J'aurais aimé commencer un autre portrait, maintenant que j'ai appris à peindre.

— Croyez-vous qu'elle aille en Russie ?

— Oui, elle ira ; mais elle reviendra un de ces jours, et je la ferai poser de nouveau. C'est extraordinaire comme on connaît peu l'art de la peinture ; c'est un art complètement oublié. Là où nous tâtonnons des semaines, les vieux maîtres en deux jours faisaient en perfection ce qu'il y avait à faire. En deux jours Rubens finissait sa grisaille, et le glacis était pour lui, avec assurance, avec adresse, avec aisance, l'affaire d'une demi-heure. Il savait obtenir avec un vernis plus de profondeur de ton que n'importe lequel de nous aujourd'hui, quelque épaisseur de peinture qu'on puisse mettre sur sa toile. Les maîtres d'autrefois avaient un métier, aujourd'hui on n'en a plus. On prend une brosse n'importe laquelle, on badigeonne de haut en bas, de bas en haut, peu importe, du moment que la toile est couverte. Manet a commencé ce système, et Cézanne a, comment dirais-je, déposé son bilan : la peinture est en faillite.

Je l'écoutais avec quelque lassitude pour l'avoir entendu dire tout cela bien des fois auparavant, mais Octave causait toujours quand il en avait envie, et ce soir il avait envie de parler de peinture, et nullement de Marie, si bien que j'atteignis avec plaisir l'endroit où nos chemins se séparaient.

— Vous savez, le Russe vient demain à l'atelier, j'espère qu'il va acheter le portrait.

— Je l'espère, dis-je, je l'aurais bien acheté moi-même si j'avais pu.

— J'aimerais mieux que vous ayez quelque chose que j'ai fait depuis, à moins que ce ne soit la femme qui vous tente... mais, dites-moi, vous venez poser après-demain, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est entendu.

— Eh bien ! je pourrai vous dire s'il a acheté le tableau.

Trois jours après j'interrogeai Octave ; il me répondit que rien n'était encore fixé. Marie était partie pour Saint-Pétersbourg avec le prince, et ce furent les seules nouvelles que j'en eus pendant plusieurs mois.

Il était rare pourtant qu'une semaine se passât sans que quelque chose arrivât qui me fît penser à elle. Un jour lisant un livre de voyages en Sibérie je tombai sur un passage où l'on racontait qu'un jeune garçon d'une tribu sauvage d'Asie avait été arraché à son désert, où on l'avait trouvé abandonné, mourant, et ramené à Moscou. Celui qui l'avait trouvé l'avait adopté et élevé. Et le sauvage réformé était devenu un jeune flâneur distingué ne laissant paraître aucune trace de son origine, jusqu'au jour où il lui arriva de rencontrer un homme de sa tribu. Cet homme était venu à Moscou vendre des fourrures, et l'odeur des peaux réveilla chez ce jeune homme la nostalgie du désert. Notre sauvage réformé devint mélancolique ; en vain son père adoptif essaya-t-il de repousser cet instinct primitif : des cadeaux en argent n'atténuèrent pas

sa nostalgie. Il disparut, et l'on n'en entendit plus parler pendant des années jusqu'à ce qu'un jour une caravane revint avec la nouvelle qu'un homme parmi les sauvages s'était trahi en parlant français. Mais interrogé il nia savoir cette langue ; il n'avait jamais été à Saint-Pétersbourg, dit-il, et ne voulait pas y aller. Qu'était-ce donc, cette histoire, sinon celle de Marie Pellegrin, qui, lasse des princes russes et de leurs palais, revenait en vacance au Quartier Bréda ?

Quelques jours plus tard j'appris qu'elle s'était enfuie de Russie, et ce soir-là j'allai dîner chez Alphonsine, espérant l'y voir. Elle n'y était pas. Il n'y avait que Clémentine et les deux agents de change ; j'attendais impatiemment de ses nouvelles. Je n'aimais pas prononcer son nom, et le morne dîner touchait presque à sa fin sans qu'il eût été mentionné. J'appris pourtant qu'elle était malade ; pas mourante, mais très malade. Alphonsine me donna son adresse : un peu plus haut, et du même côté que le cirque Fernando, presque en face de l'Élysée Montmartre. « Vous trouverez bien le numéro », dit-elle. Je partis en fiacre montant l'escarpement pierreux de la rue des Martyrs, remarquant le café et la brasserie, et, un peu plus haut, le fruitier et le photographe. Quand l'esprit est tendu, on remarque tout, et le mien était trop tendu et trop agité pour penser. La première maison où j'entrai était la bonne, la concierge me cria « Quatrième étage ». Tout en montant je pensai à *la Glu*, à sa robe en désordre, à ses cheveux roux ; ce fut elle qui répondit à mon coup de sonnette et me pria d'entrer dans un

salon fort dégarni, où nous restâmes debout près de la cheminée.

— Elle parle d'aller à l'Élysée ce soir. Ne voulez-vous pas entrer. Cela lui fera plaisir de vous voir. Nous sommes trois ou quatre ici Vous les connaissez, Clémentine, Margaret Byron.

Elle m'en nomma d'autres que je ne me rappelais pas, puis, ouvrant une porte, elle cria :

— Marie, voici une visite pour toi, un monsieur de chez Alphonsine. Tu sais, ma chère, l'Anglais, l'ami d'Octave Barré.

Elle me tendit la main ; je la gardai un long moment.

— Comme les Anglais sont gentils. Dès qu'on est malade...

Je ne crois pas que Marie acheva sa phrase ; si elle le fit, je ne l'entendis pas, mais je me souviens parfaitement qu'elle me parla de mon horreur des cartes.

— Vous n'avez pas joué chez Alphonsine, ce soir-là où j'ai perdu tout ce que j'avais. Vous aimiez mieux regarder les dessins de Victorine. Elle en a fait de meilleurs. Allez les regarder et laissez-nous terminer notre partie. Nous causerons après. Ainsi, vous avez entendu parler de moi chez Alphonsine ? On dit que je suis très malade, n'est-ce pas ? Mais maintenant que je suis revenue, je vais aller mieux. Je me porte toujours bien à Montmartre, n'est-ce pas, Victorine ? Nous ne sommes pas installées encore, dit-elle, faisant allusion à la rareté des meubles, à la pendule et aux candélabres gisant à terre. S'il y avait peu de chaises, il y avait en revanche pas mal d'argent

et de bijoux sur la couverture : tout en jouant, Marie s'amusait à manier ses bijoux. Elle portait de larges manches de dentelles, qui laissaient voir des bras minces et délicats lorsqu'elle les levait pour changer ses boucles d'oreilles. Sa beauté délicate, façonnée comme un ivoire ; son nez si fin, aux narines si dessinées ; et sa bouche, surtout, sa bouche, ces modelés imprécis à la commissure des lèvres, contrastaient avec la grossièreté de l'entourage.

De temps à autre une expression de tendresse passait sur son visage. Octave avait vu ce qu'il y avait en elle d'essentiel, quoi qu'il pût dire ; il l'avait vraiment peinte, elle-même, son âme : l'âme de Marie lui montait aux yeux comme une fleur d'eau, puis sombrait à perte de vue, et je voyais une autre Marie, une grue, jouant aux cartes avec cinq femmes de chez Alphonsine, perdant argent et santé. Une bouteille d'absinthe traînait sur une très belle table empire que son prince lui avait donnée, et Bijou, le petit chien de Clémentine, dormait sur un coussin brodé. Bijou était un épagneul japonais ou chinois, de ces chiens qui ressemblent à des King-Charles. Elle allait avoir des petits, et je caressais sa fourrure soyeuse en songeant à ses ennuis prochains, quand j'entendis soudain la voix de Clémentine plus aiguë parmi les autres, et la regardant je lui vis la figure en ébullition. Je compris que les cartes n'avaient pas été correctement données, et *la Glu* dit à Clémentine qu'on n'avait pas besoin d'elle et qu'elle ferait bien « de débarrasser le plancher », mots vulgaires que sa voix rauque rendait plus vulgaires

encore. J'entendis d'autres accusations, et au milieu de tout cela la voix plaintive de Marie qui me priait de ne rien croire de ce qu'elles disaient. Les femmes se prirent aux cheveux, commençant à se déchirer la figure, tandis que Marie se souleva sur son lit, puis retomba en larmes. Un moment on eût dit qu'elles allaient se rasseoir et se remettre à jouer, mais soudain, chacune s'empara de son argent, de l'argent qui était à portée ; se traitant l'une l'autre de voleuses, elles se précipitèrent vers la porte, et je les entendis se quereller du haut en bas de l'escalier. Bijou sauta de sa chaise et suivit sa maîtresse.

— Aidez-moi à trouver ma broche, dit Marie ; ses mains tremblantes cherchaient parmi les couvertures. Des bijoux manquaient, une broche et des perles, et tout l'argent. Marie retomba, muette, sur les oreillers ; je craignais à tout moment une hémorragie. Elle se mit à pleurer, et le petit mouchoir de dentelle fut bientôt trempé de larmes : j'en cherchai un autre. L'argent qu'on avait pris provenait d'un fournisseur du quartier qui lui avait payé deux mille francs sa garniture de cheminée. Nous trouvâmes quelques francs sur la couverture ; assez, me dit-elle, pour passer la soirée, et elle me pria d'aller chez la couturière demander où en était la robe qu'on lui avait promise pour dix heures.

— Je serai à l'Élysée vers onze heures. Au revoir, au revoir. Laissez-moi me reposer un petit peu maintenant. Je vous verrai ce soir. Vous savez où je m'assieds, dans le coin à gauche, on me garde toujours des places dans ce coin-là.

Ses yeux se fermèrent, et je pus voir qu'elle dormait déjà ; son sommeil calme et raisonnable me fit songer à sa vie déraisonnable et agitée. Je restai un moment à la regarder, pauvre papillon qui reposait là tout seul, volé par ses amies et ses compagnes d'existence.

Elle dormait satisfaite d'avoir retrouvé quelques francs échappés aux pillardes parmi les couvertures ; de quoi lui permettre de passer la soirée à l'Élysée. Elle aurait pu écrire au Prince ; mais lui, sans doute, était las de son incapacité à mener une existence respectable, et il savait, sans doute, que s'il lui envoyait de l'argent, cela s'en irait où s'en était allé le dernier cadeau qu'il lui avait fait. A coup sûr, Marie vendrait un jour des pommes de terre frites dans les rues. « Qu'est-ce que cela peut bien nous faire, » dirait Octave ; « une fille fichue, une de plus... Si seulement je pouvais réussir un peu dans ce sacré métier. » En paroles, il prend tout avec légèreté ; mais le portrait qu'il a fait de Marie est autre chose qu'une boutade.

Elle allait à *l'Élysée* ce soir. Il était six heures, elle voulait sa robe pour dix heures. Il me fallut courir chez la couturière. Elle reposait sur son lit, paisible et belle ; à *l'Élysée*, elle boirait de l'absinthe et fumerait des cigarettes jusqu'à trois heures du matin. Mais j'avais promis, elle comptait sur moi, je me hâtai. La couturière m'assura que M^me^ Pellegrin aurait sa robe à neuf heures ; à dix heures et demie j'étais à l'Élysée.

Combien de fois fis-je le tour de cette allée de gravier, lassé de ce vert artificiel des marronniers et des coups de

pieds en l'air des quadrilles. Les gens arrivaient par paquets, et le flot humain se dispersait sous les arbres, parmi les tables et les chaises de zinc, savourant des bocks et des cigares. Je remarquai que les amies de Marie passaient la soirée dans le coin de gauche, mais elles ne me demandèrent pas de venir boire avec elles, persuadées que je savais que l'argent qu'elles étaient en train de dépenser était de l'argent volé.

Je quittai cet endroit, désappointé, las, et presque satisfait que Marie ne fût pas venue. Sans doute la couturière lui avait manqué; peut-être s'était-elle sentie trop malade. Je n'eus pas le temps d'aller aux nouvelles dans la matinée, je déjeunai avec Octave et dans l'après-midi je posai pour lui.

Nous étions au milieu de la séance, quand nous entendîmes des pas dans l'escalier.

— Des femmes, dit-il ; j'ai bonne envie de ne pas ouvrir.

— Mais si, lui dis-je, persuadé que les femmes étaient des amies de Marie qui apportaient de ses nouvelles.

En effet ; on l'avait trouvée morte à son balcon, dans la robe que la couturière venait de lui livrer.

Je craignis qu'Octave ne fit là-dessus, pour tout commentaire, une grosse plaisanterie ; je fus surpris de sa gravité. Octave même se retient, me dis-je : « On ne blague pas la mort. »

— Mais que pouvait-elle bien faire sur le balcon ? demanda-t-il. Ce que je ne comprends pas, c'est le balcon.

Et nous restions tous à regarder le portrait de Marie, essayant de déchiffrer son visage.

— Je suppose qu'elle se sera mise au balcon pour voir le feu d'artifice ; on l'avait annoncé pour onze heures.

Une des femmes avait ainsi parlé ; impressionnés et silencieux, nous regardions le portrait.

V

LA BUTTE

Demain je me promènerai, je verrai Paris se dérouler à perte de vue, perspective après perspective, gazons verts, maisons blanches, villas fleuries. Aujourd'hui la voiture me mène déjeuner, à travers la blancheur torride de la rue Blanche. Le dos du cocher s'assoupit de plus en plus, et il se serait arrondi dans le plus profond sommeil depuis déjà longtemps, n'eussent été les pavés qui vous lancent le véhicule de droite et de gauche. Et il nous faut grimper la rue Lepic ; le pauvre animal à moitié défaillant ne pourra jamais me hisser jusqu'à la Butte. Aussi laissé-je la voiture, moitié par pitié, moitié par désir d'étudier cette rue si typique de la toute petite bourgeoisie. Dans la rue Blanche il y a des portes cochères, dans la rue Lepic il y a des portes fort étroites, grillées en partie et qui donnent sur d'étroits couloirs au bout desquels, serrés entre le mur et l'escalier, se trouvent des réduits où trônent des concierges éternellement *en camisole*, parmi des légumes et de la couture. Les volets poussés sur des murs d'un jaune déteint révèlent la bande d'un

couvre-lit blanc et une lourde femme d'âge moyen, *en camisole*, qui surveille le fourneau de cuisine où mijote un lapin dans une casserole en fer blanc ; des hommes tout à leur affaire sont assis aux devantures. Une odeur de cuir me poursuit pendant quelques pas. A quelques portes de là, une jeune fille est assise garnissant un chapeau, sa mère auprès d'elle. La fille lève les yeux, toute pâle de cette chaleur épuisante. Au coin de la rue, il y a le marchand de vins, qui fait vis-à-vis à un sale petit marchand de charbon ; et près du réduit que celui-ci appelle sa boutique, un groupe de femmes, peignoirs déteints, lourdes pantoufles de tapisserie, paniers aux bras. Partout les traces d'une maigre et humble vie. Mais, nulle part, cette misère noire, si fréquente dans les rues de Londres : l'homme aux pieds nus, créature furtive et terrifiée, rongeant un crouton de pain et ramenant une chemise noire, en lambeaux, sur sa pauvre poitrine usée par la phtisie.

L'asphalte est en fusion, la réverbération des pierres est intolérable, les pieds me font mal et me brûlent. Au bout de la rue j'atteins des abords encore plus pauvres ; une rue plus escarpée encore, mais si étroite que l'ombre déjà commence à s'y allonger sur les pavés.

Au bout de la rue il y a des marches, en haut des marches une butte herbue, et sur la butte un moulin lève des bras noirs et immobiles. Car le moulin n'est plus qu'un ornement muet, l'enseigne du Bal du Moulin de la Galette.

A mesure que la rue monte elle devient plus blanche, et quand elle atteint la Butte, on n'y voit rien d'autre

que les rayons blancs de midi. Une architecture d'autrefois attire mon attention, une façade en ruine et des colonnes brisées ; et m'étant avancé au milieu de jardins en désordre, entourés de hauts murs blancs qui s'effritent, je regarde à travers une porte délabrée, je vois clapoter une fontaine, mais nulle part des êtres qui s'accordent avec ces lieux, rien qu'un ouvrier, une grisette et un enfant qui pleure dans la poussière. Jadis cet endroit doit avoir été très bien habité et je me prends à me demander si le sommet de cette colline a jadis été la campagne.

A ma gauche une porte en fer oscille sur des gonds rouillés, elle conduit à une grande terrasse à l'extrémité de laquelle s'aligne une rangée de maisons ; dans une de ces maisons habite mon ami. Tout en tirant la sonnette je pense que le plaisir de le voir mérite l'ascension, et mes pensées remontent en arrière vers ce temps lointain où j'ai connu Paul. Cela remonte aux origines, c'est-à-dire aux temps où nous commençâmes d'écrire. Mais Paul n'est justement pas chez lui. La bonne vient ouvrir, un bébé dans les bras, et elle me dit que Monsieur et Madame sont sortis pour la journée. Ni déjeuner, ni cigares, ni causerie à propos de littérature, rien qu'une longue marche pour rentrer, car on ne trouve pas de fiacres sur ces hauteurs ; un long chemin pour rentrer, sous le soleil brûlant. Et ce n'est guère une consolation que de me dire que j'aurais dû écrire un mot et les avertir que je viendrais.

Il faut que je me repose un moment, je demande à m'asseoir ; et voici que la bonne apporte du vin et un

siphon, et me dit qu'il fait meilleur s'asseoir dans le bureau que dans la pièce de devant, et c'est ma foi vrai, car dans cette pièce-ci les rayons blancs passent à travers les fentes, et s'allongent comme des lames d'épées sur le plancher. Le bureau est agréable, et le vin si raffraîchissant que je me mets à considérer avec attention la maison bâtie sur ce coteau à pic. A cinquante pieds, plus même, cent pieds au-dessous de moi, il y a des jardins, accrochés on ne sait comment à un creux de la colline, avec des arbres, de grands arbres, car il y pend des balançoires, autrement je ne saurais pas qu'ils sont grands. Du haut de cette fenêtre, ils ont l'air d'arbustes, et par delà les maisons qui entourent ce jardin, Paris s'étale au loin dans la plaine, masse sombre et rougeâtre, semblable à un gigantesque chantier ; au loin se dessine une ligne de collines, que surmonte un ciel pâle et léger comme la cendre bleue d'une cigarette. Je ne puis contempler cette ville sans émotion. Elle a été toute ma vie : n'y suis-je pas venu en effet dans ma jeunesse, comme un amoureux, me donnant tout entier à Paris, sans que mes aventures s'étendissent jamais au delà du Bas-Meudon, de Ville-d'Avray, de Fontainebleau, y trouvant une patrie plus idéale que celle que la naissance m'avait, avec arrogance, imposée, parce que celle-ci je l'ai délibérément choisie. Ah ! le délicat plaisir que de posséder un *pays ami*, un pays où l'on peut aller quand on est las de la routine de l'existence, sûr d'y trouver toutes les sensations d'un foyer auxquelles s'ajoutent celles d'un irresponsable caprice. Le plaisir d'une littérature qui est

mienne sans être tout à fait mienne, une littérature qui est comme une exquise maîtresse en qui l'on trouve la consolation de tous les lieux communs de la vie. La comparaison est vraie, car bien que je connaisse ces Français mieux que qui ce soit au monde, ils doivent toujours rester pour moi le plaisir et non l'ouvrage de ma vie. Il est singulier que ce doive être ainsi, car vraiment je connais leurs façons de vivre, heure par heure. Pour ce qui est de Paul, je connais la couleur habituelle et chacune des ombres diverses de son esprit, et pourtant je n'en saurais pas faire le héros d'un roman. Je sais quand il se lève, combien de temps il lui faut pour s'habiller, et ce qu'il porte. Je sais le déjeuner qu'il mange, et les rues par où il descend, leur forme, leur couleur, leur odeur. Je sais exactement ce que la vie a été pour lui, comment elle l'a affecté, et je me rappelle le jour où je l'ai rencontré à Londres. Paul était venu à Londres pour retrouver *une petite fermière* dont il s'était amouraché quand il était allé en Normandie terminer son roman. Il l'a épousée, et c'est ici leur logis. Voici la salle à manger meublée d'un joli buffet en chêne avec six chaises assorties ; à gauche c'est leur chambre à coucher, et le lit d'enfant est un cadeau du grand, cher et illustre maître. M. et M^me^ Paul sortent péniblement de leurs draps vers les midi, ils lambinent en déjeunant et sirotant les petits verres. Quelques amis viennent, puis vers quatre heures Paul se met à écrire son article qu'il termine, ou à peu près, vers le moment du dîner. Ils flânent en dînant jusqu'à ce que l'heure sonne pour Paul de porter son article

au journal. Il flâne dans le bureau de rédaction ou au café jusqu'à ce que son épreuve soit prête, et quand il l'a corrigée, il flâne dans les nombreux cafés du Faubourg Montmartre, fumant d'interminables cigares, remontant vers la butte sur les trois ou quatre heures du matin. Paul est gras et d'une humeur égale. Il a foi dans le naturalisme toute la journée, particulièrement après le déjeuner, au moment des petits verres. Il ne dit jamais un mot désobligeant à qui que ce soit, et je suis sûr qu'il n'en a jamais pensé un seul. Il avait un certain goût pour les grisettes autrefois, mais depuis qu'il est marié, il ne pense plus qu'à sa femme ; il écrit des choses raides, mais jamais femme n'a eu un meilleur mari. Maintenant vous le connaissez aussi bien que moi. Voici ses propres livres : *la Fin de Lucie Pellegrin*, l'histoire que je viens justement d'écrire. Comment se fait-il, va dire le lecteur, que j'aie entrepris de récrire une des histoires de Paul, la meilleure qu'il ait jamais écrite ? C'est qu'un jour, comme je lui parlais de Marie Pellegrin, il fut surpris d'apprendre que son nom était Marie, il croyait que c'était Lucie ; et j'appris qu'il n'était jamais allé chez Alphonsine et qu'il avait raconté cette histoire telle qu'il l'avait recueillie des femmes qui traînent au Rat Mort vers minuit, en quête d'une soupe à l'oignon. « C'est dommage, m'a-t-il dit, que je ne vous aie pas connu quand je l'écrivais. » Je lui aurais raconté cette histoire avec plus de sympathie que n'en mirent les femmes du Rat Mort, et je lui eusse fourni une masse de jolis détails qu'elles n'avaient pas remarqués ou qu'elles avaient oubliés. Cela m'eût été

facile, car Marie Pellegrin est enchâssée dans mon souvenir comme une miniature dans une boîte. Je presse un ressort, et je vois la charmante forme de sa petite tête, ce visage olivâtre, ces yeux noirs, et ces cheveux d'un bleu noir. Marie Pellegrin fait vraiment partie de ma propre histoire, aussi n'ai-je aucun scrupule à la raconter. J'ai été son ami, j'ai veillé près de son lit de mort ; je suis donc son historien légitime. Qui donc pourra ne pas accepter comme valable le titre que je donne à son histoire, et qui ne m'acquittera de l'accusation de plagiat ?...

Je vois la série des Rougon-Macquart, chacun des volumes lui a été offert par l'auteur, puis Goncourt, Huysmans, Duranty, Céard, Maupassant, Hennique, etc..., en un mot les œuvres de ceux avec qui j'ai grandi, ceux qui m'ont attaché autour du cou mon premier tablier littéraire. Mais voici aussi les *Moralités Légendaires* de Laforgue et les *Illuminations* d'Arthur Rimbaud. Paul ne les a pas lus ; on les lui a envoyés pour des comptes rendus, et il les a mis de côté dans la bibliothèque, sans les couper.

Ceci me fait penser que parmi plusieurs générations on ne connaît guère que la sienne. Il est vrai que je connais les symbolistes un peu mieux que ne le fait Paul parce que je suis le plus jeune des naturalistes, et l'aîné des symbolistes. Les naturalistes ont influencé l'art de la peinture, les symbolistes celui de la musique ; et, depuis les symbolistes, il n'y a pas eu de manifestation artistique, la partie est terminée. Quand Huysmans, Paul et moi

nous serons morts il sera aussi impossible d'écrire un roman naturaliste que de faire revivre le megatherium. Où est Hennique ? Et quand Monet sera mort, il sera aussi impossible de peindre un tableau impressionniste que de faire revivre l'ichtyosaure. Un petit monde d'idées apparaît tous les vingt-cinq ans, et le prochain qui surgira me sera aussi incompréhensible que Monet l'a été pour Corot..... Était-ce la jeune génération qui frappait à la porte de l'Opéra-Comique hier soir ? Si cette musique est celle de la jeune génération, je le regrette. Un ami y était avec moi, il est parti avant la fin, mais pour des raisons différentes : ses oreilles souffraient, moi c'était mon intelligence. Pourquoi, me demandais-je, la flûte joue-t-elle une gamme chromatique quand le jeune homme dit : *Il faut que cela soit un grand navire* et pourquoi tous ces violoncelles en mouvement quand la jeune fille répond : *Cela ou bien tout autre chose.* Je souffrais du divorce de l'orchestre et des chanteurs qui se retrouvent peut-être à la fin de la scène. Les chanteurs parlent à travers la musique, leurs voix montent et descendent, il est vrai, et cela pendant des lieues. Dans *Lohengrin* on entend un accord qui soutient la voix d'Elsa, on entend un motif destiné à attirer l'attention sur une certaine partie de l'histoire, et lorsque Ortrude crie le « motif du secret » à la porte de l'église, on peut trouver le procédé brutal, mais le plus brutal mélodrame vaut mieux à mon sens, que ce maladif passage du gris au mauve. Peut-être penserai-je différemment un de ces jours, et pendant que je cherche à évaluer la musique de la jeune génération et

la perplexité qu'elle m'a causée, la voix d'un vagabond qui chante de l'autre côté de la terrasse arrive jusqu'à moi :

Moi, je m'en fous,
Je reste dans mon trou.

Et je me dis : « J'entends la vérité sortir de la bouche de ce chanteur vagabond, qui vraisemblablement n'a pas de *trou* où poser sa tête. Et moi aussi je reste dans mon trou, et mon trou est assez beau pour que j'y reste, puisque mon trou c'est Richard Wagner. Mon *trou*, c'est l'*Anneau*, l'*Anneau* sacro-saint. » Et me revoilà à rêvasser. Le désir de Wagner, de Liszt, de Strauss a été d'écrire de la musique. Si longtemps que Wotan s'appesantisse sur Notre Mère la Terre, le moment vient où les violons se mettent à chanter, alors le printemps fait éclosion dans l'orchestre et les amants s'enfuient dans les bois !...

Le vagabond continue son refrain, et oubliant Paul, oubliant tout hormis la philosophie de ce trouvère de la Butte, je poursuis mon chemin, descendant les rues tortueuses en répétant :

Moi, je m'en fous,
Je reste dans mon trou.

VI

REGAINS AMOUREUX

Je m'en vais voir de chers et vieux amis. Le train pourrait tout aussi bien m'y conduire, cet amusant petit chemin de fer de ceinture, et je regrette de manquer la gare Saint-Lazare, et son brouhaha, le dimanche matin, de Parisiens partant avec leurs maîtresses ou leurs femmes vers quelque banlieue favorite. Je ne grimpe jamais ces larges escaliers qui conduisent à la vaste salle des pas-perdus encombrée d'étalages de livres (charmantes notes jaunes) et percée de petits guichets qu'entoure une bande peinte en bleu, sans éprouver une sensation de joyeux bien-être, un bien-être d'esprit que j'associe avec le mois de mai à Paris. Mais le tramway qui traverse la place de la Concorde va jusqu'à Passy, et malgré mon goût pour l'amusant petit chemin de fer de ceinture, je préfère encore le tramway, car il court le long des quais entre la Seine et le jardin des Champs-Élysées, à travers des kilomètres de marronniers en fleurs ; la route est diaprée par l'ombre de leurs feuilles, et, saisi d'un vague délire des sens, j'attrape une fleur au passage, j'en savoure un moment le charme, puis la jette au loin.

Les crânes petits bateaux-mouches, remontant le courant, mettent le cap sur les débarcadères. Je préfère ce fleuve enjoué à la Tamise mélancolique, dont les rives voient fleurir, comme des roseaux, de sombres immoralités. Voyez l'architecture blanche, les piliers, les escaliers à balustrades, les dômes dans l'air bleu, les gazons ornés de monuments ! Paris, comme toutes les villes païennes, est peuplé de statues. Un peu plus loin, nous passons en roulant devant des jardins ; il y a de la gaieté dans l'air... Et les rues de Passy commencent d'apparaître, rues mesquines comme celles de Londres. Je ne les aime pas ; mais la gare du chemin de fer est une compensation : cette petite gare semblable à un château de cartes sous les arbres-joujoux, et le train qui fume dans cette campagne fantaisiste. Le bois joyeux au long duquel il file ressemble à la mode de la saison.

Quel charme on ressent à tout remarquer ici : cochers endormis sur leurs sièges, chevaux qui font un somme sous les marronniers, hommes en blouse penchés au-dessus d'une table peinte en vert, sous une tonnelle, buvant du vin à seize sous le litre, villas d'Auteuil, magnifiques boiseries et grilles magnifiques ; et le calme de l'été sur les villas tout ornées de guirlandes. Auteuil est tellement français, son symbolisme m'enchante. Auteuil est comme une fleur dont les pétales s'ouvrent aux baisers de l'air, et dont les racines cherchent leur chemin bien avant dans un riche terrain. Ah ! la terre de France, ses vignes et ses vergers, sa vie terrestre ! Les pensées me viennent sans que je les appelle, mes pensées chantent

toutes ensemble, je sais à peine ce qu'elles chantent. Mes pensées chantent comme le soleil, ne me demandez pas ce qu'elles veulent dire, elles n'ont ni plus ni moins de sens que ce soleil dont je fais partie, — ce soleil de France dont je vais jouir pendant trente jours. Mai m'emporte vers mes chers et bons amis qui m'attendent à Auteuil, et juin m'emportera loin d'eux. Mais juin n'est pas encore venu, et voici la villa, voici, parmi les arbres fleuris, mon ami, dans une veste jaune pâle, devant son chevalet. Comme le soleil joue à travers le feuillage ! il bondit sur l'herbe abondante et haute. Parmi les rhododendrons en fleurs, est assise une petite fille de quatre ans, son modèle, avec une robe et un chapeau impossiblement blancs sous le haut feuillage clair et jeune.

Les années se suivent, et c'est toujours le même affectueux accueil, le même accueil spontané dans ce jardin peuplé de rhododendrons et de marronniers en fleurs. Je flâne un peu au jardin. Le déjeuner est prêt, mais *il faut attendre que Madame revienne de la messe* . La messe !... Comme ce mot est agréable, beaucoup plus agréable que notre mot « mass », et cela n'a vraiment rien de choquant de voir une vieille dame s'en aller en voiture *entendre la messe*. La religion débarrassée de la foi est une chose aimable, presque jolie. Certains fruits sont meilleurs secs que frais : c'est le cas de la religion, et la religion quand il n'y reste que l'agréable et familière habitude, peut se défendre, car sans nos habitudes la vie ne vaudrait pas la peine d'être supportée ; tout serait sur le même plan, sans perspective, dirions-nous, s'il

s'agissait d'un tableau. Nos habitudes sont nos histoires, elles disent d'où nous sommes venus, et comment nous sommes devenus ce que nous sommes. Voilà, ma foi, une observation qui ne manque pas de saveur, mais le temps me manque pour y réfléchir ; voici le Docteur. Il enlève sa calotte, et de quel beau geste : sa dignité est de celles que seule la bonté peut donner ; et sa bonté est un don parfaitement pur, dégagé de toute formule, une chose en soi, comme la peinture de Manet. C'est Degas qui a dit : « Un homme dont on n'a jamais vu le profil », et cet aphorisme me fait penser à cette bonté admirable répandue sur son visage : une lumière de Paradis. Mais pourquoi de Paradis ? Le Paradis n'est qu'une fâcheuse invention ecclésiastique, et les anges ne sont qu'une vilaine création juive. Il est impardonnable de penser à des anges à Auteuil ; un ange n'est qu'un cuistre comparé à ce cher Docteur, et un ange a des ailes. Eh bien, cet admirable poulet en a aussi, oiseau que l'on a fait pousser, comme un légume, pour la table ; oiseau qui a grandi entouré de soins et qu'on n'a pas laissé vagabonder ni se fatiguer comme notre pauvre poulet anglais. Il a vécu pour engraisser, sans acquérir aucune inutile connaissance, aucun inutile désir ; chapon dès sa tendre enfance, on lui introduit un tube dans le bec, on le gave mécaniquement jusqu'à ce qu'il ne puisse presque plus marcher, jusqu'à ce qu'il ne puisse que chanceler sur sa couche ; et il reste là, tout occupé de sa béate digestion, jusqu'à ce que vienne le moment d'être de nouveau gavé.

Ainsi il a poussé sans aucune connaissance, aucune

sensation, aucun sentiment de la vie, allant ainsi graduellement, paisiblement, vers cette fin prédestinée : un délicieux repas ! Quelle meilleure fin, quelle gloire plus grande que celle d'être un poulet gras ! Les carcasses de mouton qui pendent aux boucheries commencent à jeter l'horreur dans la conscience de l'Europe. Couper le cou d'un mouton est un acte répugnant, mais couper la langue d'un oiseau avec une longue paire de ciseaux appropriée, voilà qui est de bon goût. Il est vrai que l'oiseau bat des ailes pendant quelques instants, mais allons-nous nous laisser troubler pour quelques battements de plumes ? L'homme est charitable et lui épargne la vie. Il a poussé comme une asperge.

A propos d'asperges, en voici qui viennent d'Argenteuil, grosses comme des parapluies, et si succulentes. Au vin ! Le vin rouge français a toujours, en Angleterre, un goût d'encre ; en France il a un goût de soleil. Les melons sont meilleurs en juin, — celui-ci, sans nul doute, est d'Algérie. C'est pourtant l'espèce que je préfère, ce melon savoureux et rouge qu'on ne mange qu'en France : une chose ineffable, qui dure un moment, échappée au souvenir. Mais comment oublier jamais ce poulet ? Dans vingt ans je parlerai encore du poulet auquel sa bonne chair aura procuré vingt ans d'immortalité ; qui de nous peut en acquérir autant ?

Comme nous nous levons de table, le Docteur m'entraîne dans son cabinet. Il veut m'offrir un excellent cigare avant de me dire au revoir ; et l'ayant allumé j'accompagne mon ami dans son atelier au bout du jardin,

dans ce vaste salon qu'il a meublé et garni de jaune pâle et de bleu foncé. Au mur, quelques œuvres des grands maîtres modernes, Manet, Monet. Cette vue de plaine par Monet, de quelle aisance elle témoigne. Cela coule comme une aquarelle japonaise : un horizon bas se fondant dans la lumière basse, et le clocher de la ville visible dans la brume. Et voyez la célèbre *Leçon de danse* de Degas, cette danseuse qui descend un escalier en spirale, et dont les jambes seules sont visibles, l'escalier coupant le tableau en deux. A droite, la classe de danse et le maître à danser ; quelque chose a marché de travers, et il lève les mains au ciel d'un geste suppliant ; un groupe de danseuses assises sur des chaises, occupe le premier plan, leurs mères leur couvrent les épaules avec des châles, ces bonnes mères inquiètes du bien-être de leurs filles, de leur avancement dans la vie.

Le tableau dénote un esprit curieux, pénétrant et mordant, et ce châle écossais est aussi inattendu qu'un adjectif de Flaubert. Un portrait par Manet est suspendu auprès, large, solide, et mystérieux comme la nature.

Hier j'étais au Louvre, et las de regarder et de comparer — j'étais allé là avec un but précis, — je revins au Salon carré pour me reposer, et j'attendis sans hâte qu'un tableau m'attirât. Autrefois la *Joconde* fut ma passion, et je me rappelle que la *Mise au Tombeau* du Titien m'enchanta. Une autre année je m'épris de la douce impartialité d'un intérieur de Terburg ; mais cette année c'est un portrait de sa femme par Rembrandt qui retient mon regard. Le visage nous dit son existence de femme,

sa faiblesse de femme, et elle semble avoir conscience du fardeau de son sexe, et du fardeau de son destin particulier, — elle est la femme de Rembrandt, une servante, un satellite, une spectatrice. L'émotion qu'éveille cette peinture est presque physique. Cela vous atteint comme de la musique, comme le souffle soudain d'un parfum. Je m'approche, et ses yeux se noient d'une ombre brune ; je m'éloigne, et ils me racontent leur histoire. La bouche n'est guère plus qu'une petite ombre, mais quelle tendresse désireuse s'y marque ! La couleur du visage est blanche, légèrement teintée de bitume, et sur les joues un peu de rose vif passe à travers du jaune. Elle porte une jaquette de fourrure, mais la fourrure n'inquiétait guère Rembrandt, il n'a pas essayé de faire du réalisme. C'est de la fourrure, c'est suffisant. Des perles grises pendent aux oreilles, sur la poitrine une broche, une main au bas du tableau sort du cadre. Ce menton, cette main et ce bras sont modelés sans aucun étalage de savoir-faire ; ainsi modèle la nature. Le tableau semble avoir été tracé, jeté d'un souffle sur la toile. Un grand poète n'a-t-il pas dit que Dieu créa Adam d'un souffle ? De même ici. Les autres tableaux me paraissent secs et insignifiants, et, notamment, cette célébrité littéraire dont j'ai entendu dire, pour excuser l'ennuyeux sourire, qu'elle sourit de toutes les sottises qu'on vient débiter devant elle. Voilà du moins un apologiste spirituel. Pater le fut beaucoup moins, lui qui, pour définir ce sourire de la Joconde, le dénomma *mystérieux* ; un mot toujours bien venu aux écrivains qui ne savent pas clairement ce

qu'ils veulent dire. *Hésitant* serait mieux ? Mais à quoi bon chercher ? qui n'est las de ce jeu ? Cette Joconde est une sorte d'énigme, un acrostiche, une décoction poétique, une ballade, un rondel ou une villanelle, une ballade redoublée ; cela ressemble à une sextine, une sextine ou un chant royal. Littéraire, picturale, elle a séduit nombre de poètes. Il faut pourtant lui pardonner tant de médiocres vers inspirés par elle en faveur d'une prose incomparable. Il y a quelque vingt-cinq ans (je ne suis pas ferré sur les dates), cette indéchiffrable peinture, cet aride glacis de terre verte, traduite par Pater, atteignit dans sa prose à l'immortalité. Degas déjà se recroqueville ; peu à peu il ira se fanant jusqu'à ce qu'un jour survienne quelque grand prosateur qui en traduira l'esprit dans sa vraie expression : la littérature. La *Joconde* et la *Leçon de Danse* sont de la peinture intellectuelle, elles ont été peintes avec le cerveau beaucoup plus qu'avec le tempérament, et qu'est-ce que l'intellect au prix d'un don comme celui de Manet ? Léonard de Vinci faisait des routes, Degas fait des mots d'esprit. Hier j'en ai entendu un qui m'a ravi plus qu'aucune route ne pourrait le faire, car j'ai renoncé à la bicyclette. Quelqu'un disait ne pas aimer Daumier, et Degas garda quelque temps le silence : « Si vous montriez à Raphaël un Daumier, dit-il enfin, il l'admirerait, il lui tirerait un coup de chapeau ; mais si vous lui montriez un Cabanel, il dirait avec un soupir : « Ça, c'est ma faute. »

Le son du piano vient interrompre ma rêverie ; mon ami joue : ce serait bien agréable d'écouter de la musique

dans ce vaste atelier. Mais il y a des femmes que je dois aller voir, des femmes que je vois chaque fois que je vais à Paris, et j'ai passé trop de temps ici. Il faut partir.

Aller où ? Mes pensées s'enfoncent à travers les petites rues de Passy, mesurant la distance de Passy à l'Arc-de-Triomphe. Un instant, je pense que je pourrais m'asseoir sous les arbres et regarder passer les gens qui rentrent des courses... Si *elle* n'était pas morte je m'arrêterais à sa petite maison ombragée de lilas. Il y a au mur son portrait par Manet, avec la toque qu'elle portait alors. Comme admirable en est la touche ! les perles, comme elles sont bien rendues ! Et tout en pensant à ce métier admirable du peintre, je me rappelle son atelier. J'y vois entrer cette grande et belle femme, semblable à une rose-thé : Mary Laurent. La fille d'un paysan et la maîtresse de tous les grands hommes de ce temps, peut-être devrais-je dire de tous les hommes distingués. J'avais l'habitude de l'appeler « toute la lyre ».

La dernière fois que je l'ai vue, nous avons parlé de Manet. Elle me dit que chaque année elle allait porter le premier lilas sur sa tombe. Est-il aujourd'hui, je me le demande, quelqu'un de ses nombreux amants qui trouve une heure d'oisiveté pour fleurir sa tombe à elle ? Ce qui d'elle reste inoubliable, c'est ce plaisir qu'elle éprouvait à vivre, ce désir qu'elle avait de faire rendre à la vie tout le plaisir qu'elle peut donner, et sa conscience de ce désir. Évans, le grand dentiste, lui faisait cinquante mille francs de rente, et il fut quelque peu furieux, un soir, de rencontrer Manet sur l'escalier. Afin de se débarrasser

de l'Américain, elle l'avait invité à dîner, se proposant d'alléguer ensuite une migraine, de s'excuser et de s'étendre... Ainsi fait-elle. A peine l'hôte parti, elle enlève le peignoir qui cachait sa robe de bal, et, avec son mouchoir, fait signe à Manet en faction au coin de la rue. Ils descendent ensemble, et qui rencontrent-ils ? Le dentiste, qui avait oublié son carnet. Il fut si déçu de rencontrer sa belle et infidèle maîtresse qu'il la bouda trois jours. Sa colère importait fort peu à Mary, car un autre amant lui faisait aussi cinquante mille livres de rentes, et riche ainsi de cent mille livres, elle se consacrait à l'amour et à la conversation avec ses amis écrivains, musiciens et peintres.

Nous autres humains, nous sommes un peu plus complexes que les animaux, et si nous aimons c'est à travers notre imagination, ou du moins l'imagination stimule nos sens, et les assiste. La bonne de café tombe amoureuse du n° 1 parce qu'il essuye les verres mieux que le n° 2. Mary devint amoureuse de Coppée à cause de son sonnet « *Le Lys* », et elle s'en détacha quand il se mit à écrire des poèmes réalistes, *la Nourrice* ou *le Petit Épicier de Montrouge*, « qui, lent, casse son sucre avec mélancolie ». Ce fut à l'époque où leur liaison était à son déclin que je me mis sur les rangs. Mais un jour M^me^ Albazi, splendide créature, vint à l'atelier de Manet, dans une voiture traînée par des chevaux des steppes, disait-elle. (Mais qui peut dire si un cheval arrive des steppes ou sort de chez le maquignon ?) Peu importe d'ailleurs si la dame est attrayante et vous inspire cette pensée : « Voilà une

maîtresse pour Attila ! » Ce ne fut pas exactement ainsi que Manet la vit : mais elle en avait l'air, même dans le pastel qu'il fit d'elle. Dans ce pastel elle tient un éventail à monture d'écaille ouvert sur la poitrine, et c'est sur l'une des branches de la monture que le peintre a signé, car un grand peintre sait toujours où signer, et il ne signe jamais deux fois à la même place. Elle était venue dire à Manet qu'elle ne pouvait poser ce jour-là : elle allait au Bois, et après un bout de conversation elle me demanda, ainsi qu'à un jeune homme qui se trouvait également dans l'atelier, de venir au Bois avec elle. Nous y allâmes, le jeune homme et moi, traînés par les chevaux russes, et nous nous demandions sans cesse qui de nous allait devenir l'amant de la comtesse. Nous jouâmes un jeu serré, mais ce jour-là je fus plus sagace que lui : je le laissai parler et réciter des vers, et jongler avec tous les aphorismes qu'il avait collectionnés depuis des années ; je sentais que ses mots d'esprit seraient vains, parce que ses cheveux étaient noirs comme un corbeau, et les miens dorés comme le tournesol.

Ce fut au coin de la rue de Ponthieu que nous le débarquâmes. Quelques jours plus tard, elle posait chez Manet. Le pastel est accroché maintenant dans la chambre d'un de mes amis ; je l'achetai pour lui. Le portrait d'une femme que l'on connaît n'est jamais un compagnon aussi agréable que le portrait d'une femme que l'on n'a jamais vue. Votre propre souvenir et la vision du peintre entrent en conflit : j'aime à songer à ce nez long et délicat, à ces yeux étincelants, à cette bouche semblable à un fruit

rouge. Le pastel m'a appartenu autrefois, il était pendu chez moi. Manet me dit un jour avec cette grâce d'esprit dont il ne se départait jamais : « Je vous ai toujours promis un tableau », et cherchant parmi les pastels qui étaient rangés contre le mur il se tourna vers moi : « Je pense, me dit-il, que celui-ci vous revient de droit. » Lorsque je quittai Paris précipitamment, laissant tout vendre derrière moi, la comtesse vint à la vente et racheta son portrait. Elle le vendit quelques années plus tard à un marchand, tentée par le prix qu'atteignaient les tableaux de Manet, et ayant su qu'il était à vendre, je l'achetai, comme je viens de dire, pour un ami. Et maintenant j'ai conté toute l'histoire, sauf que beaucoup d'années plus tard, après que j'eus publié les « Confessions d'un jeune Anglais » dans la *Revue Indépendante*, Mary Laurent me fit demander... Oh ! elle était très entreprenante, elle m'envoya le rédacteur en chef de la revue ; rendez-vous fut pris, et je la trouvai avec Dujardin, respirant sur sa vérandah : « Maintenant, mon cher Dujardin », dit-elle, « il faut nous laisser ».

Mary était belle, mais elle aimait qu'on l'admirât pour son esprit, et comme je lui demandais pourquoi elle ne quittait pas Évans, le grand dentiste, elle me répondit : « Ce serait une vilaine chose à faire. Je me contente de le tromper. » Et puis, — aveu qui me parut avoir une signification particulière : « Je ne suis pas, dit-elle, une femme à qui l'on fait la cour dans un jardin. » Son jardin était à l'un des angles des fortifications, caché parmi des buissons de lilas. Elle voulut me montrer sa maison, nous

entrâmes, nous causâmes assez longtemps dans sa chambre à coucher. Mais je savais qu'elle était à ce moment-là la maîtresse de Mallarmé, et rien ne résulta de ce « caprice littéraire ». Je pensais au petit homme descendant joyeusement l'escalier de sa pauvre maison de la rue de Rome ; cette pensée me gênait. Il allait venir, et je l'aurais trahi ; cela m'ôtait toute résolution. « Il est inutile, je crois, dit Mary, que nous restions plus longtemps dans ma chambre à coucher. » A ces mots, le cœur me manqua, et je me sentis très bête. Pourtant je ne la pris pas dans mes bras. Nous redescendîmes au jardin, et causâmes vaguement jusqu'à ce que Mallarmé vint, apportant un gâteau. Tous deux m'accompagnèrent jusqu'à la station. Je ne renonçais pas sans regret à cette magnifique créature. L'année suivante, elle tomba amoureuse d'un jeune musicien auquel elle laissa tout l'argent du dentiste.

Mes pensées se reportent toujours sur des femmes, et pourquoi pas ? La femme est l'objet légitime des pensées de tous les hommes. Nous prétendons nous intéresser à d'autres choses. Assis au fumoir, nous nous assommons mutuellement en parlant de la « *démonétisation de l'argent* ». Ces propos sont sur nos lèvres, d'autres sont en nos cœurs. La femme est l'occupation sérieuse de l'homme, et j'oserai dire, faisant une incursion rapide dans le pays presque inconnu de la sincérité, que si nous oublions un peu les femmes quand nous pensons à l'art, c'est très peu, pour très peu de temps. Tout ce qui n'est pas elles est vain, et très particulièrement la musique de Brahms, qu'en cet instant même mon ami s'évertue à jouer. Cependant

je me demande à laquelle des femmes autrefois connues j'aimerais le mieux rendre visite.

Par ce printemps, marcher de Passy jusqu'aux Champs-Élysées est une promenade agréable, et pas trop longue ; j'aime à voir les pelouses, les peupliers et les villas, les hautes grilles, et les vases de fleurs à demi-cachés parmi les bouquets d'arbres, encadrant les hautes marches devant les demeures, *les perrons*. Comme il m'évoque Paris, ce mot ; Paris, qui lui-même m'évoque toute la France. La France, depuis les détroits nordiques jusqu'à la Méditerranée, est tout animée par l'esprit antique. Partout l'esprit païen, la France ne l'a jamais perdu, et je ne trouverai jamais un jour plus beau pour parcourir Paris. Tout au long des Champs-Élysées je marcherai, alerte d'esprit et de pas, partout découvrant des symboles — pourtant mon intérêt réel s'attache à une petite montée, une rangée de maisons, huit ou neuf, près de l'Arc-de-Triomphe, et la plus ordinaire dans l'avenue. Elle aimait la banalité, et je me suis souvent interrogé sur le secret de notre liaison. N'était-ce que ses cheveux blonds relevés dans le cou, sa peau parfumée, ses sens subtilement pervers ? Non, il y avait autre chose. Peut-être le frou-frou d'une robe à fleurs qu'elle portait, tout en allant, lègère comme un parfum, de sa chambre frivole à une pièce dénuée de goût, raide et bourgeoise, malgré les armoiries qui surmontaient les grands portraits aux murs. Je revois le portrait de deux enfants : Georgette est la plus belle, et dans ses yeux pâles et sur ses lèvres d'une courbe mince, le désir et l'inquiétude sont mêlés. Telle

était l'enfant, telle la femme, et Georgette a vécu pour décorer tout un mur de sa chambre avec des trophées conquis sur les champs de bataille de cotillons dansés avec ardeur. L'autre est d'une nature plus stricte, et dans ce portrait même ses boucles assombries sont moins folles que celles de sa sœur, ses yeux sont plus pensifs. Et chacun aurait pu prédire, à l'une, des enfants, des cotillons à l'autre.

Nous nous asseyions souvent sur son balcon pour lire, causer ou regarder le ciel pâlir au delà du Mont-Valérien et l'ombre accuser les lignes, la forme de la colline. En des heures comme celle-ci, où je rêvasse dans cet atelier, on se rappelle celles qui vous ont trompé, celles qui vous ont fait souffrir, et des visages, des fragments de visages, se lèvent alors du passé, la ligne d'un cou penché, la blancheur d'une main, et des yeux. Je me rappelle ses yeux : un jour dans un verger, dans la splendeur et l'éclat de juin, son mari marchait en avant, causant avec un ami, et je la suppliais : « Eh bien, dit-elle levant les yeux pâles, pourquoi ne m'embrassez-vous pas maintenant ? » Mais son mari était tout près, un homme solide ; il y avait un ruisseau, et je prévis une bataille tout à fait déplaisante. Avouons-le et n'en parlons plus ! Je n'osai pas l'embrasser, et je crois qu'elle ne m'a jamais pardonné ce manque de courage. Il y a vingt ans de cela, et n'est-il pas stupide de perdre une après-midi à ranimer de semblables balivernes ? Mais n'est-ce pas de ces balivernes que sont faites nos existences ? Faut-il aller la voir maintenant qu'elle est sur le retour ? Des cheveux blancs n'ont pas

encore commencé à poindre parmi ses cheveux blonds, ils ne deviendront jamais gris ; mais elle se ratatinait un peu la dernière fois que je l'ai vue. Et l'an prochain elle se fera plus vieille. A son âge une année compte double. Il y en a d'autres qui méritent davantage une visite. D'ailleurs si je ne vais pas la voir cette année, j'irai l'an prochain.

Mon imagination m'entraîne, je dépasse sa maison, tout en songeant à cet homme dont elle m'avait parlé, *the man she left her' ome for*, comme disent les filles des rues à Londres. Il a été l'objet d'un fâcheux scandale à la fin de sa vie, fin lamentable mais caractéristique pour un Don Juan du XIX^e^ siècle. Peut-être aima-t-elle ce gros homme barbu dont elle me montra un jour la photographie. Il se tua parce qu'il n'avait pas assez d'argent pour vivre comme il le désirait. C'était du moins l'explication qu'elle donnait. Je pense qu'il dut y avoir quelque chantage : elle eut à donner de l'argent à des parents du mort en échange de ses lettres. Ces sensuelles Américaines sont comme des orchidées, et qui donc hésiterait entre une orchidée et une rose ? Elle aimait des hommes noirs et brutaux qui vous ont l'air de pouvoir porter des malles, ou bien elle aimait les femmes. Elle me dit une fois : « Les femmes sont de meilleurs amants que les hommes. » Il y a vingt ans qu'elle s'est tournée vers moi un jour dans l'ombre de son coupé, d'une façon bien inattendue, et ce fut comme si quelque esprit sensuel avait surgi d'un monde fait de parfum et de dentelles.

Toujours mon imagination m'entraîne par delà les

Champs-Élysées, par delà même la place de la Concorde, et la Seine y coule exactement comme elle coulait lorsque des ouvriers bâtissaient Notre-Dame, il y a mille ans de cela ; et dans mille ans d'ici des hommes resteront, comme je fais aujourd'hui, à regarder son cours, en pensant à de petites femmes blondes et aux frissons qu'elles vous font passer dans la chair.

Le pasteur Donne prétend qu'il y a des fantômes qui nous émeuvent non les cheveux, mais la chair. Les miens font mieux ; ils me font songer à hier, à demain, et me rappellent que, s'il vient un temps où le désir s'éteint et meurt, l'intérêt aux choses de l'amour ne meurt jamais.

Au milieu de notre vie, nous prenons plaisir à penser à celles qui réjouirent notre jeunesse. Et celle à laquelle je pense, vit loin d'ici au Quartier Latin, dans une rue mal pavée qui faisait basculer la voiture de droite et de gauche. Voici la concierge, la même, un peu épaissie, alourdie ; jadis elle avait toujours un enfant dans les bras. Maintenant il n'y a plus de bébés ; ses enfants, je pense, ont grandi et sont partis. Au bas de l'escalier, il faisait sombre, et j'avais coutume de monter cet escalier quatre à quatre. Je me rappelle le tintement de la sonnette, et l'agitation dans laquelle j'attendais.

Son appartement était comme si on ne s'y fût jamais assis : l'atelier même était cérémonieux, et les livres richement reliés sur les tables avaient l'air de n'avoir jamais été ouverts. Elle n'avait qu'une domestique, une fille petite, à cheveux roux, et voyant cette fille revenir après une absence de plusieurs années, je demandai à

Lizzie l'histoire de sa domestique. Elle l'avait quittée pour se marier, puis, après dix ans de malheur, elle était revenue chez son ancienne maîtresse, cette prude, discrète et sournoise Américaine de New-England qui doit avoir eu nombre d'amants, mais dont je ne sais rien sinon sa sensualité, car elle m'a du moins laissé pénétrer ce secret-là.

C'était une femme religieuse, protestante, dévote ; en songeant à elle, mes pensées traversent la mer, et je me retrouve à la National Gallery, regardant un tableau de Van Eyck, étudiant la sensualité grave de ce visage d'homme. Il parle, la main haute comme s'il était en chaire, et le geste et l'expression nous disent (clair comme s'il nous parlait) qu'il exhorte sa femme (il est enclin à l'exhortation) ; il lui dit que sa nouvelle condition — sa nouvelle grossesse, — est un acte de la Volonté Divine. Elle écoute, mais que singulière est son expression ! Une sorte de compréhension partielle erre sur son visage qui tient plus du cochon d'Inde que du lapin. Le couple est différencié avec pénétration, et l'un des objets du peintre semble avoir été de nous montrer combien un être humain peut être distant d'un autre. Le mari est fâcheusement lucide ou croit l'être ; la femme est pleine d'une heureuse inconscience d'elle-même. Tout dans ce tableau suggère l'ordre : le visage de l'homme exprime un esprit toujours semblable à lui-même ; jour après jour, année après année, mêmes passions, mêmes prières ; son habillement, le chapeau à larges bords, le manteau tombant en longs plis droits, les souliers pointus font partie

intégrante de lui-même. On ne voit qu'un peu de la chambre, mais chacun se rappelle le lustre pendu au plafond et qui se reflète dans le miroir en face. Ces reflets ont duré trois cents ans, ils sont les mêmes aujourd'hui que le jour où ils furent peints, et tel est l'homme : il revit sans cesse, c'est un type que la Nature ne se lasse jamais de reproduire, car je suppose qu'il est indispensable à la vie. Ce sobre intérieur flamand exprime le caractère de ma maîtresse presque aussi bien que pouvait le faire son propre appartement. J'éprouvais toujours un froid, une impression de cérémonie, quand on m'ouvrait la porte, et lorsque je l'attendais dans ce salon méticuleux. Chaque chaise avait sa place marquée, de grands livres illustrés, à tranches dorées, étaient placés sur les tables..... Il n'y avait pas beaucoup de lumière dans les pièces. De lourds rideaux s'appliquaient sur les fenêtres, des tapisseries couvraient les murs. Dans le couloir il y avait des coffres en chêne, et tu peux imaginer, lecteur, cette femme m'attendant près d'une table de chêne, un peu honteuse de ses pensées, mais incapable de les surmonter. Je l'entendis une fois jouer du piano et cela me choqua comme une affectation. En laissant ainsi vagabonder mes pensées, des choses oubliées émergent. Voici reparaître une de ses robes ! vert foncé, du même vert olive que le manteau de l'homme du tableau. Elle portait les cheveux courts comme un garçon, et bien qu'ils entourassent toute sa tête de petites boucles, cela ne lui enlevait rien de son type de New-England, la femme dans la parole de qui traîne encore la phraséologie

biblique. Lizzie était une survivante miraculeuse de ces Puritains qui traversèrent l'Atlantique sur le *Mayflower* et s'établirent en New-England. Paris ne l'avait pas modifiée. Elle était le grave Puritain du tableau ; le lecteur remarquera que je dis : le grave Puritain, car de sa femme soumise et enfantine il n'y avait en Lizzie rien autre que le sexe. Comme ses instincts étaient sans cesse en contradiction avec son idéal, ses manières étaient toujours étudiées. Elle ne se confiait jamais, et en un certain sens nous restâmes étrangers l'un à l'autre. C'est lorsque des amants se disent leurs illusions et leurs solitudes qu'ils peuvent se connaître ; le spasme le plus ardent exprime peu, on l'oublie, tandis qu'on se souvient longtemps de la plus simple confidence ; elle nous remet une femme devant les yeux, fût-elle sous terre ou à mille lieues. Lizzie n'était nullement portée aux confidences, et son âme (si elle en avait une), elle la gardait pour elle-même ; tout de même c'était une femme sincère, vraiment femme, habile à vivre ; c'est pourquoi je lui rends l'hommage d'une visite annuelle.

Notre conversation est souvent un peu laborieuse, il y a des pauses gênantes et pénibles, et pendant ces pauses nous nous entreregardons, en pensant aux changements que le temps a marqués sur nous. Un de ses plus grands charmes était son visage, un des plus charmants que j'aie jamais vus. Il conserve encore presque tout son attrait, mais l'âge se montre dans ses mains, les articulations en sont épaissies ; c'étaient des mains si fines. L'année dernière elle s'est mise à parler d'elle-même comme d'une

vieille femme, et la remarque m'a semblé disgracieuse et inutile, car nul n'aime entendre une femme qu'il a aimée se traiter de vieille femme. A quoi bon dire son âge, quand on le paraît si peu ? L'an dernier, elle avait l'air extraordinairement jeune pour cinquante-cinq ans : c'était son âge, disait-elle. Elle me demanda le mien, déplaisante question ; presque malgré moi, je lui répondis par un mensonge, puis, m'apercevant aussitôt qu'elle ne m'avait pas cru, je pris mon chapeau pour partir. Mais elle me demanda si je ne voulais pas voir son mari : « Bien sûr, bien sûr... » Nous trouvâmes le vieil homme seul dans son cabinet de travail, examinant une gravure à la lueur de la lampe. La gravure, c'était lui-même ! Elle lui demanda s'il se souvenait de moi, il se leva en murmurant quelque chose, et pour l'aider à se souvenir, je lui dis que j'avais été un de ses élèves. Le bon vieillard assura qu'il se souvenait de moi, et qu'il aimerait me montrer ses toiles ; mais Lizzie lui dit (je suppose que la nervosité en fut cause, la phrase était étrangement dénuée de tact) : « Je ne pense pas, mon cher, que Monsieur s'intéresse beaucoup à vos tableaux. » Si célèbre que l'on soit, il est toujours humiliant d'entendre dire que quelqu'un, si humble qu'il soit, ne s'intéresse point à votre art. Je sauvai la situation. On ne trouve pas toujours les paroles justes au bon moment ; mais je crois que ce jour-là, je fus heureux ; je l'assurai qu'elle se méprenait ; que comme tous ceux qui ont aimé l'art, j'avais changé d'opinions bien des fois, et qu'après bien des errements, j'étais revenu au vrai ; afin d'abuser le vieillard, je me mis à parler

d'Ingres, affirmant que mon amour pour lui ne m'avait jamais quitté, ajoutant après une légère pause : « Comment pourrais-je aimer Ingres sans aimer aussi ce que vous faites. » Sans égard à la haute position qu'il occupait, le vieil homme daigna me répondre : « Nous pouvons bien aimer Ingres l'un et l'autre, dit-il, mais il n'est pas probable que nous aimions le même Ingres tous les deux. » Je répondis que je ne savais pas quel Ingres je n'admirais pas, et je lui demandai lequel il admirait : et nous eûmes une agréable conversation à propos de l'Apothéose d'Homère et des tableaux du Musée de Montauban. Alors le vieillard reprit : « Il faut que je montre à Monsieur mes tableaux. Il faut que je lui montre ma Vierge » ; et il m'expliqua que la figure de l'Enfant Jésus n'était pas encore achevée.

C'était admirable de voir ce vieillard qui devait approcher de quatre-vingts ans prendre le même intérêt à ses tableaux qu'il le faisait cinquante ans plus tôt. Quelque stupide lecteur, peut-être, pensera que le fait d'avoir autrefois aimé sa femme avait quelque chose à voir dans mon admiration. Pourquoi cela ? Réfléchis un peu, cher lecteur (car tous les lecteurs sont chers, même les plus stupides), et tu verras que tu es encore emberlificoté dans des préjugés et des conventions. Penses-tu, cher lecteur, qu'elle et moi nous eussions dû tomber à genoux et tout lui avouer ? Non, tu ne peux assurément pas penser quelque chose d'aussi stupide, car si nous l'eussions fait, il aurait pensé que nous étions l'un et l'autre de malhonnêtes gens, adonnés à la mauvaise littérature, et voilà

tout. Il est plus agréable de songer à ce qu'elle fera quand son mari sera mort. Retournera-t-elle à Boston ? Si elle reste, au contraire, la reverrais-je jamais ? L'an dernier je me suis juré de ne pas revenir, et je crois qu'elle l'aimerait autant...

Elle a raison en somme, car dès que je ne suis pas près d'elle, elle est avec moi ; mais dans la même pièce, parmi cet ameublement familier, nous sommes séparés par les invincibles années, et pour la conserver il faut que je l'éloigne. Que voilà une idée singulière, l'ai-je lue quelque part ? Cela me fait l'effet de quelque chose que j'ai lu. Ai-je jamais lu qu'un amant envoyait sa maîtresse au loin pour que sa possession pût être plus complète ? En tout cas, peu importe, cette idée me paraît vraie aujourd'hui ; pour posséder encore cette femme il faut que je ne la revoie plus jamais. Ce serait une aimable aventure, néanmoins, que de passer une semaine à rendre visite à celles que j'ai aimées à cette époque-là. Une sorte de Beau Brummel des émotions allant chaque année à Paris passer une journée avec chacune de ses maîtresses.

Il y avait M^me^..... Le nom est assez beau par lui-même, un nom si français, et cela me ramène au Moyen-Age, aux provinces du centre de la France : car j'ai toujours pensé que cette grande femme, qui parlait si sincèrement et si promptement, qui jouait avec son âme d'une main rapide, comme on manie les cartes, avait dû venir du cœur même de la France, comme Balzac, qui vint de Tours. Près d'elle, on était vraiment en France ; à l'aimer, on vivait une vraie aventure française d'amour. Elle habi-

tait ce qu'on appelle à Paris un hôtel, car un concierge y était spécialement attaché ; si honteux que cela puisse être, j'aimais entendre l'homme me dire : « Oui, monsieur, Mme la marquise est chez elle. » Sans nul doute il est flatteur d'attendre une marquise dans un boudoir tendu de soie bleue, sous un lustre Louis XVI en cristal, puis de l'entendre dire : « Je crains que vous ne pensiez beaucoup à moi » ; et elle me tend les mains tout en disant ces mots, par-dessus le dossier de la chaise, me laissant ainsi les prendre et murmurer : « Les belles mains... »

Le salon ouvrait sur une serre qui s'étendait sur presque tout le jardin. La marquise avait l'habitude d'y recevoir ; j'ai oublié qui était son amant quand on y donna la dernière fête, et quelle pièce on y joua, mais je me rappelle que les hôtes ordinaires s'attardaient aux rafraîchissements, flairant le souper ; pour les chasser, nous avions reçu l'ordre de dire ostensiblement bonsoir à la marquise, de nous faufiler jusque dans les chambres par l'escalier de service et d'y demeurer cachés ; ç'avait été fort divertissant ; les hôtes non invités au souper avaient dû décamper, on avait apporté les petites tables, et l'aimable débauche dura toute la nuit. Pourrai-je jamais oublier le moment où le toit vitré commença à bleuir, les moineaux à pépier, et nous étions tous quelque peu hagards en souhaitant le bonjour à notre hôtesse. Nous ne la quittâmes que vers les huit heures du matin ; à cette fête passèrent les restes de la fortune de la pauvre marquise. Elle devint fort pauvre, sa fille Suzanne fit du théâtre et y montra un certain talent. J'irai l'entendre au Vaudeville ce soir.

Pour mon aventure, il faudrait sept visites. Mme X... ferait la quatrième. J'ai entendu dire qu'elle est en train de perdre la vue et qu'elle habite un château Louis XIII, avec des toits pointus et de nombreux contrevents, des jardins solennels avec des balustrades, des étangs, des *charmilles*. Se promener dans une avenue de tilleuls avec une femme presque aveugle à qui l'on parlerait du passé, ce serait assurément une aventure qui passerait de beaucoup le niveau des émotions de « l'homme banal et mondain ». Mme Z... interrompit notre amour. Ce serait donc son tour — cinquième — ; j'en chercherais encore deux pendant le dîner. Maintenant il faut partir. Et en entendant résonner les dernières notes — quelqu'un vient de jouer le prélude de *Tristan* — je me dis : « Encore une journée passée à méditer sur l'art et les femmes ; demain je méditerai encore sur l'art et les femmes, et le jour d'après je serai encore tout occupé de cette passion que j'entendis une fois le bon et cher vieux Mac Cormac, évêque de Galway, analyser dans un sermon, et définir : *la dégradante passion de l'amour.* »

VII

LA TABLE D'HOTE DE NINON

Le jour se meurt dans une langueur suffocante. La chaude haleine de la nuit souffle sur la ville, et, dans l'agonie de la lumière et du bruit, la présence aiguë de la vie frappe l'oreille et le cerveau.

J'étais rentré chez moi le soir de bonne heure. Assis à la fenêtre, je lus jusqu'à la nuit tombante ; et quand l'obscurité vînt arrêter mes yeux sur la ligne imprimée, d'une main tenant mon livre et de l'autre m'accoudant la tête, je contemplai les jardins et laissai les songes monter dans mon cœur et l'emplir. Le livre qui m'avait intéressé traitait de la technique complexe de l'art aux Pays-Bas ; c'était un livre écrit par un peintre. Il avait éveillé en moi des souvenirs de toutes sortes : luttes épuisantes, passion juvénile, déceptions amères ; il m'avait rappelé une foule de pensées et de choses, et las d'admirer tant de tableaux, las de discuter avec moi-même, je ne fus pas fâché d'échanger mon livre contre les douces hallucinations du crépuscule.

Je vois une ligne de feuillage tirée en travers de la

Tamise, mais cette ligne s'abaisse et découvre une bande d'eau grise dénuée de tout reflet. Des hangars et une cheminée d'usine se dressent comme des fantômes gris, d'un gris si froid qu'on pourrait le rendre avec du noir et du blanc ; point n'est besoin, ou presque, du ton chaud de la terre d'ombre. Derrière les hangars et cette cheminée, le ciel est sombre et immobile ; mais plus haut il prend un ton crême, et des nuages s'y montrent. Quatre lumières, deux de chaque côté de la cheminée d'usine regardent par-dessus la rivière ; l'une d'elles, toujours la même, s'éteint, puis un moment après, rejaillit. En travers de ma fenêtre un rameau se balance, comme un éventail de plume. C'est la seule partie du tableau dont le détail soit travaillé. J'observe son balancement doux et presque imperceptible, je suis tenté d'en compter les feuilles. Au-dessous et un peu au delà, entre cette branche et le fleuve, la nuit s'amasse dans les jardins : là, parmi des verts soutenus, passe la tache noire d'un vêtement d'homme et sur la même ligne que le vêtement, sur l'admirable rameau qui se balance, un moineau attardé sautille de branche en branche, et réveille ses compagnons en cherchant un perchoir commode. Dans les tours pointues des Jardins du Temple, les pigeons se sont assoupis ; je distingue leurs refuges sous les chapeaux coniques d'ardoises.

Grossier, usé, gauche, le présent se défait comme un vêtement tombe, et le passé m'apparaît comme un minuscule spectacle avec ses luttes, ses désolations périmées ; j'observe tout cela avec une indifférente curiosité sem-

blable à celle que j'apporterais à la mimique réglée d'une pièce de théâtre. Des tableaux du passé se montrent et s'effacent sans que je m'y efforce ; la plupart sont des souvenirs accoutumés, mais l'un d'eux m'apparaît pour la première fois (pendant quinze ans il est resté submergé, maintenant il monte comme une herbe ou une fleur d'eau) : c'est le boudoir de Ninon de Villars, ou si l'on veut, son salon, la pièce où l'on m'annonça il y a bien des années quand j'allai lui rendre visite. J'étais alors un jeune homme, fort mince, avec des épaules tombantes, et ces cheveux d'or pâle qu'aimait à peindre Manet. J'étais venu avec un grand bouquet pour Ninon, car c'était son jour de fête, et je fus surpris, quelque peu déçu même, de trouver une grande femme brune au cou gras, à la poitrine branlante et sans soutien (on n'aurait guère pu s'imaginer Ninon vêtue autrement que d'un peignoir, un peignoir bleu paraissait même inévitable), assise auprès d'un jeune homme brun, large d'épaules et qui se déplaça pour me mieux laisser voir le tableau qu'il avait fait d'une gare peinte par taches roses et jaunes. Il était un peu trop visiblement l'amant de la dame, et je ne fus guère surpris d'apprendre au cours de la soirée qu'on le regardait un peu de travers ; car, même à Montmartre, on trouvait déshonorant de faire payer ses dîners par la dame avec qui l'on vit. Villiers de l'Isle-Adam, qui avait été naguère l'amant de Ninon, avait répondu au reproche qu'on lui faisait d'avoir accepté une trop généreuse hospitalité : « Que de bruit pour quelques côtelettes ! » et on lui pardonna en faveur de ce mot

qui résumait, semblait-il, la préoccupation morale et les difficultés qu'on rencontre dans ces parages. Du temps de Villiers, Ninon était une jeune femme, de mon temps elle s'intéressait à la jeune génération tout en gardant pour amis ses anciens amants et ne leur refusant jamais sa table, encore qu'aucun ne songeât plus à son lit. L'indignation de l'impressionniste à l'égard de Villiers était assez plaisante, il l'accusait d'avoir gaspillé une grande partie de la fortune de Ninon, à quoi Villiers répondait : « Il parle comme le concierge dans mon conte, *Les Demoiselles de Bienfilâtre.* » Le pauvre Villiers n'était guère à blâmer, car c'était dans la nature même de Ninon de gaspiller son argent pour la littérature et l'art ; et les toiles accrochées autour de la pièce attestaient qu'elle se ruinait en peinture moderne. Ninon avait été riche autrefois : on prétendait qu'elle dépensait alors dans les cinquante mille francs par an, et sur ce point les potins ne disaient que la vérité. car il fallait au moins cela pour vivre comme elle faisait, tenant maison ouverte pour toute la littérature, la musique, la peinture et la sculpture du quartier. A première vue son hospitalité pouvait paraître déraisonnable, mais quand on y réfléchit, on s'aperçoit qu'elle était conforme aux règles même de l'hospitalité. Il faut bien adopter un principe de sélection, et le tout est de savoir si les ratés qu'elle recevait étaient moins amusants que les gens que l'on rencontre à Grosvenor Square ou aux Champs-Élysées. Chaque ami pouvait en présenter un autre, ce qui est l'usage courant, mais chez Ninon il y avait une restriction que je n'ai jamais connue ailleurs :

aucun ami n'en pouvait amener un autre à moins que ce ne fût un raté ; en d'autres termes, à moins qu'il n'eût écrit de la musique ou des vers, qu'il n'eût peint ou gravé, d'une manière assez excentrique, pour ne pas répondre au goût ordinaire du public. L'incapacité de satisfaire le goût général du public était la garantie qui vous faisait admettre chez elle.

Les fenêtres du boudoir de Ninon donnaient sur le jardin, et comme je m'étonnais de son étendue et de ses beaux arbres, elle me permit de l'examiner de plus près. Je me promenai aux abords du bassin, prenant intérêt à ses canards et à ses nombreux chats, aux compagnies d'aras et de cacatoès qui se laissaient pendre à leurs perchoirs. Je tombai sur un blaireau et ses petits, mais à mon approche ils disparurent dans une énorme excavation ; derrière la serre je donnai dans un ours endormi, non loin duquel des singes enchaînés s'efforçaient d'attirer une attention que je leur accordai jusqu'à ce que j'entendisse une voix bien connue. « C'est Augusta Holmès qui chante son opéra, me dis-je, elle en chante tous les rôles, soprano, contralto, ténor et basse. »

A cette époque-là nous parlions tous volontiers d'elle, et je restai près de la fenêtre à l'écouter. Soudain un des chats de Ninon s'oublia : on ouvrit une fenêtre, mais l'aération se montrant insuffisante, Augusta et ses admirateurs sortirent dans le jardin, heureux de respirer la fraîcheur du soir. Un groupe de femmes survint, en robes à fleurs, des écharpes sur les épaules. Je me rappelle très bien qu'un certain poète compara le ciel assombri à un

voile bleu où la lune était suspendue comme un scarabée doré. Une des femmes avait apporté une guitare, et la voix d'Augusta se répandit de nouveau dans le calme du soir. Attirés par la beauté de son chant nous nous rapprochâmes et à mesure qu'elle chantait, les attitudes prenaient plus d'abandon, les mains pendaient rêveusement. Parmi tous ces visages qu'on ne voyait qu'à demi, je distinguai une femme d'une extrême beauté : c'était une cousine de Ninon, qui ne l'avait vue depuis des années. Elle ne sut me dire comment celle-ci l'avait découverte dans la rue Lemoine ; quelqu'un me murmura à l'oreille qu'elle était mariée à un fort riche commerçant en soieries de Tours, ce qui ajoutait encore au mystère. Plus avant dans la soirée, la dame, me confiant qu'elle ne s'était jamais auparavant trouvée dans une société artistique, me pria de lui désigner les célébrités présentes et de lui dire ce qui les rendait célèbres.

— Qui est donc celui qui marche près du bassin en traînant la jambe et qui porte un pantalon gris et une jaquette noire ? Oh !...

L'exclamation de ma compagne fut causée par un nouvel aspect de Verlaine : il avait enlevé son chapeau (la soirée était chaude encore) et ce grand front glabre tombant comme une falaise sur les sourcils velus comme un buisson d'ajonc, l'avait effrayée. Nous continuâmes à l'observer. « Comme il a l'air de s'ennuyer ! Pourquoi se promène-t-il ainsi tout seul sans parler à personne ? nous trouve-t-il trop stupides ? » demanda ma compagne. Presque au même moment il m'aperçut et, venant

vers moi, il entra en conversation avec nous, en disant, comme on dirait « Il fait beau ce soir » : « Je ne sais comment cela vous prend, mais pour moi quand je suis amoureux, d'une jeune fille ou d'un garçon, qu'importe... » Ma compagne se leva précipitamment et me saisissant par le bras : « Ne me laissez pas avec lui, » dit-elle, et d'une manière si vive, que je craignis qu'elle ne l'eut blessé. Mais il s'ennuyait, et si pesamment, que pour distraire son ennui, il entreprit d'effrayer davantage encore ma compagne (une provinciale, il n'en doutait pas). Il y réussit fort bien en racontant une aventure qui lui était arrivée au Crotoy. « Il se trouva, dit-il, que j'attendais une correspondance de trains au Crotoy, une ville de pêcheurs ; et ayant une demi-heure à perdre, je me suis dirigé vers la ville. En revenant, sur le pont, j'ai rencontré le chef de gare, un bel homme, à barbe noire, jusque-là. Et bien, il en était, c'est épatant. » Aussitôt qu'il fut hors de portée de nos voix, ma compagne désira vivement savoir qui il était :

— Est-ce un prêtre ? Je veux dire : a-t-il été prêtre ?

— Non, mais il croit aux prêtres, ce qui est pire. C'est le poète Verlaine : le chanteur des vers les plus exquis qu'ait jamais connus le langage de France. Un chant qui trottine en quelque sorte comme celui du rouge-gorge ; le rouge-gorge épanche sa petite âme du haut d'une branche de haie aux couleurs de corail, son chant n'est que le calque de son âme. Avec la même simplicité Verlaine dit la sienne, sans se soucier si ce qu'il décrit est bon ou mauvais. C'est par moments un larron, un être

crapuleux et bestial, à d'autres moments c'est un poète, un visionnaire, le seul poète que le catholicisme ait produit depuis Dante. »

Ce petit homme aux cheveux drus poussant très bas sur le front, c'est Huysmans, l'apologiste de Gilles de Rais, ce monstre du XV^e^ siècle, prototype, pour ainsi dire, du Barbe-bleue des contes de fées. Huysmans parle de l'âme blanche du Moyen-Age ; Verlaine a parlé de lui-même comme d'un catholique du Moyen-Age, mais comme il n'a pas coupé le cou d'un bon nombre de petits garçons, il est douteux que son âme soit aussi blanche que celle de Gilles de Rais. Il ne s'arrête pas, comme le faisait son médiéval ancêtre, à discuter du grand-père de Dieu (le mari de sainte Anne) ; il se livre à l'Église comme un enfant se livre aux douceurs des contes de fées. Les sculpteurs du Moyen-Age ont représenté l'Église bellement revêtue de longues robes à traînes, ils lui ont mis de gracieuses couronnes sur la tête, et Verlaine aime ces sortes de choses ; elles l'inspirent à écrire, il sent que sa croyance dans l'Église est une part de lui-même, et son génie poétique consiste à raconter sa propre histoire : c'est l'un de nos plus grands conteurs d'âmes. Au point de vue littéraire il y a beaucoup à dire en faveur de la foi quand la pratique ne l'accompagne pas. L'acceptation du dogme vous protège de la controverse ; grâce à son *Credo*, Verlaine peut se concentrer tout entier sur les choses ; les idées — cette malédiction de la littérature moderne — ne lui sont plus rien, et il vit, vagabond divin, entre la taverne et l'hôpital. Ceux-là seuls qui se sont libérés de

tout préjugé touchent vraiment la vie de tout près et connaissent son goût réel, son arôme de vieux vin longtemps resté en bouteille. Parfois il songe qu'il lui aurait fallu écrire plus de poésie, et il soupire, mais il se reprend : « Après tout, se dit-il, j'ai écrit un assez bon nombre de volumes, et que serait l'art sans la vie, sans l'amour ? » Son vers est toujours séduisant, délicat, svelte comme le bouleau, élégiaque comme lui : un Lakiste, mais poète d'un lac qui se trouverait dans la banlieue et pas très loin d'un casino. Ce qui me fait penser à un lac, c'est peut-être que j'ai pu jadis croire que ces vers :

Ton âme est un lac d'amour
Dont mes pensers sont les cygnes.
Vois comme ils en font le tour...

étaient de Verlaine. Les deux premiers ne sont pas mal' mais le troisième trahit un esprit vulgaire, non mélodieux ; nombre de poètes auraient pu les écrire, et les vers de Verlaine sont toujours à lui seul. Ils sont parfois sans poésie, mais ils ont toujours cette valeur prosodique, cette beauté, secret de son oreille qui perçoit dans le vers français un chant que nul n'a saisi avant lui, un chant fluide qui va de l'extase du rossignol à la puérile homélie du rouge-gorge :

Oui, c'était par un soir joyeux de cabaret,
Un de ces soirs plutôt trop chauds où l'on dirait
Que le gaz du plafond conspire à notre perte
Avec le vin du zinc, saveur naïve et verte ;
On s'amusait beaucoup dans la boutique, et on
Entendait des soupirs voisins d'accordéon

Que ponctuaient des pieds frappant presque en cadence.
Quand la porte s'ouvrit dans la salle de danse,
Vomissant tout un flot dont toi, vers où j'étais,
Et de ta voix qui fait que soudain je me tais,
S'il te plaît me donner un ordre péremptoire,
Tu t'écrias « Dieu ! qu'il fait chaud ! Patron, à boire ! »

Elle venait de Picardie ; et il parle de son horrible accent, et dans la cinquième *Élégie* il poursuit sa confession, nous disant comment sa bien-aimée s'adonnait à la boisson.

Tu fis le saut de... Seine, et, depuis, morte-vive,
Tu gardes le vertige et le goût du néant.

— Comment un homme peut-il avouer de pareilles choses ? demanda ma compagne, et nous restâmes à nous regarder au milieu du jardin jusqu'à ce qu'un singe, d'un bond gracieux courut vers moi et vint me sauter dans les bras. Tout en regardant cette singulière petite figure ratatinée, ces longs bras recouverts de poils, je dis : « Verlaine possède un extraordinaire pouvoir d'expression, et n'avoir honte de rien sauf d'avoir honte est son génie même, comme c'était celui de Manet. C'est à cette absence de honte que nous devons ses plus beaux poèmes, tous écrits dans des mansardes, des tavernes, dans des hôpitaux, oui, et en prison aussi. — En prison ! mais il n'a pas volé, dites-moi ! » Et la femme du commerçant me regarda d'un air effrayé.

— Non, non, une simple histoire d'amour, une discussion avec Rimbaud dans quelque repaire de vices ;

BIBLIOTECA

un couteau fut ouvert, Rimbaud fut frappé, et Verlaine passa deux ans en prison. Pour Rimbaud, il paraîtrait qu'il s'est repenti, qu'il a renoncé à l'amour, est entré dans un monastère, et qu'il laboure la terre quelque part sur les rivages de la mer Rouge pour obtenir la grâce de Dieu. Mais ces espérances n'ont été qu'illusoires : Verlaine seul sait où il est, et ne le dira pas. Les dernières nouvelles certaines qu'on ait eues sont qu'il avait rejoint une caravane et voyageait dans le désert. Verlaine, préférant la sauvagerie civilisée, reste à Paris, à s'enivrer, à écrire d'admirables poèmes dans des hôpitaux, d'où il ne sort que pour s'amouracher de « gonzesses ».

Dans ces femmes d'ailleurs je n'ai pas trouvé l'ange
Qu'il eût fallu pour remplacer ce diable, toi !...
L'une, fille du Nord, native du Crotoy,
Était rousse, mal grasse et de prestance molle ;
Elle ne m'adressa guère qu'une parole
Et c'était d'un petit cadeau qu'il s'agissait.
L'autre, pruneau d'Agen, sans cesse croassait.
En revanche, dans son accent d'ail et de poivre,
Une troisième, récemment chanteuse au Havre,
Affectait le dandinement des matelots
Et m'...engueulait comme un gabier tançant les flots.
Mais portait beau vraiment, sacrédié, quel dommage.
La quatrième était sage comme une image,
Châtain clair, peu de gorge, et priait Dieu parfois :
Le diantre soit de ces sacrés signes de croix !
Les seize autres, autant du moins que ma mémoire
Surnage en ce vortex, contaient toute l'histoire
Connue, un amant chic, puis des vieux, puis « l'ilôt ».
Tantôt bien, tantôt moins, le clair café falot,

Les terrasses l'été, l'hiver les brasseries,
Et par degrés l'humble trottoir en théories
En attendant les bons messieurs compatissants
Capables d'un louis et pas trop repoussants :
Quorum ego parva pars erim, me disais-je.
Mais toutes, comme la première du cortège,
Dès avant la bougie éteinte et le rideau
Tiré, n'oubliaient pas le « mon petit cadeau ».

Et, dans la suite de ces vers, il dit :

La quatrième était sage comme une image.
Châtain clair, peu de gorge et priait Dieu parfois.
Le diantre soit de ces sacrés signes de croix.

Il a toujours détesté la piété quand elle vient contrarier son plaisir.

— Mais connaissez-vous quelqu'une de ces femmes ?

— Oh oui ! nous connaissons tous la terrible Sarah. Elle le bat, à l'occasion.

La femme du commerçant demanda si elle était là.

— Il voudrait l'amener ici, il l'y a même amenée une fois, mais elle était tellement ivre qu'elle ne put aller plus loin que le seuil, et l'amant de Ninon, ce peintre, vous savez, qui peint des locomotives, fut chargé d'expliquer au poète que l'intempérance de Sarah rendait sa présence tout à fait impossible dans une société convenable. « Je sais bien que Sarah a ses défauts », murmura-t-il, en réponse à tous les arguments qu'on lui opposait ; et il fut impossible de lui faire comprendre que les autres ne voyaient pas Sarah avec les mêmes yeux que lui. « Je sais qu'elle a ses défauts, répétait-il, mais les autres

en ont aussi. Nous avons tous nos défauts. » Ce fut seulement longtemps après qu'on le persuada de revenir : la faim l'a ramené.

— Et quel est donc cet homme à la poitrine creuse ? Comme il a l'air pathétique avec sa barbe de bouc !

— C'est le célèbre Cabaner. Il vous dira, si vous lui parlez, que son père était un homme dans le genre de Napoléon, mais plus fort. Il est l'auteur de nombreux aphorismes : « Il me faudrait trois orchestres militaires pour donner la sensation du silence en musique », entre autres. Il vient chaque soir à la *Nouvelle Athènes* ; c'est une sorte de lieu de ralliement. Il vous dira que la musique de la *ballade du Hareng saur* est écrite d'une façon que peut-être Wagner trouverait trop avancée, mais que Liszt comprendrait sûrement.

— Joue-t-on sa musique ? Cela se vend-il ? Comment vit-il ? Pas de sa musique, je suppose !

— Si, de sa musique, en jouant des valses et des polkas dans l'avenue de la Motte-Picquet. Il gagne ainsi cent sous par jour, et pour trente-cinq francs par mois il a une chambre où viennent dormir bien des déshérités de l'art, bon nombre de ceux que vous voyez ici. C'est une chambre garnie, ah ! il faudrait que vous voyiez cela. Si Cabaner a besoin d'une commode, il achète une fontaine : il brise la tête de la Vénus de Milo en disant qu'ainsi au moins il peut l'admirer sans être gêné par le souvenir de gens qu'il croise dans les rues. Je pourrais vous parler pendant des heures de son désintéressement, son amour de l'art, son étrange musique, et de ses poèmes plus

étranges encore, car sa musique accompagne ses propres vers.

— Est-il trop intelligent pour le public, ou pas assez ?

— Vous me posez la question que nous nous posons nous-mêmes depuis dix ans..... Cet homme, là-bas, qui tiraille son col de chemise, c'est Villiers de l'Isle-Adam.

Cela m'amusait de raconter à cette femme si simple d'esprit tout ce que je savais sur Villiers.

— Il n'a aucun talent, il n'a que du génie, et c'est pourquoi c'est un raté, lui dis-je.

Cette femme n'était pas si sotte que je l'avais cru, et une ou deux questions qu'elle me posa m'amenèrent à lui dire que le génie de Villiers n'apparaissait que par traînées, comme l'or dans le quartz.

— La comparaison est vieille, mais il n'y en a pas de meilleure pour expliquer Villiers, car lorsqu'il n'est pas inspiré, ses écrits sont vraiment comme du quartz.

— Son grand nom...

— Son grand nom est une partie de son génie. Il l'a choisi et cela a influencé ses écrits. Ne l'ai-je pas entendu dire : *Car je porte en moi les richesses stériles d'un grand nombre de rois oubliés.*

— Mais est-il un descendant légitime ?

— Légitime en ce sens qu'il a désiré ce nom plus qu'aucun de tous ceux qui l'ont légitimement porté.

A ce moment Villiers passant près de moi, je le lui présentai ; aussitôt il se mit à lui dire que son *Ève Future* venait d'être publiée, et que le succès en était grand.

— *On m'a dit hier de passer à la caisse... l'édition était épuisée, il paraît ; vous voyez, la fortune est venue... même à moi.*

Mais Villiers, fort souvent, bavardait sur des riens, et dès que j'en eus l'occasion je lui demandai s'il n'allait pas nous dire un de ses contes, lui rappelant celui que je lui avais récemment entendu raconter dans une brasserie à propos d'un homme qui cherchait un village tranquille pour s'y reposer. L'avait-il écrit ? Non, il ne l'avait pas écrit, mais puisque je l'aimais, me dit-il, il se lèverait le lendemain de meilleure heure. Quelqu'un l'entraîna, et ce fut moi qui dut le dire à ma compagne.

— Il vaut mieux qu'il ne l'écrive pas, car le plus beau c'est sa voix et ses gestes. A mesure qu'il vieillit, il parle mieux et il écrit moins bien. C'est au café qu'il faut l'entendre raconter comment un homme, convalescent d'une longue maladie, va, sur le conseil de son médecin, chercher du repos à la campagne, et comment, voyant sur la carte le nom d'un village qui séduit son imagination, il prend le train, persuadé qu'il y trouvera la simplicité de l'Arcadie. Mais le village qu'il aperçoit par la portière est morose et solitaire, et pires encore que la plaine aride sont les êtres humains qu'il trouve à la petite gare et qui inspectent son bagage, et peu à peu il en arrive à croire que ce sont des voleurs et des assassins. Il voudrait fuir, mais il n'ose pas, car on le suit, et se retournant vers ses poursuivants il leur demande s'ils peuvent lui indiquer un endroit pour se loger. Les villageois sont convaincus que c'est un anarchiste, et que ses malles sont chargées

d'ingrédients pour fabriquer des bombes. Ils le conduisent vers une ferme et préviennent le fermier et sa femme... Villiers improvise admirablement au café, mais quand vient le matin il ne peut écrire, son cerveau est vide. Vous devriez venir un soir à la *Nouvelle Athènes* pour l'écouter ; il vous dira la terreur des garçons de ferme et du fermier, et comment ils se persuadent enfin que la maison va sauter. Le bruit de leurs pas sur l'escalier inspire au malheureux convalescent une terreur sans bornes. Il s'assied dans son lit, et écoute. De grosses gouttes de sueur s'amassent sur son front, il n'ose pas se lever, pourtant il le faut... Villiers vous suggère vraiment le bruit des pas sur cet escalier qui craque, la terreur de l'homme entassant les meubles contre la porte et la terreur des gens de l'autre côté. Quand ils font irruption dans la chambre, ils ne trouvent plus qu'un homme mort.... Mais je vous le répète, c'est à la *Nouvelle Athènes* qu'il faut entendre cette histoire ; laissez-moi vous y mener. Voulez-vous, demain soir, dîner avec moi ?

La femme du commerçant hésitait. Elle me promit de venir, et elle vint ; mais elle ne se montra pas une maîtresse bien intéressante. Pourquoi, je ne m'en souviens plus, et je préfère ne pas m'en souvenir, j'aime mieux songer à ce poète blond que nous entendîmes déclamer ses vers sous les trembles où l'un des singes avait cherché refuge.

A travers l'obscurcissement des années, je puis revoir ses cheveux flottant sur ses épaules, ses yeux bleus et son nez mince. Quelqu'un ne l'a-t-il pas décrit un jour

comme une sorte de Christ sensuel ? Lui aussi courait après la femme du commerçant. Ne la choisit-il pas pour sujet de ses vers les plus licencieux ? Rassure-toi, lecteur, leur licence est toute prosodique :

Ta nuque est de santal sous de vifs frisons d'or,
Mais c'est une autre que j'adore.

La femme du commerçant, charmée par le poète, par l'émotion de s'entendre devenue le sujet d'un poème, me planta là. Il est singulier que je puisse me rappeler encore quelques bribes d'hémistiches :

Il m'aime, un peu, beaucoup : selon l'antique rite,
Elle effeuille la marguerite.

Les femmes restaient assises, en cercle, immobiles, comme en proie à un enchantement ; la nuit inspirait le poète et il improvisait bagatelles sur bagatelles. Ah ! si je pouvais écrire la sérénade, mais je ne me puis rappeler que le *Hareng saur* de Cabaner.

C'était le libretto de Charles Cros sur lequel Cabaner écrivait la musique « que Wagner ne comprendrait pas, mais que Liszt écouterait volontiers ». Cher Cabaner, je te revois, toi et ta barbe de bouc, et le singe dans l'arbre qui t'interrompait ; il n'était pas comme Liszt, il ne cessait de bavarder. Ce singe avait brisé sa chaîne au début de la soirée, il fut impossible de lui persuader de descendre, et l'imbécile semblait, on ne sait pourquoi, déterminé à nous empêcher d'entendre Cabaner. Mendès bavarda jusqu'à minuit, et les coqs commencèrent à s'interpeller.

Si perçant fut leur cri que je m'éveillai, étonné de me retrouver assis à ma fenêtre dans *King's Bench Walk*. Un moment avant, j'étais dans le jardin de Ninon de Villars, absolument comme je suis maintenant dans *King's Bench Walk*. Ninon de Villars ! qu'est-elle devenue ?

Je restais assis à regarder vers l'ombre, et un souvenir me vint tout à coup : celui de Villiers arrivant un soir, sans faux-col, presque à la fin du dîner, s'excusant de son retard et amenant avec lui un jeune homme, un jeune homme de génie, nous dit-il en manière de présentation. Par malheur on passa à l'ami de Villiers une assiette dans laquelle on avait donné à manger au chat : on venait d'arracher l'assiette à l'animal. Villiers ne s'en serait pas soucié ; quant à Cabaner, il ne savait jamais ce qu'il mangeait, mais l'ami de Villiers fit tout un esclandre. Il déclara que l'assiette n'avait pas été lavée, mais léchée. Il frappa du poing sur la table, et s'écria : *Eh bien ! je casse tout* ! C'est lui qui écrivit dans le Gil Blas, *La Table d'hôte de Ninon*, et c'est ainsi qu'elle apprit pour la première fois de quelle façon on appréciait son hospitalité et comment on estimait ses efforts pour l'art et les artistes. Quelqu'un me raconta la chose, je ne sais plus qui, il y a si longtemps de tout cela. Mais je crois bien me rappeler que cet article la tua.

La fuite des choses est toujours un émouvant sujet de méditation, et il est singulier qu'un simple accident puisse ainsi ramener devant vous toute une scène, en ses moindres détails : un arbre se découpant sur le ciel que l'aube éclaire ; la laideur chevelue du singe sur la branche ;

l'escouade dandinante des canards qui se dirigent vers la mare en foulant l'herbe grise ; un poète qui parle à la femme d'un commerçant, et Mme de Villars au bras de son amant.

Si j'avais une palette j'assortirais le bleu du peignoir au gris déteint du ciel, je ferais un tableau de ce faubourg au crépuscule ; si j'avais une plume, j'écrirais des vers sur ces gens d'autrefois ; mais le tableau serait une pauvre chose en comparaison de mon rêve, et les vers seraient boiteux. Il suffirait que je cherche une plume, et ce plaisir de la méditation, qui est encore en moi, qui dure encore, s'évanouirait. Mieux vaut rester assis à la fenêtre et jouir de ce qui reste de mon humeur nocturne et de mon souvenir. L'humeur a presque passé, le désir d'agir s'approche. Je donnerais beaucoup pour un autre souvenir, mais on ne peut pas faire signe à sa mémoire, et mon esprit maintenant est obscur, obscur comme ce jardin ; le rameau qui se balance à ma fenêtre comme un éventail n'est presque plus qu'une masse verte ; le dernier moineau s'est endormi, je n'entends plus rien... j'entends un cheval qui trotte dans le Strand.

VIII

AU JARDIN DU LUXEMBOURG

Il fut un temps où mon rêve n'était pas la littérature, mais la peinture : et je me rappelle qu'un Américain me commanda une petite copie du *Persée et Andromède* d'Ingres : je me vois encore juché sur un haut tabouret, au Luxembourg, essayant d'attraper l'expression de terreur de cette tête tendue et de ces bras enchaînés au rocher, et la beauté du pied qui s'avance vers la mer. Depuis le temps où je le copiais, on a transporté ce tableau au Louvre. Qu'est devenue ma copie, l'ai-je finie, ai-je reçu l'argent qu'on m'en avait promis, peu importe ; les souvenirs d'un art qu'on a abandonné ne sont pas d'agréables souvenirs. Cette pauvre chose est maintenant dans quelque Texas ou quelque Oklohama où les indigènes ignorants sont capables de la prendre pour une esquisse du tableau original. Mon espoir est qu'on l'a jetée et qu'elle fait aujourd'hui partie du rebut et de la poussière du monde. Mais pourquoi diable y vais-je penser ? Uniquement à cause d'un souvenir plus intéressant qui s'y rattache.

Après une pleine matinée de travail, j'avais quitté le musée à demi satisfait de mon dessin, mais appréhendant le monstre ailé que je retrouverais après déjeuner. A cette époque-là, j'étais pauvre, encore que riche pour le Quartier. J'évoluais dans une société d'apprentis artistes, et nous avions coutume de nous retrouver pour déjeuner dans un singulier petit café, où le repas nous coûtait environ vingt-cinq sous. En revenant de ce café tout au début de l'après-midi — j'avais déjeuné de bonne heure ce matin-là, — je me rappelle qu'envahi d'une insurmontable paresse, je ne pus me décider à me remettre à la tâche, et l'envie me poussant de contempler les oiseaux et le soleil (qui paraissaient si bien s'entendre) je me jetai sur un banc et me pris à me demander s'il y avait vraiment mieux à faire en ce monde que de s'asseoir dans une allée de tilleuls pour y fumer et rêvasser de Paris et de soi-même.

Tout le monde, ou presque tout le monde (hormis peut-être cette aristocratie qui ne connaît de Paris que les grands boulevards, la rue de Rivoli et la rue de la Paix), connaît le jardin du Luxembourg ; et regardant folâtrer l'avril, écoutant l'eau jaillir du vase qu'un grand Neptune de pierre tient dans ses bras à l'extrémité de l'allée, mes pensées embrassaient non seulement ce jardin, mais tout ce que je sais de Paris, de la vieille cité qui s'étend là-bas, jusqu'au delà de l'Hôtel-de-Ville et du faubourg Saint-Antoine. Je pensais à un certain palais converti en musée, rarement visité, à sa cour aux belles proportions et que décorent des bas-reliefs de Jean

Goujon. J'y étais allé une semaine auparavant avec Mildred, mais ayant découvert qu'elle n'avait jamais entendu parler de Mme de Sévigné et qu'il lui était parfaitement égal qu'elle eut vécu dans ce palais ou dans un autre, je lui parlai de la place des Vosges, j'essayai de l'intéresser à cette ancienne résidence de la vieille noblesse française. La couleur de cette place surgissait devant mes yeux avec ses tons charmants de briques, jaunes et bruns, ses grilles de fer forgé, ses hauts toits pointus surmontés de sveltes cheminées. Je cherchai à me rappeler s'il y avait des colonnades. En vain ; c'est étrange comme on oublie ! mais aussi comme on se rappelle ! La Place des Vosges m'a toujours paru être autre chose qu'un aspect de la plus belle architecture domestique de France. Et je me pris à penser que l'esprit d'une nation se forme comme les rochers, par une lente accumulation ; il faut des siècles pour combiner une idée aussi caractéristique que celle de la Place des Vosges. On ne peut la voir (moi, du moins) sans songer aux grands siècles de la monarchie et à ces noms pittoresques que m'ont enseignés les romans de Balzac et l'histoire de France. Dans sa *Catherine de Médicis*, Balzac parle d'une Mme de Sauve qui a dû vivre Place des Vosges. M. de Montresser a peut-être occupé un appartement au premier étage. Le comte Bouverand de la Loyère, la marquise d'Osmond, le comte de Coëtlogon, la marquise de Villefranche, et le duc de Cadore et beaucoup d'autres noms me revenaient à la mémoire, mais je ne vais pas en surcharger ce récit. Un érudit voudrait savoir qui véritablement habita cette

Place des Vosges : la recherche, je le crains, serait quelque peu fastidieuse, et peut-être n'en vaudrait-elle pas la peine. Car si aucun de ceux-là qui portaient les noms que j'ai cités n'a vécu Place des Vosges, il est certain que d'autres dont les noms étaient également nobles y vécurent. Je disais :

— Voyez, Mildred, nous voyons cette place telle qu'elle était au XVII^e siècle, mais c'est le petit commerce du quartier qui l'habite aujourd'hui : le dernier grand homme qui y ait vécu était Victor Hugo ; sa maison a été convertie en musée et c'est là qu'on a réuni les plus intéressantes reliques du grand poète.

Mon enthousiasme fit naître en elle assez d'intérêt pour la convaincre d'y aller avec moi. Mildred était loin d'être la compagne idéale pour une telle promenade sentimentale, mais il me fallait, ce jour-là, une compagnie. Après la Place des Vosges, nous visitâmes ensemble Notre-Dame, les quais, les vieilles rues de la cité, mais je crois bien que tout sens historique faisait défaut à Mildred car, comme nous rentrions dans le rayonnement du soleil couchant, à l'heure où la Seine est si belle avec la perspective de ses monuments, elle se prit à dire, comme au sortir d'une longue rêverie, que Paris n'était pas trop mal pour une vieille ville ; et c'était le souvenir de cette remarque quelque peu candide qui me fit venir un sourire aux lèvres tandis que je contemplais cette allée d'un vert sombre à travers laquelle étincelait le soleil d'avril.

Je ne songeai pas longtemps à Mildred : mon attention fut attirée par la beauté d'une ligne de maçonnerie qui

se détachait sur ce pâle ciel de printemps, doux comme une soie un peu passée du XVIII^e siècle, mais dont le bleu était un bleu tendre comme celui d'une fleur qui vient de s'ouvrir. Il me semblait que je pourrais découvrir, dans les nuages qui passaient, de grands dessins pour des groupes ou des figures, et je comparais cette sculpture aérienne aux marbres sur les toits. A chaque angle du palais se trouvent des statues, et à chaque coin des Jardins, des groupes ou des figures. L'ancienne Rome comptait soixante mille statues, une statue pour chaque trente-trois ou trente-quatre habitants : à Paris la proportion des statues en regard de la population n'est pas aussi grande, quoiqu'elles y soient nombreuses ; aucune ville n'en a compté autant depuis l'antiquité, et c'est pourquoi Paris me rappelle toujours ces grandes époques de la Grèce et de Rome, au temps où il n'y avait nul autre monde que ce bas monde.

Quand on se lasse de regarder les reflets du soleil, rien n'est plus exquis que de s'absorber dans la beauté des balustrades, des perrons imposants, des longues avenues de tilleuls taillés, des harmonieux bassins de pierre, chacun différemment orné. Que ces jardins sont bien dessinés, me dis-je, et je me mis à rêver de collines de rochers, où, à l'entrée de cavernes glaciales, on peut voir une nymphe solitaire, un Neptune versant l'eau d'un vase incliné. Que d'enchantements en ces lieux ! Voici enfin la fontaine de Carpeaux, nous l'admirons, puis la quittons pour aller vers Watteau dont la statue est fort justement placée dans un vallon, au milieu de

pelouses semblables à celles qu'il se plaisait à peindre... A ce moment ma méditation fut brusquement interrompue.

— Je pensais vous trouver peignant au musée, et vous voilà à paresser dans cette allée, et ce soir vous irez nous raconter que vous avez travaillé toute la journée.

— Allons faire un tour, lui dis-je.

Je pensais que les Jardins pourraient l'intéresser et qu'en tout cas, les gens que nous rencontrerions ne pourraient manquer de l'amuser. C'était précisément le bon moment pour voir l'homme qui chaque jour vient donner à manger aux moineaux : il les avait dressés à venir prendre le pain jusque sur ses lèvres, et Mildred, sans doute, aimerait à voir sautiller autour des pieds de l'homme ces drôles de petits oiseaux. Nous aurions peut-être la chance de rencontrer Robin Hood. A cette époque, en effet, un homme se promenait souvent dans le Jardin, portant le costume du proscrit de la forêt de Sherwood : un proscrit dans les Jardins ; et pour vraie ou fausse qu'elle fût, la légende était qu'il se servait d'un arc et de flèches pour tirer sur les moineaux. Nous pourrions même rencontrer un homme revêtu d'une armure, une vraie, magnifique armure du XIII^e^ siècle, mangeant son déjeuner, assis sur un banc avec son heaume à côté de lui : sans doute quelque modèle venu d'un atelier voisin à l'heure du déjeuner, ou peut-être un exalté ou un fumiste : innocent fumiste en tout cas, et qui ne venait pas du Quartier latin assurément, où, même les plus jeunes d'entre nous savent qu'il faut quelque chose de plus qu'une armure pour étonner les passants du Jardin. Nous ne rencontrâmes

aucune de ces célébrités ; en contre-bas d'une terrasse, nous tombâmes sur un vieillard et sa femme, un vieux couple de près de soixante-dix ans qui jouait au foot-ball, et les gambades de ces vieillards dans la douce lumière d'avril avaient quelque chose de pathétique. J'appelai sur eux l'attention de Mildred et je lui dis que dans un autre endroit du Jardin venaient, paraît-il, danser trois vieilles femmes ; mais voyant que rien de tout cela ne l'intéressait, je saisis la première occasion de parler d'autre chose. Elle parut s'intéresser davantage à la vie du Quartier latin, au bal Bullier, à mes histoires de midinettes et d'étudiants et je remarquai qu'elle examinait les étudiants qui passaient, le corps svelte boutonné dans une longue redingote et les cheveux longs sous le chapeau de feutre, de la même façon qu'elle avait examiné tous les hommes à bord du navire lorsque la semaine précédente nous avions fait la traversée de Folkestone à Boulogne.

Je l'avais remarquée au moment où je mettais le pied sur le bateau : son costume simple, net, était indubitablement français, quoiqu'il n'eût rien de commun avec ces robes françaises surchargées que les Anglaises achètent si souvent et qu'elles portent si mal. Son corset devait être un de ces petits corsets en rubans presque sans baleines : tout en faisant les cent pas elle ajustait sa ceinture de cuir en regardant successivement par-dessus l'une et l'autre épaule : elle faisait penser à un oiseau tant ses mouvements étaient vifs et dégagés. Elle était agréable, pas exactement jolie car ses lèvres étaient minces

et la bouche trop serrée laissait à peine voir la lèvre inférieure ; les yeux remontaient un peu à leur extrémité, et ses sourcils noirs se rejoignaient presque.

La seconde fois que je la vis elle dînait à côté de moi : nous étions descendus, par hasard, au même hôtel, un petit hôtel de la rue du Bac. Sa mère était avec elle, une vieille dame anglaise très posée à laquelle la jeune fille parlait affectueusement : « Oui, maman chérie ! Non, maman chérie ! » Sa voix était gaie, bien qu'elle parût ne jamais rire ni plaisanter : mais son visage gardait une expression triste et elle soupirait continuellement. Après dîner la mère s'assit au piano, et se mit à jouer avec beaucoup de rythme et de tapage le *Brooklyn Cake Walk*.

— Nous le dansions à Nice, chère maman, vous rappelez-vous ce délicieux two-steps.

La mère fit un signe de tête, sourit et se mit à jouer une sonate de Beethoven, mais elle n'avait pas joué dix mesures que sa fille lui dit :

— Maintenant, maman, ne jouez plus, venez causer avec nous.

Je lui demandai si elle n'aimait pas Beethoven, elle haussa les épaules et son visage prit une expression irritée. Ne tenait-elle pas à parler de Beethoven à ce moment-là ou bien était-elle incapable de se former une opinion à son sujet ? Jugeant d'après l'intérêt qu'elle prenait au *Brooklyn Cake Walk*, je dis :

— Le cake-walk est plus gai, n'est-ce pas ?

J'en fus pour mon sarcasme : elle restait assise, avec

une expression vague dans les yeux et il me fut impossible de démêler si c'était de l'indifférence ou de la stupidité.

— Mildred joue Beethoven admirablement. Ma fille aime beaucoup la musique. Et son violon ! Monsieur, vous n'avez jamais entendu jouer du violon comme elle en joue.

— Elle doit jouer tout à fait bien, en effet, car j'ai entendu Sarasate, et...

— Si seulement Mildred voulait travailler !

Elle supplia sa fille de me jouer quelque chose.

— Je n'ai pas mes clefs, elles sont en haut. Non, maman, laissez-moi, je pense à tout autre chose.

La mère se remit au piano et poursuivit la sonate. Mildred me regarda, haussa les épaules et jeta les journaux illustrés en déclarant qu'ils étaient stupides. Nous nous mîmes à parler voyages et j'appris que sa mère et elle ne passaient que peu de temps en Angleterre chaque année. Elle préférait le continent ; les robes anglaises étaient détestables ; elle ne connaissait rien de la peinture anglaise, mais elle supposait que ce devait être assez mauvais, autrement pourquoi serais-je venu peindre en France ? Elle reconnaissait pourtant qu'elle avait rencontré quelques Anglais agréables : mais les Américains, ah ! les Américains ! Il y en avait un à Biarritz ! Vous connaissez Biarritz ? Non, l'Italie, non plus ? Les Italiens sont charmants, n'est-ce pas ? Il y en avait un à Cannes. Ne croyez pas que cela ne m'intéresse pas d'entendre parler de peinture, cela m'intéresse ; laissez-moi

donc regarder votre bague ; elle ressemble tellement à la mienne. Un Irlandais me l'a donnée ; il m'a dit que la malédiction de Moreen Dhu serait sur moi si je m'en séparais.

— Mais qui est Moreen Dhu, je n'ai jamais entendu parler d'elle ?

— Ne me demandez pas ça, je ne suis pas du tout intelligente. Les gens ont assez de moi quand ils m'ont vue deux jours de suite.

— Permettez-moi d'en douter. Si c'était vrai vous ne le diriez pas.

— Pourquoi pas ? pourquoi l'aurais-je dit si ce n'était pas vrai ?

Le soir suivant, au dîner, je remarquai qu'elle était habillée avec plus de soin que d'habitude. Elle portait une robe crème avec une ceinture cerise et un nœud cerise près du cou. Je remarquai aussi qu'elle parlait moins : elle paraissait préoccupée. Après dîner elle eut l'air inquiet. Je ne pus m'empêcher de penser qu'elle désirait voir partir sa mère et qu'elle cherchait prétexte pour l'envoyer coucher.

— Maman chérie, ne voulez-vous pas nous jouer l'*Appasionnata* ?

— Mais Milly, ma chérie, tu sais très bien que je ne peux pas.

Maman néanmoins se laissa persuader de jouer non pas l'*Appasionnata*, mais tout son répertoire : on ne lui permit pas de quitter le piano, et elle avait commencé à jouer du Sydney Smith quand la porte s'ouvrit et la

figure d'un homme apparut une seconde. Me rappelant son intérêt pour les hommes, je lui dis :

— Vous avez vu cet homme, un bien joli garçon !

Elle mit un doigt sur ses lèvres et écrivit sur un bout de papier : « Pas un mot, c'est mon fiancé. Maman ne sait pas qu'il est ici ; elle n'approuve pas, il n'a pas le sou... »

— Merci, maman, merci, vous avez joué cette sonate admirablement.

— Ne veux-tu pas jouer, ma chérie ?

— Non, ma chère maman, je me sens assez fatiguée ; nous avons eu une journée chargée.

Et toutes deux me dirent bonsoir, me laissant seul dans le salon, à finir une lettre. Je signais, quand elle entra, l'air agité et même un peu effrayé.

— N'est-ce pas horrible ? dit-elle. J'étais dans la salle à manger avec mon fiancé, et le garçon nous a surpris nous embrassant. J'ai dû le prier de n'en rien dire à maman. Il a dit : « *Foi de gentilhomme* », alors je pense qu'il n'y a rien à craindre.

— Pourquoi n'amenez-vous pas votre fiancé ici ? Je vais me coucher.

— Oh ! non, je ne voudrais pas vous chasser. Je le verrai dans ma chambre, c'est plus sûr. Du moment qu'on a la conscience nette, cela n'a pas d'importance ce que peuvent dire les gens.

Quelques jours plus tard, comme je m'équipais pour aller peindre, j'entendis quelqu'un s'arrêter dans le corridor, et elle me dit à travers la porte entr'ouverte :

— Vous avez été si gentil l'autre soir quand Donald a jeté un regard dans la pièce. Je sais que vous allez trouver que c'est du toupet. Je suis la femme la plus impudente du monde. Est-ce que cela vous ferait quelque chose que je dise à maman que je suis allée au Louvre voir les tableaux avec vous. Vous ne me vendrez pas, dites ?

— Je ne rapporte jamais.

— Il va falloir que mon pauvre chéri s'en aille. Il a quitté son bureau sans congé, on pourrait le mettre à la porte ; mais il va rester encore un soir. Pouvez-vous venir ? Maman est au salon. Venez donc lui dire un mot et nous sortirons ensemble. Donald m'attend au coin de la rue.

Le matin suivant, comme j'étais en train de me raser, on frappa à ma porte :

— Entrez !

— Oh ! je vous demande pardon, mais je ne voulais pas vous manquer. Je vais vous attendre au salon.

Quand je fus descendu, elle me montra une alliance. Elle avait épousé Donald, du moins elle me dit qu'elle l'avait épousé.

— Il est venu dans ma chambre la nuit dernière. Ah ! que je suis fatiguée. J'ai eu une nuit plutôt animée et maintenant maman veut que j'aille faire des courses avec elle. Voulez-vous rester à causer avec moi, et un peu plus tard nous pourrions filer ensemble et aller quelque part ? Est-ce que vous peignez aujourd'hui ?

— Non, je vais à un musée assez loin d'ici. Je n'ai amais vu la maison de M^me^ de Sévigné.

— Qui est-ce ?

— Cette femme qui a écrit ces fameuses lettres.

— J'ai peur de ne pouvoir que vous ennuyer, car je ne sais pas parler littérature.

— Vous feriez mieux de venir, vous ne pouvez pas rester seule dans cet hôtel toute la matinée.

Une raison que j'ai oubliée l'empêchait de sortir avec Donald, et je suppose que ce fut ma curiosité pour tout ce qui est humain qui me fit accéder à son désir de m'accompagner, quoique, comme je le lui avais dit, mon intention fût d'aller visiter la maison de M^me^ de Sévigné.

Le lecteur se rappelle sans doute que nous visitâmes non seulement la maison de M^me^ de Sévigné, mais aussi celle de Victor Hugo, Place des Vosges, et la remarque de Mildred, comme nous rentrions le soir, le long des quais : « *Paris n'est pas mal pour une vieille ville* » n'est peut-être pas encore sortie de sa mémoire. La remarque était à tout le moins singulière et il était difficile de l'entendre sans prendre quelque intérêt à la personne qui la faisait : telle fut du moins mon impression. Ce fut cette remarque qui me fit lui porter une attention nouvelle ; et comme nous nous arrêtions à la porte de l'hôtel, je me rappelai avec amusement que j'avais passé la journée à lui parler de M^me^ de Sévigné et de Jean Goujon, du vieux Paris et de maintes choses, de maintes gens, dont elle n'avait aucun soupçon, aucune curiosité. M'amusait-elle ? M'ennuyait-elle ? Je laissai passer deux jours sans m'inquiéter d'elle. Le troisième, comme j'étais assis dans le jardin du Luxembourg, détourné de mon

travail par le riant soleil d'avril et les oiseaux dans l'allée (j'ai déjà parlé de ces choses mais elles valent qu'on les répète), la pensée de Mildred me vint soudain à l'esprit, et en même temps la crainte de ne peut-être jamais la revoir. J'aimerais me promener dans ce jardin avec elle, pensais-je. A l'instant même, j'entendis sa voix. Ces coïncidences arrivent fréquemment, pourtant nous les trouvons étranges, presque providentielles. Le lecteur sait comment j'allai à sa rencontre et la priai de faire un tour dans le Jardin avec moi. Ayant ainsi raccordé mon récit, je dirai que nous prîmes bientôt le chemin du musée... Mildred l'avait désiré, croyant m'être agréable. Elle se trompait, je craignais que les tableaux, les statues, ne me détournassent du but que j'avais maintenant en vue, et qui était de savoir si Donald avait été son premier amant, si sa chère maman soupçonnait quoi que ce fût.

— Ainsi votre mère ne sait absolument rien de votre mariage.

— Rien. Il devait rentrer. Mais il va rester encore un soir. Je crois que je vous l'ai dit. Pauvre chère maman, elle n'a jamais rien soupçonné. Donald a la chambre à côté de la mienne. Ce matin quand la femme de chambre a apporté l'eau chaude, il dormait dans mon lit ; mais elle ne dira rien.

Et tout en allant au musée, j'eus quelques éclaircissements sur le passé de Donald. J'appris incidemment que son père était riche, mais qu'on considérait Donald comme un propre à rien. Il s'était embarqué quand il

avait seize ans, il avait été lieutenant en troisième sur un navire marchand, cireur de bottes en Amérique... juste avant de venir à Paris, il avait boxé avec un chauffeur ivre et gagné un prix de cinq livres.

Elle me demanda quels étaient les meilleurs tableaux, mais elle ne pouvait fixer son attention, et ses efforts pour retenir les noms des peintres étaient pathétiques : Ingres, dites-vous, je vais essayer de me rappeler..... Puvis de Chavannes, quel nom curieux ! mais j'aime sa peinture. Il a fait à cet homme les épaules de Donald, dit-elle en posant sa main sur mon bras et m'arrêtant devant un tableau qui représentait un jeune homme nu assis parmi des rochers gris, des arbres gris, un ciel gris. Le jeune homme du tableau avait des cheveux noirs et bouclés, et Mildred me dit qu'elle aimerait s'asseoir près de lui et passer sa main dans ses cheveux. « Il a de gros muscles comme Donald. J'aime qu'un homme soit fort ; je déteste les petits hommes ; Donald a plus de six pieds. Sa poitrine est couverte de poils, ses bras, ses jambes sont rudes. C'est délicieux ! La nuit dernière, nous nous sommes mis devant une glace ; nous n'avions pas ça sur nous ; j'avais l'air d'une petite puce à côté de lui ; c'est si agréable de passer sa main sur une poitrine velue. Je me demande pourquoi je vous dis ces choses. Vous êtes le premier homme à qui je parle ainsi, mais vous êtes si sympathique. Et puis je pense que vous avez dû avoir du bon temps vous-même : vous ne seriez pas si sympathique, sans cela.

Nous nous promenions, parlant d'amour et d'amou-

reux ; parfois la conversation tombait, car si intéressé que je fusse par Mildred (je l'étais fort), parfois la vue d'un tableau détournait mon attention. Quand nous arrivâmes à la salle de la sculpture, il me sembla que Mildred s'y intéressait plus qu'à la peinture, car elle s'arrêta tout à coup devant l'*Age d'airain* de Rodin, et je commençais à me demander si vraiment son esprit était accessible à la beauté de l'art sculptural, ou si elle ne prenait intérêt qu'au modèle qui avait posé pour Rodin. La sculpture est un art plus primitif que la peinture ; la sculpture et la musique sont les deux arts primitifs ; ils sont, par là même, livrés aux appréciations du vulgaire ; — c'est du moins ainsi que j'essayais de relier Mildred à Rodin, et au même moment la pensée me vint que quelqu'un occupé de l'amour au point où l'était Mildred ne pouvait pas ne pas s'intéresser à l'art. Car s'il est vrai que l'amour est antérieur à l'art, l'art s'est engagé au service de l'amour dès les premiers âges du monde, et il a toujours depuis lors fait partie de la vieille garde, si l'on peut ainsi dire. Même de nos jours, malgré l'invention du téléphone et de l'automobile, c'est encore sur l'art que nous comptons comme prélude à nos galanteries. Aujourd'hui une aventure commence par un homme et une femme qui s'envoient des livres. Avant que les livres fussent inventés la musique servait les desseins des amoureux. Lorsque l'homme eut cessé de capturer les femmes, il alla sur la berge du fleuve y couper un roseau, en faire une flûte et en jouer pour le plaisir de la femme ; et après qu'il l'eut conquise par sa musique, il se mit à prendre intérêt

à la musique elle-même. D'amusantes pensées de ce genre flottaient dans mon esprit tout en parcourant ces galeries — comment aurait-il pu en être autrement puisque j'étais avec Mildred, — et j'en vins à cette conclusion qu'il n'était pas vraisemblable que quelqu'un d'aussi ardent que Mildred fût tout à fait fermé à l'idée qu'un sculpteur avait eue d'un jeune homme svelte.

— Le seul défaut que je lui trouve, c'est que la jambe n'est pas assez longue du genou au pied ; en revanche la cuisse me paraît trop longue. J'aime que ce soit plus long du genou au pied que du genou à la hanche. J'ai dit quelque chose de stupide, n'est-ce pas ?

— Pas le moins du monde. Je trouve que vous avez raison. Je préfère vos proportions. Un *tibia* court n'est pas joli.

— Je suis sûr qu'il y a des Italiens comme cela. (Une expression de rêverie passa dans ses yeux.) Je ne sais pas si je vous ai dit que nous allons en Italie la semaine prochaine.

— Oui, vous me l'avez dit.

Ses pensées se succédaient par saccades, à angles droits ; et tournant le dos à la statue, elle se mit à me raconter comment elle avait fait la connaissance de Donald. Elle et sa mère habitaient alors une pension de famille qui donnait sur ce même square où habitait le père de Donald. Elles avaient l'habitude de se promener dans le square, et un jour qu'elle rentrait en courant pour échapper à une ondée, il s'était avancé avec son parapluie. C'était en juillet, quelques jours avant qu'elle ne partît

passer un mois à Tenby. C'est à Tenby qu'elle était devenue intime avec Toby Wells ; il avait réussi à chasser Donald de son esprit ; elle avait rencontré Toby à Nice, mais à Nice elle avait autour d'elle une foule d'hommes charmants, et elle ne pensait jamais à Toby ; mais à Tenby, il était vraiment une bonne aubaine.

— La mère de Toby était là ; nous envoyions nos deux mères faire un tour en voiture, alors nous avions la salle à manger tout l'après-midi à nous.

— Mais vous aimez Donald plus que Toby ?

— Bien sûr. Il est venu ici pour m'épouser. Oh oui, Toby, c'est oublié ! Vous savez, j'ai rencontré Donald en rentrant à Londres.

Je l'écoutai avec beaucoup d'intérêt me raconter comment Donald et elle louaient des chambres dans différents quartiers de la ville pour éviter d'être remarqués ;

— Donald courut tout Pimlico pour tâcher d'y trouver un logement convenable. Je lui recommandais toujours d'en prendre un, si possible, au-dessus d'une boutique de modiste. Nous nous retrouvions deux fois par semaine, et dans l'espace d'un mois ou deux nous eûmes épuisé tous les *meublés* de Bloomsbury, car nous n'allions jamais deux fois au même. Nous passions toute l'après-midi ensemble ; à midi j'arrivais en hansom et je restais jusqu'à cinq heures ; nous prenions le thé. Un jour, le plateau était par terre, nous l'avions oublié, la pièce était sombre, et en sautant du lit j'ai mis mon pied dans la confiture. Mais regardez donc le dos de cette femme : vous voyez où est sa tête? Je me demande ce qui a pu

onner à Rodin l'idée de placer une femme dans cette osition ?

Elle me regardait, le visage tout éclairé d'une avide uriosité Envahi d'une soudaine timidité, je m'emressai de l'assurer que cette statue était *la Danaïde*.

— Rodin mêle souvent à son art une expression de olupté un peu commune, et sa sculpture parfois peut appeler de *l'article de Paris*. Elle est souvent gâtée ar ce sentiment dont Gounod a inventé l'expression, ne âme plutôt médiocre qui déverse une mélodie de ain-marie dans le dos de toutes les femmes, Marguerite u Madeleine, peu importe.

— Avez-vous jamais vu un tableau qui s'appelle *'ertige*, une femme renversée sur un canapé derrière quel un homme se penche sur elle pour l'embrasser ? Donald prétend que je ferme les yeux exactement comme ela pour me faire embrasser.

— Je vois que vous êtes pleine de souvenirs d'hier oir. Ce n'est décidément pas un jour pour se promener vec vous dans un musée. Venez, asseyons-nous et nous lons parler de sujets moins graves. Dites-moi (cela ous est bien égal que je sache : vous êtes sûre que vous ouvez avoir confiance en moi) — dites-moi, combien 'amoureux avez-vous eu avant Donald ?

— Oh ! des douzaines ! Je ne pense pas qu'un homme uisse en être choqué, et je suis toujours tout à fait sinère. J'ai avoué à Donald qu'il y en avait eu deux..... 'est vrai, j'ai été assez diable. La première fois j'avais eize ans. Un ami de mon frère, un camarade de chasse

qui venait à cheval nous voir tous les jours... il avait si bel air en culotte et habit de cheval ; il avait pris l'habitude de m'embrasser, naturellement j'aimais cela, et un jour c'est arrivé dans le grenier..... ah ! qu'il faisait chaud dans cette paille ! Ensuite cela est allé plus loin.

— Et comment a fini cette aventure ?

— Il a été obligé de partir, et naturellement il y en a eu d'autres.

— Et chaque fois vous vous imaginez que vous êtes amoureuse ?

— Oh, bien sûr que non ! J'ai pour Donald un vrai béguin, plus que je n'en ai jamais eu. Mais c'est un sentiment qui passe.

— Un de ces jours vous rencontrerez un homme qui vous absorbera entièrement et toutes ces passions rapides se fondront en une passion qui ne changera plus.

— Croyez-vous ? est-ce possible ?

— En doutez-vous ?

— Je ne pense pas qu'un homme puisse jamais m'absorber, qu'un homme puisse jamais remplir ma vie.

— Pas même Donald ?

— Donald est merveilleux : il me prend par les épaules et il me presse tout contre lui en s'écriant : Oh ! ne m parle pas, ne me parle pas ! D'autres fois il est comme u Indien sauvage. Vous rappelez-vous ce matin, quelqu jours après notre arrivée ?

— Votre nuit de noce ?

— Oui, ma nuit de noce.

Nous ne pouvons manquer de nous intéresser à ceux qui sont vraiment eux-mêmes, et cette fille était assurément elle-même, et rien qu'elle-même. Circulant comme elle le faisait avec sa paisible et respectable mère qui jamais ne soupçonnait quoi que ce fût, elle me parut représenter un type ; « type » n'est peut-être pas le mot qui conviendrait, car elle était plutôt une exception.

Je n'avais jamais rien vu de semblable à elle, à sa franchise, à son audace ; elle, du moins, elle avait le courage de ses instincts. Elle était folle des hommes, si vous voulez, mais de temps à autre j'entrevoyais une autre Mildred, lorsqu'elle soupirait, lorsqu'une expression de mécontentement paraissait sur son visage ; cette autre Mildred ne flottait qu'un moment comme, à la surface d'une rivière, quelque fleur d'eau.

— J'ai eu de terribles frayeurs. Et j'aimerais mieux épouser quelqu'un que d'avoir un enfant sans être mariée. Quelquefois je prie, je suis si effrayée, et je promets à Dieu, si j'échappe cette fois, de ne jamais recommencer. Mais malgré moi je recommence. Vous savez, j'ai l'intention d'être sérieuse, il faut être sérieuse ! Pourtant quand on lit la Bible... Oh, est-ce que vous partez ? Cela m'a fait tellement de bien de causer avec vous. Est-ce que je vous verrai ce soir ? Je n'ai personne d'autre à l'hôtel à qui parler : maman va jouer du piano, et quand elle joue du Beethoven cela me porte sur les nerfs.

— Vous jouez du violon, n'est-ce pas ?

— Oui, j'en joue, et son visage prit de nouveau cette singulière expression triste que je commençais à trouver

caractéristique de sa nature ; je me demandais s'il fallait attribuer cette expression assombrie à de la stupidité ou bien à quelque pensée, quelque émotion soudaine.

— Je regrette que vous ne dîniez pas à l'hôtel.

— Je le regrette aussi, mais je dois dîner avec des étudiants au Quartier ; ils vous amuseraient.

— Je voudrais bien être une grisette.

— Si vous en étiez une, je vous emmènerais avec moi. Et maintenant, au revoir : il faut que j'aille travailler ma peinture.

Je rentrai à l'hôtel assez tard cette nuit-là, et je sortis le matin de bonne heure. Mais le jour suivant je la trouvai sur mon chemin au Luxembourg, et comme nous faisions quelques pas ensemble, elle m'apprit que Donald était parti.

— Il était absolument forcé, vous savez ; il avait quitté son bureau sans congé et n'avait plus que cinquante francs, pauvre chéri. Vous avais-je dit qu'il avait dû emprunter cinquante francs pour venir ici ?

— Non, vous aviez omis ce petit détail. Vous voyez, vous êtes si absorbée que vous croyez toutes ces choses aussi intéressantes pour les autres que pour vous-même.

— Vous n'êtes plus gentil, fit-elle, et me regarda avec une expression de reproche. C'est la première fois que je vous trouve désagréable. Si je vous ai parlé, c'est que je croyais que mon bavardage vous amusait. Et puis je pensais que vous vous intéressiez un peu à moi, et j'ai fait tout ce chemin...

Ces petites ébullitions étaient fréquentes chez Mildred

et celle-ci, je le savais, se calmerait vite. Pour hâter l'apaisement, je parlai de Donald.

— Non, dit-elle, vous m'avez blessée.

— Je regrette que vous quittiez Paris, juste au mois le plus beau. C'est tellement agréable, cette douce chaleur répandue dans l'air, le soleil scintillant comme s'il vivait à travers les feuilles, ce bruit d'eau là-bas au bout de l'allée... Mais vous ne répondez pas. Tiens, vous avez votre violon. Pourquoi l'avez-vous apporté ?

— Parce que j'ai pensé que je vous rencontrerais peut-être, et que vous aimeriez m'entendre. Nous partons demain. A l'hôtel, dans cette petite chambre qui sent le renfermé, je ne peux pas jouer. Et puis, maman voudrait m'accompagner. On peut faire tout ce qu'on veut ici, personne ne fait attention à qui que ce soit...

Et elle me désigna du bout de son parasol un poète frêle et long, qui, les cheveux sur les épaules, marchait de long en large au bout de l'allée en récitant ses vers.

— Vous le dérangeriez !

— Si cela ne lui plaît pas, il ira plus loin. D'ailleurs je n'ai pas envie de jouer maintenant... je n'ai plus envie.

— Pourquoi donc ?

— Vous le savez très bien.

Nous poursuivions ainsi notre légère dispute, qui n'était ni d'amoureux ni d'amis (pour ma part, toute littéraire), quand j'entrevis à travers les arbres, à l'extrémité de l'allée ensoleillée, deux femmes, qui allaient et venaient dans l'ombre et la clarté, l'une avançant vers l'autre, l'autre se retirant, et l'une et l'autre parfois s'arrêtant

un instant pour marquer la mesure d'un air de musique ancienne qu'une troisième sœur (ces femmes étaient sœurs, je n'en pouvais douter) jouait sur un violon, tantôt appuyée à un arbre, et tantôt elle-même dansant, mêlée à ses deux sœurs pour marquer quelques pas.

— Voilà donc ces danseuses dont le quartier bavarde, m'écriai-je ; venez, Mildred, regardons-les, il semble qu'elles soient en train de célébrer la fête du matin.

— Je connais cette gavotte, répondit Mildred. Je jouerai pour elles si elles veulent.

D'abord elles ne prirent pas garde au violon de Mildred. Mais, après quelques mesures, la plus jeune sœur, reconnaissant en Mildred une exécutante meilleure, tendit son instrument à un assistant, et la gavotte continua, les trois vieilles dames s'inclinant, relevant leurs robes et faisant des pointes avec la grâce du bon vieux temps. « Mais qu'est-ce qu'elles font là, qui sont-elles ? » me demandais-je ; et je me laissai tomber sur un banc, rêvant à quelque histoire qui m'expliquât ces femmes. Peut-être, pensais-je, elles sont les survivantes d'une famille noble lentement déchue, tombée dans la gêne et la ruine. Les revenus s'épuisent, chaque génération est plus pauvre que la précédente, et voici les toutes dernières, ces danseuses ; que peuvent-elles, sinon implorer l'aide de Dieu ? Je croyais les entendre, priant ensemble, les deux aînées agenouillées, la plus jeune cherchant obstinément quelque moyen de vivre. « Non, disait-elle, notre famille ne finira pas dans la mendicité, ce n'est pas sa destinée ; il faudra que nous quittions notre vieille demeure, nous

devrons la laisser, mais nous n'irons pas mendier. » Les aînées n'avaient pas confiance, mais le jour où elles partageaient leur dernière croûte de pain, celle qui avait la foi trouva une vieille lettre. « Je vous le disais bien, dit-elle, que nous serions sauvées, que Dieu dans sa bonté ne nous jetterait pas à la rue. Cette lettre explique la manière dont on dansait la gavotte lorsque nos ancêtres habitaient Place des Vosges. — A quoi cela peut-il nous servir de connaître le véritable pas de gavotte ? s'écrie l'aînée. — Cela peut nous beaucoup servir, répond gravement la cadette, je joue du violon, nous pouvons apprendre à danser, et nous danserons la gavotte ensemble au Luxembourg quand il fera beau ; la vraie gavotte, comme on la dansait au temps où Mme de Sévigné se promenait en chaise peinte tirée par six chevaux et entrait dans la cour de son hôtel décoré de bas-reliefs par Jean Goujon.

Ainsi rêvais-je, assis sur le banc, écoutant la musique ; ce n'était plus, comme tout à l'heure, des notes sans accent et sans rythme, se suivant au hasard comme ces feuilles mortes et rouillées que le vent d'automne chasse au long des chemins. La vieille gavotte allait maintenant d'un pas léger, pareille elle-même au printemps, aux arbres doucement éventés, au soleil sur les fleurs ; Mildred tantôt liait, tantôt détachait les notes, et le gai contraste évoquait toute l'éloquence de l'ancien temps, les perruques, les épées, les révérences, la galanterie. Grâce et charme ! Mildred la comprenait si bien, cette vieille gavotte, et elles étaient toutes si heureuses ! Mildred joua si longtemps que les vieilles, incapables de danser

davantage, s'assirent pour l'écouter. Alors Mildred essaya divers morceaux que je ne connaissais pas, puis elle commença un chant qu'il me semblait avoir entendu auparavant, dans quelque église. L'archet mordant la corde grave, elle en tira une longue, longue phrase qui semblait ne jamais finir, si grave et si évocatrice du protestantisme que je me figurais une âme en chemin pour le Jugement dernier, une âme qui cherche, implore le salut, et l'exige presque.

Mildred ne pouvait apprécier une semblable exaltation religieuse ; pourtant son jeu m'en avait inspiré la pensée. Était-ce un morceau appris qu'elle répétait ? l'écho d'une autre pensée ? Non ; son interprétation ne sonnait pas comme un écho, elle venait du cœur comme un écho ; elle venait du cœur, du fond inconscient de l'âme, de quelque vie antérieure qui, dans cette Mildred que j'avais rencontrée, n'émergeait qu'à travers la musique. Un courant mystérieux l'avait soulevé ; un autre courant l'engloutirait bientôt.

Elle joua d'autres choses encore, comme au hasard, et ne sachant jamais exactement ce qu'elle allait jouer ; puis (avait-elle désiré soudain nous parler d'autres sujets ?) son archet entonna une mélodie très simple, chantante, interrompue, çà et là, par des aveux troublés, rapides. Il me semblait voir une dame en blanc, à la tombée du jour, dans un boudoir à demi envahi par l'ombre, une de ces femmes qu'Alfred Stevens a peintes, mais plus raffinée ; son amant l'a trompée, peut-être ; peut-être elle s'est lassée de tout amant et ne sait plus où tourner son

esprit, elle hésite entre le couvent et le bal. Ah, l'admirable plainte ! et que Mildred la jouait bien ! — Ensuite un léger crescendo, retour sur soi-même d'une âme qui plaint sa faiblesse et avoue ses folies ; son langage est élégant, adorable, son ton est naturel, et cependant traduit des choses puissantes, puissantes comme du Beethoven. La forme est différente, plus légère, plus gracieuse, plus superficielle, il semble, mais tout aussi profonde, car lorsque nous allons au fond des choses, il n'en est pas qui ne soient profondes, égales dans leur profondeur, tout comme il n'en est pas qui ne soient superficielles, égales dans leur superficialité, quand nous restons à la surface des choses. Les mystiques n'ont-ils pas constamment affirmé que les choses n'existent pas en elles-mêmes, mais seulement dans l'œil qui voit et dans l'oreille qui entend ?

Une foule s'était réunie pour l'écouter, car Mildred jouait du sein de ce grand silence que toute âme renferme, celle de la fille de joie comme celle du saint ; et elle continuait à jouer, et semblait ignorer ces gens attroupés autour d'elle.

— Vous jouez admirablement ; pourquoi disiez-vous donc que vous n'aimiez pas Beethoven ?

— Je n'ai pas dit que je n'aimais pas Beethoven ; vous savez très bien que maman ne peut pas jouer l'*Appasionata*.

— Pourquoi n'êtes-vous pas toujours ainsi ?

— Est-ce que je sais ? On ne peut pas être toujours la même. Je me sens autre quand je joue ; l'envie m'en prend parfois ; j'avais l'habitude de jouer beaucoup, je ne joue

plus maintenant qu'à l'occasion, juste quand je m'y sens disposée.

Nous marchâmes à travers les allées, passant près de statues que nous voyions à peine, et ne songeant qu'à la musique.

— Il faut que je rentre, dit-elle. J'ai à faire les malles, maman ne peut pas les faire ; il faut que je les fasse pour elle. J'espère que nous nous reverrons un jour.

— A quoi bon ! Je vous aime surtout quand vous jouez, et ce n'est pas souvent votre humeur.

— Je le regrette ; peut-être si vous me connaissiez davantage...

— Maintenant vous voilà mariée, et je pense que Donald va aller à Rome vous chercher.

— Pourra-t-il ? J'en doute. Il n'a pas d'argent.

— Et vous allez vous éprendre de quelqu'un d'autre ?

— Oui, peut-être. Je ne crois pas cela possible, après cette semaine !

S'arrêtant soudain devant l'étalage d'un chemisier :

— J'aime ces faux-cols, c'est la nouvelle mode, ces faux-cols rabattus. Les aimez-vous autant que ces faux-cols droits, hauts de trois pouces ? Quand c'était la mode, les hommes pouvaient à peine remuer la tête.

Puis elle fit quelques remarques sur les cravates, et la couleur qu'elle préférait : le violet.

— Oui, voilà une jolie nuance de violet. Pauvre Donald ! Il est si beau. Je voudrais lui donner six paires de caleçons de soie : il en a juste une paire, et des bottines horribles, pauvre chéri !

Après cette boutique de chemisier, elle ne me parla plus de musique, mais abondamment de Donald. Tout au long de la rue du Bac, elle n'eut que ce nom sur les lèvres. « Oubliez Donald », disais-je ; « parlez-moi de Mozart, de Scarlatti, de Chopin ; ne me parlez plus de Donald... » Elle me répondait : « Je ne peux pas parler musique ; je ne peux que la jouer — quelquefois. » Et elle monta en courant l'escalier de l'hôtel, toute possédée par cette autre Mildred dont je commençais à avoir sérieusement assez. Elle demanda à sa mère de jouer le « Brooklyn Cake Walk », et pour m'amuser, dansa le two-steps comme elle l'avait appris à Nice.

Je remarquai qu'elle avait un air extraordinairement comique tout en sautillant de droite et de gauche dans la pièce. La ligne de son menton fuyait, et cela donne toujours un air légèrement comique à un visage. Elle descendit avec moi, et, s'arrêtant à la porte de l'hôtel, elle me dit : « Il faut que je vous dise quelque chose qui m'est arrivé hier quand je suis sortie avec maman. C'était à l'agence Cook. Au moment où nous entrions j'ai vu un Américain, oh ! tellement bien habillé ! Des amours de souliers vernis : et je pensais : Oh le charmant, le délicieux homme, bien sûr, il ne va pas me regarder. Mais justement il m'a regardée, et il m'a fait un signe, un clin d'œil en dessous, vous savez. Alors il a pris son portefeuille, en a tiré une carte, l'a posée sur le rebord du comptoir derrière lui, m'a regardée, et est parti. Je me suis approchée et j'ai pris la carte. Maman n'a absolument rien vu, mais les employés ont vu, et je crois que je suis devenue

toute rouge. Il a un appartement avenue de l'Opéra, il doit être riche. Dès que je suis rentrée, je lui ai écrit. Je lui ai dit que, comme j'ai vu qu'il était Américain, je lui pardonnerais son extraordinaire conduite qui m'a tellement surprise, que je quittais Paris demain pour Rome, et que si, par hasard, ses affaires l'amenaient dans ces parages, un mot adressé chez Thomas Cook me trouverait toujours, et j'ai signé mon nom... mais naturellement il ne viendra jamais.

. . . . . .

J'ai rapporté en toute sincérité l'histoire de Mildred à un moment particulier de sa vie. En voyage on rencontre de temps à autre des gens dont la personnalité est si forte que le souvenir ne s'en efface pas. Celui de Mildred a survécu bien des années, et j'ai écrit ce récit parce qu'il me paraît jeter une lueur sur le mystère de la vie, sans toutefois aucunement le détruire.

IX

UN SOUVENIR

C'est dans l'immensité de Westminster Hall que je la vis pour la première fois, avec son visage en pointe, ses cheveux roux, ses dents étincelantes. La seconde fois, ce fut chez elle, dans une sorte de ferme rebâtie et convertie en villa. A l'arrière, se trouvaient une meule, une batteuse fort bruyante, un pigeonnier et des écuries où, mêlant les cliquetis de harnais et les gémissements de leurs attelages, les grands chevaux de ferme entraient et sortaient. Dans un jardin planté de sapins bigarrés, elle soignait ses fleurs tout le jour, et dans le salon où, le soir, nous étions réunis, son mari fumait sa pipe en silence. Des jeunes filles, dont les cheveux blonds tombaient sur les épaules, jouaient des valses ; elle seule parlait, sa conversation était animée, son rire fréquent et clair. Je venais d'avoir dix-huit ans, j'étais plongé dans des problèmes religieux, et je lui dis, un jour, que le livre que je portais dans ma poche et que je faisais parfois semblant d'étudier, était la *Critique de la Raison pure*, de Kant ; l'explication que je lui donnai de ce livre ne parut pas la

frapper et le manque d'intérêt qu'elle prenait aux problèmes religieux ne manqua pas de me surprendre, car elle passait pour pieuse et je ne pouvais comprendre qu'une simple croyance satisfît qui que ce fût. Il lui arriva même d'interrompre par un éclat de rire une allusion que je faisais au chapitre intitulé « De la déduction des catégories ». « A l'avenir », déclara-t-elle, « je vous appellerai *Kant*. » Ce surnom ne fut pas adopté par les autres membres de la famille, on en inventa un autre qui répondait davantage à leur imagination, mais elle garda celui qu'elle m'avait donné, et durant tout le cours de notre longue amitié, ne m'appela jamais autrement.

Je n'avais aucune raison de devenir l'ami de ces gens. Nos natures et nos caractères étaient assez opposés, pourtant nous paraissions nous entendre. De part et d'autre, on y mettait peu de réflexion : il n'y en avait aucune de mon côté, j'en étais alors incapable, ma jeunesse n'était qu'un songe assez confus où mes amis flottaient comme des ombres. Je ne les voyais que comme on voit les nuages d'été, quand, étendu, dans les hautes herbes on les regarde s'accumuler ou se dérouler. Tel fut, visite après visite, mon état d'esprit ; et avant que je l'eusse analysé, le vieux châtelain, qui parcourait les dunes en chapeau haut de forme, mourut, et mes amis allèrent habiter, à cent mètres de là, la résidence familiale, une maison à l'italienne, qu'abritent les ormes plantés au bord du rivage. Dans cette nouvelle demeure, ils devinrent pour moi un peu plus réels que des ombres, ils me parurent des personnages sur une scène ; et la

construction de la nouvelle aile, la plantation du nouveau jardin, prirent à mes yeux l'intérêt d'un incident dans une pièce de théâtre. Je les quittai comme on peut quitter des figurants, quand la pièce est finie ; je saisis un autre fil dans la vie, pensant fort peu à eux, si même j'y pensai jamais ! Des années passèrent ainsi ; après une longue absence à l'étranger, je les rencontrai par hasard à Londres.

De nouveau, mes visites se succédèrent. Mes amis étaient exactement tels que je les avais quittés ; leur maison était la même, leur façon de vivre aussi. Je ne crois pas que j'eus conscience du moindre changement dans ma manière de voir, jusqu'à ce qu'un jour, en me promenant avec une des filles dans le jardin, j'éprouvai la sensation du foyer. Il me sembla avoir de tout temps connu ces gens-là, ils me paraissaient faire partie de ma vie. Ce fut l'éveil soudain et enchanteur de l'amour ; la vie s'allongea comme les champs à l'aube, et devint à la fois réelle et distincte, de cent façons insoupçonnées. Je fus surpris surtout de me sentir plein d'admiration pour celle qui, quinze ans auparavant, m'avait paru mal fagotée. Elle avait maintenant cinquante-cinq ans, mais un tel âge ne pouvait pas, semble-t-il, s'appliquer à un visage si jeune et à un rire si frais et si franc tout ensemble. J'étais sûr pourtant qu'elle avait quinze ans de plus que lors de notre première rencontre, mais ces quinze années avaient apporté de part et d'autre bien des raisons d'entente et de sympathie.

Nous devînmes des compagnons. Je remarquais quelles

robes elle portait, et lui disais quelle était celle qui lui seyait davantage. Elle ne fut un peu fâchée avec moi que lorsque je la surpris dans la remise aux pots de fleurs, portant un vieux chapeau où pendaient des coquelicots fanés. Elle se mit à crier : « Ne me regardez pas, Kant. Je suis faite comme une sorcière. »

— Vous êtes charmante, lui dis-je, avec ce vieux chapeau. »

Elle posa son arrosoir et en riant enleva le chapeau de sa tête.

— C'est charmant de vous voir travailler ainsi dans la serre..... Je vous aime beaucoup mieux ainsi que lorsque vous faites toilette pour aller à Brighton.

— Vraiment ?..... Je pensais que vous m'aimiez mieux dans ma nouvelle robe de soie noire.

— Je crois que je vous aime autant de toutes façons.

Nous nous regardâmes. Il y avait un accent d'amour dans notre amitié.

— C'est étrange, n'est-ce pas, lui dis-je, je ne vous ai pas admirée à moitié autant lorsque je vous ai vue pour la première fois !

— Comment cela se fait-il ? J'étais une toute jeune femme alors.

— Oui, dis-je, regrettant aussitôt mes paroles, mais, voyez-vous, j'étais un gamin alors, je vivais dans un rêve, regardant à peine ce qui se passait autour de moi.

— Oui, bien sûr, dit-elle gaiement, vous étiez si jeune, vous ne voyiez alors en moi qu'une femme qui avait déjà un grand garçon

Sa robe était retroussée, elle tenait à la main le chapeau qui lui donnait, à l'entendre, l'aspect d'une sorcière, le soleil tombait sur ses cheveux roux devenus un peu plus clairsemés, mais chacune de ses dents immaculées était comme l'œuvre d'un statuaire, et pas une ride sur son visage charmant et malicieux. Le visage surtout ne portait aucune trace de l'âge ; quand elle et ses filles étaient dans la même pièce, c'était elle que j'admirais.

Un jour, cherchant à l'office une feuille de papier brun pour envelopper un livre, je tombai sur une pile de vieux numéros de l'*Athenæum*. Si j'avais mis la main sur une suite de dessins de Raphaël, je n'aurais pas été davantage étonné. Non pas un, mais vingt numéros de l'*Athenæum*, dans une maison où l'on ne lisait jamais un livre. Je regardai les dates, elles remontaient à trente-trois ans. Elle était en train de ramasser sur le plancher des pommes qui commençaient à devenir trop mûres.

— Qui donc, m'écriais-je, a bien pu laisser ici ces numéros de l'*Athenæum* ?

— Oh ! ce sont les miens, dit-elle, j'avais l'habitude de lire l'*Athenæum* lorsque j'étais fiancée à M. Bartlett. Vous avez dû entendre parler de lui, c'est lui qui a écrit ce fameux livre sur l'Euphrate. J'adorais lire en ce temps-là, et lui et moi, nous parlions de littérature dans le vieux jardin de Wandsworth. On a construit maintenant, à cet endroit.

Cette découverte soudaine de goûts défunts et de sympathies mortes sembla nous lier plus étroitement

encore l'un à l'autre. Dans la paix de cet office, parfumée de l'odeur des pommes, son visage brillait de tout l'esprit de sa jeunesse, et je la compris comme si j'avais vécu sa jeunesse avec elle.

— Vous avez dû être une jeune fille exquise. Je crois que si je vous avais connue alors, je vous aurais demandé de m'épouser.

— Je le crois, Kant... Ainsi vous pensiez, parce que je ne lis jamais de livres maintenant, que je n'en avais jamais lus. Vous n'avez pas idée combien j'ai aimé les livres autrefois, et si j'avais épousé M. Bartlett, je crois que je serais devenue tout à fait bas-bleu. Mais Dick est arrivé, mon père a trouvé que c'était un parti plus convenable, et puis j'ai eu de jeunes enfants à élever. Nous étions très pauvres en ce temps-là : le vieux châtelain ne songeait guère à nous aider.

Je passais à peu près tout mon temps chez mes amis ; je venais les voir quand j'en avais envie, et parfois je restais une semaine, parfois six mois ; et si long que fût mon séjour, on le trouvait toujours trop court. Le train de cinq heures de Londres m'amenait juste pour le dîner, et je grimpais à ma chambre exactement comme si j'eusse été un membre de la famille. Si je manquais ce train, celui de six heures m'amenait quand ils étaient à table, et alors la lumière de la lampe semblait accroître encore notre affectueuse intimité ; faire le tour de la table, pour serrer la main de tous était en soi un singulier plaisir.

Une fois, ne l'ayant pas trouvée à sa place, je lui dis :

— Vous ne vous êtes pas permis, je pense, de rester jusqu'à cette heure-ci dans le jardin ?

Je sus qu'elle avait été malade et qu'elle avait dû garder la chambre ces deux dernières semaines. Quelques jours se passèrent ; on fit de plus fréquentes allusions à sa maladie ; j'appris que le docteur de l'endroit, n'acceptant plus la responsabilité de son état, demandait qu'on appelle en consultation un médecin de Londres. Mais elle ne voulut pas entendre parler d'une telle dépense et déclara qu'elle se sentait assez bien pour se rendre à Londres elle-même.

La petite voiture attelée d'un poney la conduisit à la gare, et je la vis dans la salle d'attente, tout enveloppée de châles. Elle rougit à ma vue, mais à la vérité, son mal ne l'avait pas changée autant qu'elle le pensait. Il y a des êtres si beaux que la maladie même ne les déforme pas, et elle était douée d'une vitalité si exquise qu'elle se serait retournée pour vous sourire encore, à deux doigts de la mort.

Nous crûmes que le train nous l'enlevait pour toujours, mais elle revint plus confiante. On avait jugé une opération inutile ; elle garda la chambre encore bien des jours : près d'un mois se passa. Elle reparut enfin, l'air étrangement bien portante, et chaque jour son état s'améliora jusqu'à lui redonner son visage de jeune fille, et cette démarche dansante aisée qui était un charme et une joie dans la paix silencieuse de cette vieille demeure. Sa grâce et son allure légère étaient étonnantes, et un jour, toute prête à partir en voiture, elle traversa la bibliothèque

en courant, ouvrit son secrétaire, cherchant, dans les innombrables tiroirs, une des sommes d'argent qu'elle y mettait de côté, enveloppées dans des morceaux de papier.

— Comme vous êtes charmante ! Vous êtes tout à fait remise maintenant, vous avez le visage d'une jeune fille de quinze ans.

Elle se retourna et me regardant, fit paraître sur son visage cet amour qu'une femme âgée éprouve pour un jeune homme qui lui est quelque chose de moins et de plus qu'un fils. Comme un reflet d'été demeure sur un visage d'automne, dans une semblable affection flotte une sensation d'amour. Il y a quelque chose de singulièrement tendre dans cet élan d'un jeune homme pour les charmes déclinants de celle qu'il regarde comme une mère de prédilection, et qui lui rappelle aussi la jeune fille qu'il aurait aimée si le temps ne lui en avait pas dérobé la jeunesse. Il y a un charme dans une telle affection qu'ignoreront toujours les natures conventionnelles.

Je me rappelle ce jour, car ce fut le dernier où je la vis dans toute sa beauté. Bientôt après, nous remarquâmes qu'elle ne s'était pas entièrement rétablie, et nous pensions que c'était pour n'avoir pas suivi avec régularité son traitement. Elle passait de longues heures seule, dans la serre, avec le soleil brûlant qui lui tombait sur le dos, et nous la suppliions — et moi tout des premiers, — de ne pas porter de lourds pots de fleurs, ni des arrosoirs depuis le réservoir jusqu'au fond du jardin ; et, pour l'en dispenser, j'entrepris d'arroser les fleurs à sa place

Mais elle était de celles qui veulent tout faire elles-mêmes, qui pensent que si elles ne ferment pas la porte, la porte ne sera pas bien fermée. Elle parlait toujours de son travail. « Si je l'abandonne, disait-elle, ne fût-ce que pour une semaine, tout devient tellement en retard que je désespère d'arriver jamais à rattraper l'arriéré. Le pire est que personne ne peut reprendre mon travail où je l'ai laissé. » Et à mesure qu'elle allait moins bien, cette idée se développait jusqu'à devenir une sorte de folie. A la fin, spéculant sur la force de notre amitié, je lui dis que sa vie appartenait à son mari et à ses enfants, et qu'elle n'avait pas le droit de la gaspiller de cette façon. J'alléguai qu'en se ménageant raisonnablement, elle pouvait vivre encore vingt ans, mais qu'au train dont elle dépensait ses forces, elle n'irait pas loin. Je lui parlai brutalement, mais elle se mit à sourire, sachant bien à quel point je l'aimais, et quand je regarde en arrière, il me semble qu'elle devait savoir que rien ne la sauverait et qu'elle préférait donner à ses fleurs le dernier été de sa vie. C'était pathétique de la voir, pauvre mourante, le soleil tombant sur elle à travers la vitre en feu, assise interminablement, seule à soigner ses fleurs. Je me rappelle comment elle rentrait le soir épuisée, et s'étendait sur le petit canapé. Son mari, en jetant sur elle un regard anxieux, doux et tendre à la fois, tirait sa jupe sur ses pieds et s'asseyait près d'elle, avec tendresse, avec amour, réclamant le droit de lui prendre la main, comme s'ils n'avaient pas été mariés trente ans et s'ils n'étaient encore que des amoureux.

A cette époque, nous la suppliions de nous laisser demander le docteur de Londres, et je me rappelle combien je fus fier, lorsqu'elle me regarda et me dit : « Bien, Kant, ce sera comme vous le voulez. » Je me revois encore attendant près du petit bois au tournant de l'allée, pour être sûr de rencontrer le docteur à la sortie de la gare.

Les vieux ormes étaient d'un vert admirable, et le ciel d'un bleu si pur, et nous nous attardions à regarder le beau pâturage où les moutons erraient paisiblement, et tandis que la chaleur exquise de l'été se répandait dans notre chair, nous parlions de celle qui allait mourir.

— Est-ce donc incurable ?

— Il ne s'agit pas d'une cure... Nous ne pouvons pas créer, nous pouvons seulement stimuler une force existante, et chaque fois que nous stimulons, nous affaiblissons, et ainsi jusqu'à épuisement. Nos remèdes ne font que précipiter la fin.

— Alors il n'y a aucun espoir ?

— Je crains que non.

— Peut-elle vivre cinq ans ?

— Je crois que c'est extrêmement improbable.

— Combien de temps lui donnez-vous à vivre ?

— Vous m'en demandez trop... Je dirais un an environ.

Le docteur remonta l'avenue ombragée, et je restai à regarder les moutons stupides, n'apercevant dans tout ce paysage vert qu'un espace étroit et sombre. Ce jour-là, je la vis pour le dernière fois. Elle était assise sur une chaise basse, elle était déjà très mal, à la vérité, et la voix faible, mais encore jeune et pure, disait : « Est-ce vous,

Kant, venez près de moi et laissez-moi vous regarder. »

Au milieu de mes travaux à Londres, je recevais des lettres de mes amis, des lettres qui me disaient la marche de la maladie, et à chaque lettre, la mort devenait de plus en plus concevable, jusqu'à ce que sa mort semblât se tenir en personne devant moi. Elle ne pouvait tarder beaucoup et la lettre arriva qui me disait : « On ne pense pas que maman puisse passer l'hiver. » Peu après, ce fut une autre lettre : « Maman ne passera pas un autre mois », et puis ce télégramme : « Mère mourante, venez tout de suite. »

C'était un froid et orageux après-midi, au cœur de l'hiver, et le train du dimanche s'arrêtait à toutes les stations, le voyage traîna son long cahotement de quatre heures d'une façon désespérante. La petite gare grelottait près d'une mer glaciale, et comme je montais l'allée, le vent râlait et me fouettait le visage. Je me hâtais, cherchant à distinguer à travers les arbres, les lumières qui brilleraient de l'autre côté du parc, si elle n'était pas morte : mes regards accueillirent avec bonheur les petits carrés jaunes qui étincelaient, et me glissant par l'entrée de derrière et rencontrant le domestique dans le couloir :

— Comment est-elle ? lui dis-je.

— Bien mal, Monsieur

Elle ne mourut pas cette nuit-là, ni la suivante, ni même celle d'après, et tandis que nous attendions que la mort, de son pas lent mais sûr, vînt nous prendre ce qui restait d'elle, je pensai souvent à la dégradation que ces traînantes morts impriment sur ceux qui en sont les

témoins, et combien elles mettent affreusement en évidence tout ce qu'il y a d'animal en nous. Car si grande que soit notre peine, il faut bien que nous mangions et buvions, et il nous faut même parler d'autre chose que de l'être chéri que nous sommes sur le point de perdre. Nous ne pouvons échapper à notre misérable nature, et tout en mangeant et buvant, nous commentions les nouvelles qui, toutes les heures, nous venaient de la chambre de la malade. « Maman ne passera pas la semaine. » Quelques jours plus tard « Maman ne passera pas la nuit. » Le déjeuner était le repas qui me choquait le plus, et j'ai pensé souvent : « Elle se meurt là-haut, pendant que nous mangeons des tartes aux confitures. »

Un jour, il me fallut aller à cheval par les dunes chercher des lettres, et, à mon retour, comme je revenais de l'écurie, je rencontrai son fils. Il était en pleurs, et me dit en sanglotant : « Mon pauvre vieux, tout est fini ; elle vient de passer. » Je lui pris la main et fondis en larmes. Alors une de ses filles descendit et me dit comment elle s'était éteinte. Quelques heures avant sa mort, elle avait demandé un fil de soie : elle passait toujours un fil de soie entre ses dents avant de s'endormir. Ses pauvres bras étaient ratatinés jusqu'à l'os et n'étaient guère plus grands que ceux d'un enfant. On la souleva, hagarde et à bout de forces : on lui donna la soie et on tint le miroir devant elle, mais la mort vint lui glacer les yeux et elle retomba en arrière épuisée. Son souffle alors devint de plus en plus faible, et, à la fin, presque soudainement, elle comprit qu'elle allait mourir : alors, regardant autour d'elle d'un

air effaré, sans voir ceux qui entouraient son lit, elle dit : « Oh ! mourir ! quand il y a encore tant à faire ! Comment feront-ils sans moi ? »

J'aidai à écrire les lettres, si mélancoliques, si conventionnelles et qui exprimaient si peu notre chagrin, et tandis que les jeunes filles tressaient des couronnes pour la morte, des couronnes et des lettres de condoléances arrivèrent. Les jeunes filles montèrent dans la pièce où reposait la morte, et en redescendant, elles me dirent combien leur mère paraissait belle. Que de fois, pendant ces jours affreux, ai-je dû refuser d'aller la revoir, morte ! Le souvenir que je conservais d'elle était une chose intensément vivante, et je ne pus me laisser persuader de le sacrifier.

Nous pensions que le jour ne viendrait jamais, mais il vint. Il y eut un déjeuner copieux, on fuma des cigares, on parla furtivement des récoltes, du prix des moutons, de la chasse que le froid avait beaucoup contrariée, et la conversation s'émaillait du rappel des excellentes qualités de la défunte. Je me souviens que le temps était beau, rayonnant d'un soleil pur, et que l'approche du printemps colorait la douceur du ciel le jour où le funèbre cortège passa le long de la route en bordure de la mer, le cercueil couvert de lys traîné sur un chariot par les paysans de la propriété. Ce jour-là, la moindre ligne et toutes les couleurs de cette côte âpre et stérile se gravèrent dans mon esprit, et je vis, plus distinctement que jamais je l'avais fait, la vieille église avec son toit rougeâtre et sa tour dogmatique et carrée, ce village abandonné, les

ondulations des collines surmontées d'un bouquet d'arbres comme d'un plumet. A l'église, les visages des jeunes filles étaient décomposés par la douleur, et elles pleuraient désespérément dans les bras les unes des autres. La voix maussade de l'orgue, l'hymne laid et la voix éraillée du vieux pasteur qui se tenait en surplis blanc sur les marches de l'autel m'étaient si pénibles à supporter que je fermai les yeux et me délivrai de la vue des vieillards à têtes blanches et branlantes qui, poussés par une curiosité sénile, se pressaient pour regarder dans son tombeau.

La foule se dispersa rapidement. Les parents et les amis de la défunte, pour regagner la maison, rejoignirent ceux qui leur étaient le plus agréables et le plus sympathiques, et l'on discuta des questions d'intérêt privé. Ceux qui étaient venus de loin consultaient leurs montres, leurs regards faisaient implicitement des excuses à la vie, et le temps qu'ils avaient sacrifié à quelque chose qui ne lui appartenait plus, leur paraissait singulièrement disproportionné. Le soleil riait sur la mer et le jeune blé foisonnait dans les champs, les feuilles pointaient sur les branches, des alouettes montaient de plus en plus haut se perdant dans l'air pâle, et comme nous approchions des bois, les amoureux croassements des corneilles me rappelèrent qu'elle n'entendrait plus les bruits charmants du printemps et que nos vies ne seraient plus jamais les mêmes. Me laissant dépasser par cette foule bavarde qui, en vêtements de deuil, poursuivait son chemin à travers ce mélancolique paysage de printemps, je songeai à celle que j'avais aimée si longtemps. Je me pris à considérer le sou-

venir comme un sanctuaire où nous pouvons adorer sans honte. Je pensai à l'amitié comme au seul sentiment qui nous puisse délivrer de nos instincts naturels. Je compris qu'il est un amour autre que celui qu'un jeune homme offre à celle qu'il souhaiterait pour femme, et je sentis combien celui que je ressentais pour elle était plus intense et plus étrangement intime que celui que j'avais vu le monde, jusque-là, offrir à ses créatures

X

« APPORTEZ LA LAMPE ! »

Depuis des jours, il n'y a pas eu de vent dans les arbres, et le paysage prend un aspect somnambulique — même silence, même mystère, même angoisse. L'épais feuillage du frêne ne tremble point, et il n'est pas jusqu'aux feuilles dentelées suspendues aux petites branches les plus hautes qui ne soient immobiles ; les aubépines qui poussent sur le mur délabré tournent au jaune et au brun, les roses trémières ont défleuri, les chrysanthèmes commencent. Hier soir, un ciel rose pâle se fondit dans le bleu solennel de minuit ; on ne voyait que peu d'étoiles : Jupiter, insupportablement éclatant, voyageait là-haut, et Mars rougeoyant pendait, à l'horizon, sous une lune ronde, décorative..... Derniers jours de septembre ! chaque soir, le jour meurt quelques minutes plus tôt. Vers cinq heures et demie, un frisson vous saisit autour des jambes ; il y a certainement l'annonce du froid dans l'air : on éprouve la tentation de mettre une allumette dans le feu. Il est difficile de dire si vraiment on sent le froid ou si on désire la compagnie de la flamme. On a pris le thé ; le crépuscule

s'amoncelle, et voici que le démon Découragement vous guette dans les coins. A la tombée du jour, quand on a fini de travailler, d'engourdissantes pensées s'élèvent dans le cabinet de travail ou dans l'atelier.

Qu'on songe quand il se lève au peintre décorateur qui termine sa trente-sixième colonne (il y en a quarante-trois) ; l'obscurité croissante a interrompu son travail, et une douleur, une lassitude lui vient au cœur. Pour grand ou petit que soit son talent, il se demande qui peut bien se soucier qu'il laisse ou non les sept dernières colonnes inachevées. Qu'on songe à celui qui écrit des contes. Il faut deux, trois ou quatre contes de plus pour faire le nombre de pages demandé. Ce crépuscule a interrompu sa tâche, et il quitte sa table de travail en se demandant à qui cela importe qu'il écrive ou non ces derniers contes. S'il les écrit, ses idées frémiront, verdoyantes, pendant un court printemps, elles jouiront d'un été bien bref, et lorsque son jardin se fanera à l'automne, ses pages seront à peu près oubliées, l'hiver les atteindra plus tôt peut-être qu'il n'atteint son jardin : ces fleurs qu'il croyait immortelles sont plus mortelles que les roses. Pourquoi, se demande-t-il, s'intéresserait-on plus à mes contes qu'aux mille et un contes qu'on a publiés cette année ? Les miens font partie de ces choses quelconques dont se compose l'ennui qu'on nomme la vie. Ses pensées remontent en voltigeant vers le passé, et sa propre existence lui semble à peine plus réelle que le travail de sa journée, à son chevalet s'il est peintre, à sa table s'il est écrivain. Il se compare à un cheval

tournant autour d'un puits : mais le cheval tire de l'eau, et l'eau est nécessaire. Tandis que l'art, en admettant même que son travail soit assez bon pour s'appeler ainsi, n'est, somme toute, nécessaire à personne. Quel qu'il soit, la preuve est faite que le monde marchera tout aussi bien sans son travail ; mais il a beau en être sûr, surtout aux heures dont je parle, il est certain qu'il continuera à travailler. « L'homme est né pour travailler », disent les vieux textes. Il faut qu'il continue à tracer son sillon, sinon il n'a qu'à se coucher par terre et qu'à mourir d'ennui, ou qu'à devenir fou. Il se demande pourquoi il est devenu un faiseur d'idoles. « Faiseur d'idoles, faiseur d'idoles, s'écrie-t-il, qui ne peut pas trouver d'adorateurs pour sa marchandise ! » Certes, il vaut mieux être un marin au pied d'un mât ou un soldat sur le champ de bataille. Ses pensées s'éparpillent et il commence à songer à toute une vie d'action.

Comme ce serait beau, pense-t-il, de s'embarquer pour l'Amérique du Sud, où l'on trouve encore des forêts et des montagnes inconnues. Il se rappelle un récit où il était question de bergers sauvages des Pampas, si habitués à monter à cheval qu'ils ne pouvaient faire à pied un kilomètre sans être obligés de se reposer ; et, assis au coin du feu, à la fin d'une journée d'automne, il peut les voir galoper à travers les hautes herbes des Pampas, faisant tournoyer trois boules au long d'une courroie, cette arme qu'on appelle un « bolus » et qui, lancée dans l'air, s'enroule aux jambes du guana qu'elle fait tomber à terre. Mais s'il partait pour l'Amérique, s'accommoderait-il de

cette existence de chasseur ? l'artiste peut-il mettre de côté ses rêves ? Ils le suivraient ; le soir venu, assis près du feu de campement, il en viendrait à se demander comment on pourrait peindre les ombres ou raconter la vie singulière de ceux qui groupés autour de lui, mangeront de la viande séchée au soleil. Il n'y a rien d'autre à faire pour lui qu'à poursuivre son sillon. Il lui faudra écrire des histoires jusqu'à ce que son cerveau baisse, ou que la mort survienne. Laquelle va-t-il écrire pour terminer son livre, puisqu'il faut le terminer, puisque cela fait partie de la succession des choses ?

Un son de cloches passe maintenant dans l'air paisible, un beau son de paix et de longue tradition ; il se plaît à l'écouter tout en songeant aux hymnes et aux homélies du bon ministre. Va-t-il se lever et aller à l'église ? Le service adoucirait peut-être son découragement ; mais il ne se sent pas assez de courage au cœur. Il ne peut que gratter une allumette ; le feu s'enflamme. C'est un de ces après-midi d'automne, dont la première fraîcheur fait si bienvenu un peu de feu. Comme il s'enfonce dans son fauteuil, la chaleur adoucit son esprit et sa chair. Dans la chair assoupie, l'esprit s'éveille. Eh ! quoi ! — est-ce l'histoire qui vient ?

Oui, elle se compose, sans que sa volonté y prenne part, et il se dit : « Laissons-la se former. » Et la scène qui apparaît à son esprit est une salle de bal. Il voit des femmes en grande toilette, des cous et des bras délicats de jeunes filles, et des jeunes gens en noir réunis dans l'embrasure des portes. Des couples vont et viennent au

rythme d'une valse langoureuse, imitation française de Strauss, une valse qu'on ne joue plus et que tout le monde probablement, sauf lui, a oubliée, une valse qu'il a entendue il y a bien vingt ans et qui demeure depuis dans un coin du cerveau ; mais maintenant il la réentend tout entière : jamais, jusqu'ici, il ne pouvait se rappeler cette coda, maintenant cela lui revient avec un parfum de violettes, le parfum d'une petite femme blonde qui rêve, tout en dansant avec un jeune homme blond comme elle. On supposera que c'est elle qui l'a choisi, on supposera qu'elle porte du crêpe de chine, avec quelques touches de blanc, et un tulle blanc autour du cou. On supposera qu'il s'agit d'une veuve, dont le mari est mort six mois après son mariage, il y a six mois ; qu'elle est venue de quelque endroit éloigné du monde, d'Amérique ; Baltimore sera tout aussi bien qu'une autre ville, peut-être mieux, car le rêveur, au coin du feu, n'a pas la moindre idée de l'endroit exact où se trouve Baltimore, si c'est dans une plaine ou au milieu des montagnes, si c'est construit en marbre, en briques ou en pierre. Elle vient donc de Baltimore, d'une rue qui porte un joli nom, rue de la Cathédrale ; il doit bien y avoir une rue de la Cathédrale à Baltimore. C'est le son des cloches qui vraisemblablement a amené le rêveur à choisir la rue de la Cathédrale pour celle de son habitation..... Il s'agirait d'une soirée dansante, presque intime et à laquelle elle aurait pu venir quoique son mari ne soit mort que depuis six mois. Ils iraient ainsi tous les deux, glissant parmi les couples, évitant les danseurs, et réapparaissant derrière

des groupes sautillant ou martelant le plancher, les hommes tenant les femmes comme des guitares. Une veuve américaine danse la main sur l'épaule de son cavalier en s'ajustant à lui, trouvant un recoin entre le bras et la hanche de son danseur sur l'épaule duquel elle pose la tête : elle suit exactement son pas, quand il change de direction, point d'accroc ni de cahot, ils vont toujours du même rythme.

Combien sont délicieux ces moments d'amour et de rythme ! et combien ils le sont plus encore s'il arrive que la femme prenne un petit mouchoir bordé de noir et le glisse dans la manchette du danseur, en murmurant quelque chose qui signifie : « Je désire que vous le gardiez ! » Un petit événement de ce genre vous arrache à la sottise de la vie matérielle. La cause de notre extraordinaire bonheur vient alors, je pense, de ce qu'on s'est remis à marcher au pas : on a rejoint la Grande Procession, et on travaille activement à la Grande Œuvre. Dans de tels moments, on se sent plus conscient du rythme qu'à aucun autre, et, après tout, le rythme c'est la joie. C'est le rythme qui fait la musique, qui fait la poésie, qui fait la peinture : nous ne sommes, après tout, que rythme, et toute la vie de ce jeune homme s'accorde, pendant qu'il rentre chez lui, à cette mélodie qui unit les étoiles au-dessus de sa tête. Toutes les choses chantent ensemble. Il chante en passant devant la loge des concierges, et il s'apitoie sur le pauvre couple endormi, — que savent-ils de l'amour, humbles animaux insensibles aux joies du rythme !

Il monte l'escalier, tout exalté. Tout en lui l'incline au rythme : les mots suivent les idées, les rimes suivent les mots, il s'assied à sa table, et prenant une feuille de papier, il écrit. Un chant s'agite en lui ; un chant imprégné d'une chevelure blonde et de parfums, le mouchoir l'inspire : il faut que ce rondel soit parfait : un rondel, ou quelque chose d'approchant, qu'il lui lira demain, car elle lui a donné un rendez-vous pour demain, — où cela ? Nulle place meilleure pour les amoureux que le jardin de la place de la Trinité. Il passe sa nuit dans un sommeil très léger : mais ses réveils sont délicieux, chaque fois qu'il se réveille, il perçoit une légère odeur de violettes. Il rêve à des cheveux blonds, il rêve au soin avec lequel il va s'habiller le matin. L'aimerait-elle mieux avec son pantalon jaune, ou avec le gris ? mettra-t-il une cravate violette ou grise ? Il y a des questions importantes, et qu'y a-t-il de plus important pour un garçon de vingt-cinq ans que d'aller rencontrer un délicieux petit Saxe aux cheveux blonds et aux yeux de myosotis dans le jardin de l'église de la Trinité ? Il sait qu'elle viendra, mais il espère qu'elle ne le fera pas trop attendre, et dès dix heures, il est là pour plus de sûreté, faisant les cent pas, regardant les nourrices et les voitures d'enfant que l'on promène à l'ombre. En une autre occasion, il aurait peut-être regardé les nourrices, mais ce jour-là, la plus jolie d'entre elles est tout à fait dénuée d'attraits. Elles ne sont que le pain ordinaire de l'existence : aujourd'hui, la part qu'il en va prendre est d'un prix plus exquis. Il l'espère, du moins ; les vingt ans qui viennent de s'écouler n'ont

aucunement amoindri la douceur du moment où il la voit traverser l'allée semée de gravier, cette délicieuse petite femme aux cheveux blonds, vêtue de noir, qui vient à son rendez-vous.

Le rêveur les voit, elle et son amoureux, sortir ensemble du jardin. Il les suit par les rues, les entend causer, se demander où ils iront déjeuner. L'emmener dans un restaurant parisien ne serait qu'un plaisir vulgaire. Il songe vivement à la conduire à la campagne. Ils ont l'un et l'autre envie de s'asseoir sur l'herbe chaude et de s'embrasser par aventure. Toutes les âmes rêvent d'une campagne pour s'y aimer ; et elle voudrait l'entendre lui dire qu'il l'aime, à l'ombre des arbres. Elle est Chloé ; il est celui qui fut l'amant de Chloé. Où vont-ils aller ? A Bougival ? Il y a beaucoup à dire en faveur de cet endroit, mais il y est déjà allé. Il est allé aussi à Meudon : il voudrait se rendre avec elle quelque part où il ne soit jamais allé auparavant, et où peut-être il ne retournera jamais : Vincennes ? Le nom est joli et le tente. Et ils y sont et y arrivent vers onze heures, un peu trop tôt pour déjeuner.

Le soleil étincelle, le ciel est bleu, des nuages blancs s'y déroulent, qui lui font l'effet de joyeuses bannières. Il est heureux que le soleil étincelle : tout est augure, tout est oracle. Un gazouillis de pensées et d'images se presse dans son esprit, et peut-être aussi dans celui de la jeune femme. Il a dans sa poche le poème qu'il a écrit pour elle, il faut qu'il le lui lise, sous les arbres et les buissons : s'asseoir sur les bancs publics serait infiniment

trop prosaïque et ils regrettent que le buisson se montre si paresseux à donner un épais feuillage, car les amoureux croient que le monde est fait pour les amoureux. Il n'y a que l'amour qui vaille, et l'objet de toute musique, de toute poésie, de toute peinture ou sculpture, est de susciter l'amour, de glorifier l'amour, de faire que l'amour paraisse la seule occupation sérieuse. Vincennes, ses arbres et ses blancs nuages, s'enlevant sur le ciel bleu furent, au regard de ces amants, ce jour-là, un décor très propre à leurs amoureux entretiens.

La chère petite femme s'assied — le rêveur peut la voir assise sur le chaud gazon, — s'abritant autant qu'elle le peut, derrière quelque buisson, sa robe de crêpe noir lui cachant les pieds ou tout au moins s'y efforçant. Les bas blancs étaient alors à la mode ? Elle porte des bas blancs ; qu'ils sont charmants dans ces petits souliers noirs ! La jeune génération ne connaît plus que les bas noirs : il n'y a plus que des gens entre deux âges pour connaître le charme des bas blancs. Mais le jeune homme doit lire son poème : il souhaite qu'elle l'écoute, parce que le poème lui plaît fort à lui-même, et parce qu'il sent que son poème va l'avancer dans ses bonnes grâces. Et quand elle lui demande s'il a pensé à elle pendant la nuit, il s'empresse de lui répondre que son mouchoir parfumé à la violette l'a réveillé bien des fois, et que ces réveils ont été délicieux. A quelle heure s'est-il couché ? Oh ! très tard. car il s'est mis à écrire à son intention un poème qui chante la beauté de sa chevelure blonde.

— Faites-moi voir votre poème. Il est charmant, mais

que voulez-vous dire par « des cheveux enchantés ? » Est-ce que mes cheveux vous ont enchanté ?

Il est facile d'obtenir des compliments sur un poème, en de pareilles circonstances : la meilleure des odes d'Horace ne satisferait pas autant une jeune femme que le peuvent faire les médiocres vers du jeune homme dont elle est éprise. Il est juste qu'il en soit ainsi, et ceci n'est qu'une critique de la vie formulée par notre rêveur perdu dans l'ombre qu'éclaire par moments la flamme. Il décrit, de souvenir, la tiédeur du gazon et les buissons clairsemés, et il essaie de se rappeler s'il a posé sa main sur la cheville blanche pendant qu'elle lisait son poème. Mais elle n'est pas vraiment fâchée contre lui : comment être fâché contre quelqu'un qui a écrit que vos cheveux étaient enchantés, pourquoi se soucierait-on que la phrase ait été empruntée à un autre poème ? Ce qui lui importe, c'est qu'elle puisse penser que ses cheveux sont enchantés, et elle y porte les mains. Le jeune homme lui demande de dénouer ses cheveux, de les laisser tomber sur ses épaules. Il faut bien lui donner le prix de son poème, et le seul prix qu'il veuille accepter est de voir ses cheveux dénoués.

— Je ne peux vraiment pas dénouer mes cheveux ainsi, dans ce bois, en public. N'y a-t-il pas moyen de vous payer autrement ? Et elle se penche un peu en avant, le regard fixé sur lui. Le rêveur peut lui voir les yeux, ces jeunes yeux si clairs, mais il ne peut se rappeler sa bouche ; ses lèvres étaient-elles fortes ou minces ? Il se revoit pourtant l'embrassant.

Par un semblable jour, un jeune homme ne peut pas ne pas embrasser la jeune femme qui l'accompagne, et on se demande si la jeune femme consentirait jamais à sortir une autre fois avec lui s'il ne le faisait pas. Mais les amoureux de Vincennes ont besoin d'être prudents. La dame aux cheveux enchantés vient d'apercevoir un monsieur d'âge mûr assis, avec ses deux fils, sur un banc, non loin de là.

— Soyez sage, je vous en prie. Je vous assure qu'il nous a vus.

— S'il nous a vus, cela n'a aucune importance : cela lui rappellera ses jeunes années, avant la naissance de ses fils : d'ailleurs, il a l'air très bien disposé.

Un peu plus tard, les deux amants s'adressent à lui, car le temps passe, même pour les amoureux, et l'envie de déjeuner leur est venue. Le monsieur bien disposé leur indique le chemin du restaurant. Il insiste même pour les accompagner quelques pas, et ils apprennent par lui que le restaurant n'est ouvert que pendant la saison ; la saison commence à peine, mais nul doute qu'ils pourront trouver là quelque chose à manger, une omelette et une côtelette en tout cas.

Ici, le parfait conteur se complairait dans ce restaurant : déjà ses pensées se fixeraient sur un cabinet particulier, et son imagination, s'il s'agissait d'un écrivain naturaliste, se plairait à rappeler que la glace était balafrée de noms d'amoureux, et il choisirait les noms les plus laids. Mais, cher lecteur, si tu t'attends à un cabinet particulier dans cette histoire et à l'amoureuse union dont ce serait le

décor, tourne la page immédiatement, sans quoi tu seras déçu ; cette histoire ne contient rien qui puisse te choquer. Quand le poète châtain clair et l'Américaine aux cheveux couleur de blé déjeunèrent à Vincennes, ils prirent place près de la fenêtre, dans la grande salle oblongue où s'alignaient des tables, et ils furent servis par une armée de garçons las de leur oisiveté.

En ce temps-là il y avait un lac à Vincennes — je m'en porte garant, — avec une île et de grands arbres, au travers desquels brillait le soleil du matin. Les yeux des amoureux admirèrent la scène, et ils admirèrent aussi le charme des reflets dans l'eau et les cygnes qui voguaient aux abords de l'île. Le parfait conteur va s'écrier : « Mais s'il n'y a pas de scène dans le restaurant, comment diable cette histoire va-t-elle finir ? » Pourquoi faut-il donc que les histoires finissent ? un dénouement sensuel serait-il une meilleure fin que si, par exemple, les amoureux étaient pris par une ondée en quittant le restaurant ? Un tel accident a pu arriver, rien n'est plus vraisemblable qu'une ondée à la fin d'avril ou au commencement de mai, et je peux fort bien imaginer les amoureux courant se mettre à l'abri dans une de ces loges de concierge qu'on voit à la porte des villas.

— Rien qu'un instant, disent-ils, la pluie va bientôt cesser.

Mais à peine y sont-ils qu'une domestique paraît portant trois parapluies ; elle en donne un à Marie, et un à moi, et elle garde l'autre pour elle.

— Mais qui est-ce ? Vous me disiez ne connaître personne à Vincennes.

— En effet.

— Mais vous devez connaître les gens qui habitent ici : la bonne dit que Monsieur (elle veut dire son maître) connaît Monsieur (c'est-à-dire vous).

— Je vous jure que je ne connais personne ici, mais allons, cela peut être assez amusant.

— Mais qu'allons-nous bien pouvoir dire en guise d'explication ? allons-nous dire que nous sommes cousins ?

— Personne ne croit aux cousins ; allons-nous dire que nous sommes mari et femme ?

Le rêveur voit les deux personnages : le souvenir les reflète comme fait un miroir convexe, les réduit à un dixième de leur taille, mais il les voit si clairement ; il les suit sous la pluie jusqu'en haut des marches de la villa, en haut du perron. Le jeune homme continue à protester qu'il n'est jamais venu à Vincennes auparavant, qu'il n'y connaît âme qui vive, et les voici l'un et l'autre assez animés par toute cette aventure. Que peut bien être le maître du logis ? Un homme de goûts assez ordinaires, semble-t-il, et, en attendant leur hôte, nos amoureux se mettent à examiner les tapis de Turquie, les canapés et les chaises richement tapissés.

Voilà une bonne petite situation dont un parfait conteur tirerait quelque folâtre fantaisie. Le parfait conteur verrait tout de suite que le bon bourgeois et sa dame, ainsi que leurs enfants, sont en train d'apprendre l'anglais, et que c'est là une occasion pour toute la famille de mettre ses connaissances en pratique. Le parfait conteur verrait tout de suite que la famille va s'éprendre du jeune couple,

et dans son histoire, la pluie continuerait à tomber à torrents. On voudrait empêcher les amoureux de rentrer à Paris. Pourquoi ne pas rester à dîner ? Après le dîner, le parfait conteur amènerait quelques voisins, on se mettrait à danser et à chanter. Est-il donc si difficile de supposer que ce jour-là soit précisément un des soirs où il y a réception chez « la bourgeoise » ? Le jeune couple s'assiérait dans un coin. *Le bourgeois et sa dame* lui témoigneraient la plus charmante sollicitude, jugeant aimable de ne pas lui dire qu'il n'y a pas de train après minuit, et quand les amoureux, à la fin, décideraient de partir, le *bourgeois* et la *bourgeoise* leur diraient que leur chambre est toute prête et qu'il n'y a absolument pas moyen de rentrer à Paris ce soir-là. Jolie petite situation qu'on pourrait avantageusement mettre à la scène, dans un théâtre français. Dilemme aimable, encore qu'un peu pénible, où peut se trouver une jeune femme, surtout si elle est passionnément éprise du jeune homme ! Le parfait conteur dirait avec amertume : « La jeune femme a-t-elle regretté le sacrifice qu'elle fit à la décence en permettant au jeune homme de la faire passer pour sa femme ? » Le parfait conteur donnerait alors au lecteur l'assurance que la jolie Américaine a agi exactement ainsi qu'une *dame* peut agir en de pareilles circonstances. Je n'essaierai pas de dire comment une dame doit agir en pareil cas, et il serait assez sot de ma part de supposer que la dame fût passionnément éprise.

La situation que crée ma fantaisie est ingénieuse, et je regrette que cela ne se soit pas passé ainsi. C'est d'une

toute autre façon que la Nature débite ses histoires. Et je suis sûr que les amoureux revinrent de Vincennes simplement un peu animés par leur aventure.

Le lecteur voudrait savoir s'ils se donnèrent un autre rendez-vous ; s'ils s'en donnèrent un, ce dut être pour le jour suivant ou pour le surlendemain, car n'avons-nous pas imaginé que la jeune veuve avait déjà pris son billet? N'a-t-elle pas dit qu'elle devait repartir pour l'Amérique à la fin de la semaine ? « Dans quelques jours, a-t-il répondu, il y aura l'Atlantique entre nous, » et cela les rend fort tristes, car l'Atlantique est quelque chose d'assez considérable et dont il faut bien tenir compte, surtout dans une histoire d'amour. Il eut mieux valu pour le poète accepter l'invitation à dîner que lui faisait le bourgeois : des amis, ainsi que je l'ai supposé, seraient venus, on aurait improvisé une soirée dansante, ou bien la pluie aurait repris ; quelque chose serait sûrement arrivé pour leur faire manquer le train, et on leur aurait demandé de rester pour la nuit. La jeune veuve ne parlait pas français, mais lui, oui ; il aurait tout arrangé, avec *le bourgeois et sa dame*, et la chère petite femme aurait tout ignoré du sort qui l'attendait — ô heureux sort ! — jusqu'à ce que le moment fût venu de monter à leur chambre.

Mais, lui, l'imbécile, il a perdu l'occasion que lui donnait la pluie, et tout ce qui résulta de cette petite excursion fut la promesse qu'il lui arracha de revenir l'année suivante et de danser de nouveau le boston avec lui : d'ici là il lui faudra porter au bras la jarretière qu'elle lui a donnée. La proposition de lui donner sa jarretière

est-elle venue d'elle ou de lui ? Cette jarretière lui fut-elle donnée dans le fiacre en rentrant de Vincennes ou fut-ce la fois suivante, lorsqu'ils se rencontrèrent à Paris ? Répondre à ces questions ne servirait en rien à l'histoire, qu'il suffise de dire qu'elle lui assura que l'élastique durerait une année, et que lorsqu'elle lui prendrait le bras et y trouverait la jarretière, elle comprendrait qu'il lui est resté fidèle. Il y avait encore le petit mouchoir qu'elle lui avait donné, et qu'il doit conserver dans un tiroir. Un peu de son parfum peut-être survivra à cette longue année de séparation. Je suis sûr qu'elle le prierait d'écrire une lettre à l'adresse du steamer sur lequel elle aurait pris passage : mais lui, l'insouciant, se serait mis à écrire des vers, et la fin de tout cet amour qui commençait si bien serait une lettre furieuse, dans laquelle on lui dirait adieu pour toujours, en déclarant qu'il n'est pas digne de son amour, parce qu'il aurait manqué le courrier.

Tout ceci est arrivé il y a vingt ans : peut-être maintenant la terre pèse-t-elle sur sa charmante petite personne, et la terre pèsera sur moi aussi avant longtemps. Rien ne dure, la vie n'est qu'un changement : la mort et la vie se chevauchent, s'entremêlent inextricablement : rien n'a de sens, rien n'existe qu'un flux changeant à la surface duquel des choses arrivent. Quelquefois, ce qui arrive est agréable, quelquefois désagréable. Et nous ne pouvons pas plus démêler quelque sens dans l'un que dans l'autre. Il y a vingt ans de cela, et il n'y a pas d'espoir, pas le moindre...

J'avais touché le fond de ce mouvement d'humeur, une douleur au cœur me dressa sur mes pieds, et jetant un regard autour de moi, je m'écriai : « Comme il fait noir ici ! Pourquoi n'y a-t-il pas de lumière ? Apportez la lampe ! »

XI

EUPHORION AU TEXAS

— Apportez la lampe, Agnès, dépêchez-vous.

Et dès qu'elle fut sortie de la pièce je me dis : « Elle va aller traîner à l'office et me laisser dans ce crépuscule, gris comme un fantôme, qui envahit la chambre. »

Sans oser regarder autour de moi, je m'assis dans mon fauteuil ; le crépuscule me faisait réfléchir qu'il était vraiment absurde de conserver plus longtemps, pour leur seule beauté, mes lampes d'autrefois. Une clef remonte avec un glouglou l'huile qui les alimente, mais ceux qui comprenaient le délicat mécanisme de ces lampes sont morts : les miennes ne sont jamais en parfait état et leur allumage semble dépasser un esprit comme celui d'Agnès, car elle n'a pu comprendre, si simple que cela paraisse, qu'après avoir remonté la lampe, il faut attendre de voir l'huile déborder le bec pour mettre le feu à la mèche. Ah ! la voici ! En la questionnant, je découvris peu à peu la vérité : la cuisinière avait remonté la lampe pour elle, je ne courais donc pas le risque de me trouver dans l'obscurité.

Il est fâcheux de tomber sur une intelligence aussi

imparfaite que celle d'Agnès, mais chacun de nous a ses défauts, ne l'oublions pas ; et, l'esprit rasséréné, je restai à regarder la robuste fille à cheveux jaunes, aux hanches énormes et aux épaules minces qui tirait les rideaux sur les fenêtres hautes et étroites. Leurs longs plis me semblaient s'harmoniser avec les lampes en forme d'urnes, et la pièce étant éclairée maintenant par le feu et la lampe, je m'enfonçai dans mon fauteuil pour tenter de reprendre le fil de mes souvenirs et je me rappelai une aventure à Vincennes où j'étais allé avec une jolie femme, vers 1880, alors que les bas blancs étaient encore à la mode. J'avais précieusement conservé, pendant des années, une jarretière et un mouchoir de dentelles et les trois lettres qu'elle m'avait écrites : mais, à cette époque, l'ordre ne régnait aucunement dans mes papiers, si bien qu'il ne me reste plus rien d'elle, sauf un nom, un nom qu'elle a d'ailleurs bien pu changer. Il est singulier que je me sois rappelé son adresse pendant tant d'années ! 17, *rue de la Cathédrale, Baltimore*. Mais si, par hasard, la rue a été démolie, il ne reste rien d'elle. Baltimore est une beaucoup trop grande ville pour pouvoir tenir place dans des souvenirs. En outre, je n'y suis jamais allé. Si j'étais allé à Baltimore, je l'aurais peut-être épousée, et si je l'avais épousée, ma vie eût été tout différente. Je serais peut-être entré dans les affaires. Quelle est la spécialité de Baltimore ? Qu'est devenue Marie Bruguère ? Tel est le genre de bizarres questions que les hommes d'âge mûr sont enclins à se poser, à l'heure qui précède le dîner, quand la femme de chambre a apporté la lampe et tiré les rideaux. Tout en

considérant ce que je choisirais, s'il m'était encore donné de choisir, d'une vie amoureuse ou d'une vie littéraire, mes yeux erraient sur les tableaux pendus aux murs, sur les étagères et sur les tables et les chaises, dispersées parmi les roses pâles et la composition rococo du tapis d'Aubusson. Une chaise me cachait une belle fleur et des branches au dessin charmant, mais changer cette chaise de place interromprait mon rêve. Et puis, il faut bien avoir des chaises, me dis-je, quoiqu'elles rompent la satisfaction parfaite que peut vous donner un tapis d'Aubusson.

M'étant soulagé par cette petite homélie, je pensai que peut-être cette femme reposait sous quelque pierre de taille, et cela me porta à méditer aussi sur la dispersion certaine de mon beau mobilier à la salle des Ventes dans quelques années, très peu d'années.

Mon œil tomba languissamment sur les délicates proportions d'un certain cabinet, « dans les tiroirs duquel, me dis-je, sont conservées quelques douzaines de lettres, et malheureusement pas une seule de celle qui vécut jadis dans la rue de la Cathédrale. Elle écrivait peu, et Gabrielle écrivait beaucoup : ses lettres à elle sont toutes là, sauf la première, de longues lettres de quatre, six et huit pages, dans lesquelles elle dit tout.

Je me rappelle qu'elle m'écrivait : « Vous n'avez pas besoin de vous excuser. Que vous soyez d'âge moyen, cela me plaît en vous : je n'aime pas du tout les jeunes gens ; que vous écriviez des livres est votre principale qualité, puisqu'ils sont beaux. Nous parlerons

beaucoup d'*Evelyn Innes*. Le jour suivant nous nous retrouverons au musée, le jour d'après, dans un fiacre, et nous ferons une délicieuse promenade, et le dernier jour vous viendrez me voir... Vous m'aimerez beaucoup, j'en suis sûre, parce que vous ne pouvez pas ne pas aimer une de vos propres femmes : mais je suis très grande, et si vous ne l'êtes pas, cela vous agacera. »

Comme ces mots, me dis-je, évoquent bien des yeux petits et spirituels, des cheveux blonds et des taches de rousseur ! Elle écrit comme quelqu'un dont la voix est grave. Si je savais l'allemand, je pourrais découvrir son accent qui doit être très peu protestant, doux et très allemand du Sud. Plus évocatrice encore est la lettre dans laquelle elle me dit que je dois m'inscrire sur le registre de l'hôtel comme M. Daynes de Londres, et lui écrire dès que je serai reposé. « Nous parlerons d'*Evelyn Innes* », me dit-elle dans cette lettre. Sans doute, si j'avais satisfait l'éréthisme de cette exquise viennoise, nous aurions parlé d'*Evelyn Innes*, un des plus puissants aphrodisiaques littéraires qu'on ait jamais écrits..... encore que ce puisse être aussi quelque chose d'autre. « Aussitôt que vous vous serez reposé, vous m'enverrez un petit mot pour me dire le numéro de votre chambre et à quelle heure vous m'attendrez. Alors je viendrai tout de suite. Comme ce sera charmant ! Je resterai une heure et demie, et même si nous sommes un peu déçus, nous rirons beaucoup, parce que c'est amusant qu'une dame vienne voir un monsieur qu'elle n'a jamais vu avant. Connaissez-vous quelque chose d'aussi drôle ? »

Un gros morceau de charbon tomba en cendres, et tout en rechargeant mon feu, je me fis la réflexion que jamais le courrier ne m'avait apporté une plus charmante invitation : à laquelle, hélas, je n'avais pas répondu, Et depuis lors je me suis toujours demandé pourquoi je n'étais pas allé la voir. Était-ce parce qu'elle se révélait trop dans sa lettre, corps et âme ? Quoi qu'il en soit, je ne me suis pas lancé dans cette aventure et au lieu de cela j'ai commencé une comédie dans laquelle Lewis Davenant persuade Sébastien Daynes d'aller à Vienne et de gagner l'amour de Gabrielle s'il le peut. Et maintenant il est trop tard pour aller la voir ; lui demander de m'aimer maintenant, autant vaudrait lui demander de porter un de ses vieux chapeaux.

Émilie aussi fut sacrifiée à la littérature. Dans son cas, je craignais de rencontrer une vieille fille d'âge avancé qui tendrait vers moi une main fraternelle, en me disant : « Je vous comprends, vous me comprenez : allons sous les saules pour y pleurer. » Mais ce n'était pas du tout une vieille fille. Comme Gabrielle, c'est la lecture d'*Evelyn Innes* qui la poussa à m'écrire et son histoire se déroule dans une longue correspondance soigneusement attachée en un paquet qu'abrite un tiroir de cette bibliothèque. A cette heure, où l'on remue des souvenirs au coin du feu, son histoire semble bien pathétique. La mémoire de tout homme est un miroir de femmes mortes. Émilie vint en Europe à dix-sept ou dix-huit ans et force nous est bien de lire le mot « destinée » quand elle écrit qu'elle était venue d'Australie prendre des leçons de chant à

Leipzig et qu'elle s'assit en face de son futur mari, le premier jour qu'elle prit place à table d'hôte.

Elle pensa n'avoir jamais vu quelqu'un qui pût moins lui plaire, et entre le potage et le poisson, elle jurait que si elle avait pensé qu'un homme de cette sorte viendrait s'asseoir en face d'elle, elle se serait fait servir à dîner dans sa chambre. Mais on n'échappe pas à sa destinée, et, malgré sa répugnance, le monsieur d'en face l'emmena à Francfort, où depuis lors elle a toujours vécu, et où elle a été transformée, comme une plante, par son entourage, n'employant plus guère l'anglais que dans les lettres qu'elle m'écrivait ; elle me disait, dans son style quelque peu cérémonieux, que pendant des années, elle avait été aimée par un jeune Allemand qu'elle rencontrait chaque été dans une petite ville de Bavière. Elle était catholique à cette époque, et le sentiment du péché était en elle : un jour, en allant chez son amant, sa conscience la tourmentait si fort qu'elle s'arrêta dans une église, et voyant un vieux prêtre, elle entra dans le confessionnal et lui confessa les faiblesses de sa chair. « Si je vais chez mon amant, dit-elle, c'est pour lui dire que je ne le reverrai plus. — Ma fille, lui répondit le prêtre, vous feriez mieux de n'y pas aller. »

Le chemin qui menait à la gare traversait un bois et elle avait le sentiment que de ce bois allait sortir un signe, une manifestation miraculeuse qui lui donnerait la force de résister à la tentation. Mais le bois resta silencieux, rien ne s'émut dans les arbres, et à chaque station elle décida de prendre le prochain train dans l'autre sens

jusqu'à ce qu'à la fin elle n'y tint plus et descendit à une petite gare de campagne. Mais justement son amant l'y attendait, l'impatience l'ayant fait aller à mi-chemin à sa rencontre ; et de ce moment, elle comprit qu'aucune divinité ne pourrait la détourner de faire ce qui était à la fois son désir et sa volonté. Des phrases de sa lettre me revenaient à l'esprit : « Je ne puis concevoir union plus parfaite que l'était la nôtre, satisfaisant tous les souhaits de l'âme, de l'esprit et du corps : pendant toutes les années qu'elle a duré nous n'avons jamais eu une seule querelle, pas même le plus léger malentendu ; cette union devenait plus belle de jour en jour au point que moi-même qui suis pourtant foncièrement sceptique, j'avais commencé de croire à l'éternité de l'amour. »

Mais un jour son amant lui avait avoué que sa conscience s'était éveillée et qu'il lui fallait commencer une nouvelle vie. C'était, me dit-elle, un homme sans aucune conviction religieuse : mais il lui avait semblé tout à coup qu'il menait une existence immorale, et elle m'avait écrit, je m'en souviens, qu'avec cette conviction semblait être né en lui le désir de ces joies légitimes que vous dispense une existence bourgeoise.

Après qu'elle lui eût rendu sa liberté, il épousa une fort jolie gouvernante italienne. Ce fut à la fin de son bonheur, après avoir lu *Evelyn Innes*, qu'elle m'écrivit pour me demander de venir à Francfort ; mais comme la chose m'était impossible, elle se rendit dans cette petite ville bavaroise où elle avait été autrefois bien heureuse. Délivrée des soins et des soucis domestiques, elle y

médite, me dis-je, et remue maintenant des souvenirs tout comme je fais dans ce fauteuil. Chaque année, ajoutai-je, elle se débattra pour retourner dans cette petite ville, puis un temps viendra où la force lui fera défaut, et il ne lui restera plus que les pensées au coin du feu.

J'ai bien failli la rencontrer : lorsque je suis allé à Munich pour le Festival, je lui écrivis, (je lui devais, il me semble, cette politesse,) pour lui proposer un rendez-vous ; mais elle s'en excusa : « Vous demandez pourquoi, m'écrivait-elle. Eh bien ! la vérité pure et simple est que j'ai eu une violente crise de foie et que je me suis tellement brûlée avec une boule d'eau chaude que je ne puis m'accoutrer que tant bien que mal. Je suis persuadée que vous n'avez aucune envie de rencontrer une femme ainsi faite. Je n'aurais pour ma part aucune déception, j'en suis sûre : mais vous, un homme, vous demandez d'autres qualités à une femme. Malgré vous, vous n'avez qu'un seul moyen d'ignorer le côté physique de la question, c'est d'éviter la femme, en ne le voyant pas, et en laissant votre imagination vous en peindre le tableau. » C'était une femme sincère. Voilà des mois que je n'ai entendu parler d'elle, et il se peut bien que je n'en entende plus jamais parler ; il se peut bien aussi que nous eussions pu passer d'heureux moments ensemble si elle n'avait pas attendu que son amant épousât la gouvernante italienne. Hypothèse, hypothèse ! Elle eut assurément raison d'éviter de me voir quand je fus à Munich. Tout de même, je regrette de n'être pas allé à l'auberge de Toelz sans la prévenir, en m'inscrivant sous un faux nom

sur le livre des voyageurs. Il eût été amusant de la rencontrer, par hasard, dans la salle à manger, et de faire des promenades et de s'asseoir avec elle sous les arbres mêmes sous lesquels elle s'était assise avec son amant, et de la cajoler pour qu'elle achevât de me raconter cette histoire.

Toute une comédie se déroula dans le feu, et un autre visage me revint à l'esprit : le nez droit et les yeux clairs d'une poétesse américaine, qui n'avait pas peur que je fusse désillusionné, car après une longue correspondance, elle m'envoya quelques instantanés qu'une de ses amies avait faits pendant qu'elle se baignait dans quelque rivière des Andes ; et comme ces photographies donnaient l'impression d'un modèle dont le sculpteur de la Vénus de Milo eût volontiers réclamé une pose, sa lettre m'invitant à venir la voir à Paris, quelque deux ans plus tard, fut fort bien accueillie. C'était bien une occasion de voir, en chair et en os, une des dames qui admiraient mes œuvres, et j'allai à Paris, et nous nous rencontrâmes ; rencontre unique, et ces mots pour finir : « Maintenant je cesse d'être pour vous une femme nue. » Un inoubliable après-midi à Paris, et depuis lors, ni lettre ni poème. Rien.

Un souvenir subit me jeta hors de mon fauteuil, et je cherchai ses lettres parmi les papiers dans la bibliothèque : il y en avait trop pour les lire ce soir-là, et tombant sur une lettre isolée et d'une étrange écriture : « De qui cela peut-il bien être ? me dis-je. Cette écriture ne m'est tout de même pas inconnue. Je l'ai déjà vue. J'ai reçu trois ou quatre lettres d'elle... pas plus ». Et me ras-

seyant dans mon fauteuil, je décidai de ne pas céder à la tentation de résoudre la difficulté en tirant la lettre de son enveloppe. Pendant un bon moment je contemplai le feu. A la fin je m'écriai : « C'est elle », et mes pensées vagabondaient du serment fait il y avait dix ans de cela jusqu'au moment où Agnès, ma femme de chambre, était entrée dans la pièce, une lettre à la main, en me disant « qu'on venait de l'envoyer de l'hôtel Shelbourne. La personne qui l'avait écrite mentionnait qu'elle arrivait du Texas ». Provenance assez romantique, murmurai-je. « Et je suis venue en Europe dans l'espoir de faire votre connaissance. » Voilà qui est un peu plus brusque que les lettres habituelles, me dis-je. Une chose, pourtant, la distingue des autres. Les autres m'avaient proposé des rendez-vous, mais celle-ci est venue me voir. Elle est là à quelques pas, tout près d'ici, de l'autre côté du jardin..... dans le très prosaïque hôtel Shelbourne. Mais elle est venue du Texas. Et un grand désir s'empara de mon cœur, un grand désir de voir la dame qui m'avait écrit si simplement. J'avais mis mon orgueil à ne jamais accepter de rendez-vous de mes correspondantes, pourtant j'étais allé à Paris, et la distance que Priscilla avait parcourue dépassait de dix fois les voyages que les autres m'avaient invité à entreprendre. Le Texas était à mille lieues d'ici ; et saisi, probablement, par le magnétisme de l'abîme qu'avait franchi ma littérature, je commençai de considérer qu'il serait mesquin et lâche de refuser de la voir. Je resterai à jamais stupide, niais et lâche à mes propres yeux, si je...

Un désir soudain de voir cette dame du Texas me prit à la gorge, et ayant sonné ma femme de chambre, je lui parlai avec la gravité qu'il fallait pour lui dissimuler la raison de la course que je l'envoyais faire.

— Vous savez, Agnès, que beaucoup de gens viennent ici me voir pour des raisons de littérature, et la dame qui m'a envoyé cette lettre de l'hôtel Shelbourne est probablement venue pour une interview. En ce moment, précisément, mon temps est précieux et je ne puis vraiment pas le gaspiller à répondre à de sottes questions. Il se pourrait aussi qu'elle fût venue me voir au sujet des droits d'auteur de mes livres. Veuillez aller jusqu'au Shelbourne, et si elle vous fait vraiment l'effet d'une femme intelligente et vive, qui ne soit pas susceptible de m'ennuyer, donnez-lui cette lettre. J'ai remarqué que vous êtes bon juge en fait de caractères et son aspect vous en dira suffisamment. Une bonne description de cette dame est ce que je souhaite : vous serez meilleur juge que moi-même. Elle ne sera pas de force à vous rouler.

— Et si c'est une vieille dame, monsieur ?

— Alors dites-lui que je vais à la campagne et que je suis désolé. Assurément, ce sera fâcheux, Agnès, car elle est venue d'un diable de lieu, du Texas.

— J'ai toujours entendu dire, Monsieur, que les dames du Texas étaient très riches.

Sa remarque me surprit, tant elle fut dite de bonne humeur, et je la regardai descendre le trottoir, évidemment heureuse de se trouver engagée dans une affaire romanesque.

Elle s'était surpassée. Ayant appris que la dame était là, elle avait dit qu'elle monterait le billet elle-même et avait pris l'ascenseur. La dame s'habillait pour le dîner et je me rappelai, en souriant, avec quelle complaisance j'avais écouté Agnès décrire la gorge de la dame et la tresse de cheveux blonds qui lui tombait sur les épaules. « Elle avait enlevé sa robe, Monsieur, et je ne crois pas qu'elle puisse avoir plus de vingt-cinq ou vingt-six ans. Elle a juste jeté un regard sur la lettre et m'a dit : « Ça va bien. » Agnès avait continué, durant le dîner, à babiller derrière ma chaise à propos de la visiteuse du lendemain.

Recroisant mes jambes devant l'âtre flambant, je me mis à ruminer les plaisirs d'autrefois ; mon attente à la fenêtre n'était plus guère qu'un tableau effacé, mais je me voyais courant à la porte d'entrée pour lui ouvrir, aussi distinctement que si je regardais dans un miroir. Ses premiers mots résonnaient encore à mes oreilles, ainsi que mes premiers mots qui la priaient de monter. Je la suivis en pensant que les prairies inondées de mon Claude Monet avec ses saules émergeant du brouillard nous aideraient à franchir les cinq premières minutes. Mais ses pensées étaient trop attachées à son sujet pour qu'elle prît la moindre attention à mes tableaux, et elle se laissa tomber sur une chaise, et nerveuse et troublée, se mit à contempler les pâles roses et la pourpre architecture du tapis d'Aubusson. Je tentai de la porcelaine de Chelsea, mais elle déclara qu'elle ne s'était jamais arrêtée à la question de savoir si Bow n'était qu'une sorte plus gros-

sière de porcelaine de Chelsea ; nous ne tirâmes pas plus de trois minutes de conversation du clavecin de la pièce voisine : la *Golden Sonata* de Purcell fut une vraie faillite : « Essayons de la littérature », pensai-je, et, attirant son attention sur l'édition originale de *la Comédie Humaine*, j'en tirai un volume.

— Vos livres, me déclara-t-elle, m'en ont plus appris que ceux de tout autre écrivain.

Pour la mettre à son aise je lui demandai lequel de mes livres elle préférait, m'attendant à la voir dire *Evelyn Innes*, mais non : *Sœur Thérèse* avait éveillé son intérêt à mon endroit. Ma curiosité s'avivant de plus en plus à l'égard de ma visiteuse, je la priai de me dire son histoire. J'appris qu'elle avait décidé de se faire religieuse à l'âge de dix-huit ans, qu'elle avait fait son noviciat et qu'elle avait pris le voile blanc sans se douter qu'elle n'avait aucune vocation religieuse. J'eus quelque difficulté à l'amener à parler du couvent, et pour ne pas risquer de l'ennuyer en poursuivant ce sujet avec trop d'insistance, je me contentai de remarquer que ce qu'il y a de plus romanesque au monde est bien qu'un homme ou une femme, au début de leur vie, dise : « Je veux renoncer à la vie, je veux l'abjurer et mettre ma foi dans le Ciel. » Un accent de colère dans sa voix me fit comprendre que son aversion pour le couvent s'était grandement accrue depuis qu'elle l'avait quitté, et pour radoucir son humeur, j'ajoutai : « Ou encore, quand après le noviciat ou après avoir prononcé les vœux, la religieuse ou le moine dit : « Cette vie n'est pas faite pour moi », et franchit le seuil

du couvent vers l'air libre et marche par les champs et écoute les oiseaux chanter dans les bosquets. Ce petit exorde ne parut point l'intéresser autant que je l'avais espéré. Elle murmura simplement qu'elle détestait se rappeler les deux bonnes années de sa vie qu'elle avait gâchées au milieu des nonnes.

— Nous parlerons donc d'autre chose, lui dis-je, mais je me rappelle que vous m'avez dit que *Sœur Thérèse* est votre livre préféré.

J'aurais aimé vérifier ma pénétration à son égard, mais elle ne voulait pas parler du couvent et tout ce que j'en pus tirer est qu'elle le tenait en détestation. Aussi mon imagination commença-t-elle aussitôt à ourdir une intrigue avec un prêtre, mais rejetant cette très simple hypothèse comme invraisemblable, et m'accrochant à l'espoir que le vague sentiment de son sexe l'avait fait sortir du couvent, je lui rappelai qu'on a dit que Dieu n'a que les femmes dont les hommes ne veulent pas, aphorisme auquel elle sembla ne pas prendre garde ; sur quoi il devint clair pour moi que je devais m'efforcer de rendre la conversation plus captivante en appuyant fortement sur ce fait qu'on n'a pu nous donner la vie que pour la vivre : le premier de nos instincts est l'instinct sexuel, c'est donc le devoir d'une femme d'aimer un homme et de se sacrifier pour lui, comme c'est le devoir d'un homme de se sacrifier pour une femme. Mes efforts furent récompensés, elle parut fort bien accueillir le tour que prenait la conversation : son visage s'anima, elle écouta avec plaisir pendant un moment, puis elle s'assombrit

et m'avoua timidement qu'elle s'était sentie attirée vers les hommes depuis qu'elle avait quitté le couvent. Elle fit même allusion à une histoire d'amour, histoire quelconque, il me sembla. Elle avait découvert à temps qu'il n'en valait pas la peine.

— Mais je ne puis parler. Pourquoi vous...

Il fallait, j'en eus l'impression, changer de conversation, et les plaines du Texas éveillèrent dans ma pensée d'innombrables cowboys galopant sans cesse derrière des troupeaux sauvages, et je la suppliai de me dire si elle avait jamais lancé le lasso ou si elle avait jamais enveloppé les pattes de derrière d'une génisse d'un coup de « bolus ». Mais toute la connaissance qu'elle possédait à l'endroit du Texas se bornait à la ville d'Austin, aveu décevant, n'est-il pas vrai, pour quelqu'un qui s'est fait du Texas l'idée de plaines parsemées de huttes d'où sortent des hommes qui bondissent à cheval et tirent des coups de revolver. Instruit par ma visiteuse, j'appris qu'Austin était une grande ville où ses deux sœurs et elle, s'étant trouvées sans ressources, avaient ouvert un magasin ; « magasin » en américain veut dire boutique ; et elles s'étaient occupées à vendre des marchandises jusqu'à ce qu'elles eussent fait une nouvelle fortune. Notre conversation prit soudain un tour agréable, j'appris que le nom de ma visiteuse était Priscilla et qu'elle avait deux sœurs : aucune d'elle n'était douée d'une remarquable intelligence ; l'une était très bonne vendeuse, l'autre, très bonne acheteuse. Sa seconde sœur était le point noir et c'était en partie à cause de cette seconde sœur qu'elle s'était décidée

à abandonner l'affaire : mais il y avait encore d'autres raisons. C'était avec l'argent qu'elle avait gagné dans la maison qu'elle était venue en Europe, car elle ne voulait pas passer sa vie à entasser de l'argent à Austin. Non. Elle ne s'était pas mariée et donnait à cela comme raison, qu'une fois mariée une femme doit penser aux enfants qu'elle peut mettre au monde. « Mais le magasin ? » me hasardai-je à suggérer, y voyant une carrière pour les enfants à venir : ce fut une suggestion qui parut lui déplaire étonnamment, et je l'entendis me dire que voir une femme se jeter dans les bras d'un homme simplement pour son propre plaisir et mettre au monde des enfants infirmes d'esprit et de corps était profondément immoral. Elle déclara qu'elle désirait une compagnie intellectuelle : elle ne se sentait pas capable d'aimer un homme stupide, et dans un endroit aussi primitif que le Texas, une femme qui déciderait d'avoir un enfant en dehors du mariage serait nécessairement incomprise. D'ailleurs elle n'avait jamais rencontré au Texas un homme digne d'être le père de son enfant. L'enfant qu'elle désirait serait un enfant exceptionnel, un homme de talent, un peintre, un poète, un musicien.

Un musicien ! m'écriai-je, et nous nous mîmes à parler de la Tétralogie, mais en dépit des éloges que j'en faisais, elle penchait plus vers la littérature que vers la musique.

— Avez-vous jamais rencontré un homme de lettres qui.....

Tout porte à croire que cette phrase ne fut jamais achevée ; si elle le fut, j'ai complètement oublié comment,

mais je me rappelle parfaitement combien la conversation devint contrainte et pénible. Nous commençâmes à chercher nos mots. Je lui demandai craintivement si le père possible de son enfant avait jamais pris corps dans son esprit. Elle leva ses yeux vers les miens et alors, comme quelqu'un qui parle des profondeurs de son être agité doucement par une soudaine pensée, comme le souffle du vent sur l'eau, elle me dit :

— Je n'ai jamais pensé à quelqu'un de précis, mais seulement que j'aimerais donner une littérature au Texas, et quand j'ai lu vos livres...

— Vous avez pensé à moi ?

Elle m'avait fait l'honneur de penser à moi comme au père possible de son fils, comme à un homme susceptible d'avoir un fils qui donnerait une littérature au Texas et ma curiosité s'enflamma plus qu'elle ne l'avait jamais fait et plus qu'elle le devait jamais faire. Je lui demandai comment l'idée de donner au Texas une littérature digne de son nom lui était venue, et si la connaissance qu'elle avait de moi était purement littéraire et seulement due à la lecture de mes livres.

— Vous ne saviez pas, par exemple, que mon âge pouvait interdire toute possibilité...

Elle me répondit en toute simplicité qu'elle y avait beaucoup pensé avant de partir pour l'Europe, et, parlant alors avec plus de précaution encore, je lui dis :

— Mais vous avez dû vous demander si vous trouveriez en moi un homme dont l'aspect ne serait pas par trop rebutant, une aversion que vous pourriez ne pas être

capable de surmonter, malgré votre ardent désir de rendre service à votre pays.

— J'y ai souvent pensé sur le bateau.

Il fallait poser une autre question et la plus délicate de toutes, certes, et je dis :

— Dois-je comprendre que mon aspect ne vous rebute pas ?

— Je ne vous trouve pas déplaisant.

A ces mots quelque chose d'imminent sembla flotter dans la pièce, nous restions assis en silence et avec une ardeur désespérée, je cherchais des mots sans en trouver aucun, car tous me semblaient insuffisants. Pour la remercier de la bonne opinion qu'elle a de moi, ne pourrai-je vraiment que me montrer sous un jour déplorablement prosaïque ? Il faut traverser hardiment la pièce et l'embrasser, ou invoquer un rendez-vous urgent, expédient bien audacieux et d'ailleurs bien vulgaire dans des circonstances ordinaires. Mais les circonstances n'étaient point ordinaires. « Tout bien considéré, me dis-je, il n'est pas vraisemblable qu'elle refuse », et ce fut plein d'espoir que je me levai de ma chaise. Elle se leva de la sienne au même moment, et tournant son visage qui me sembla jeune et beau (je dis sembla, car elle se tenait le dos tourné à la lumière), elle étendit vers moi une main franche et résolue.

— Il faut que je parte maintenant. Je crains d'avoir pris beaucoup de votre temps si précieux, et je vous remercie bien vivement de m'avoir reçue.

— Mais j'espère avoir le plaisir de vous recevoir encore.

Je suis pris ce soir, et je serai heureux si vous voulez venir dîner demain soir.

— Je serai ravie de dîner avec vous.

Ce disant, elle sortit de la pièce gracieusement et avec dignité, me laissant à rêver sur la qualité de l'étrange fortune qui venait de tomber sur moi. Je me demandai : Pourquoi m'a-t-elle choisi, et non Meredith, Swinburne, Yeats, Henry James ou Edmund Gosse. Gosse est le chef spirituel de l'Académie britannique, et son amour pour la littérature est pur et désintéressé : il ne refuserait pas de..... Quelque chose dans mes écrits doit l'avoir séduite. Non pas le style, ni les sujets que je choisis, plutôt une certaine intimité dominante que je ne cherche pas, mais dont j'ai conscience. Et c'est pourquoi j'ai été choisi au lieu de Gosse. Étrange et original épisode, assurément, et qu'un écrivain de tact placerait au XV^e^ siècle, 1430 ou à peu près ; peut-être même à des centaines d'années plus loin. Une histoire tout à fait en désaccord avec le génie du XX^e^ siècle. Ce serait très bien si cette dame m'avait envoyé un de mes livres pour y écrire son nom, et tout à fait bien si elle m'avait apporté le manuscrit d'un roman et qu'elle m'ait demandé conseil au sujet du plan. Elle aurait même pu aller plus loin et venir ici avec une idée de pièce ou d'histoire, et demander ma collaboration. Mais venir ici et demander ma collaboration pour..... Une pensée comme la sienne s'élève grandement au-dessus des sordides conventions et des désirs de mauvais goût d'un homme et d'une femme qui ne cherchent que

des gratifications pécuniaires ou sensuelles. Nous ne savons pas le motif qui poussa Bettina vers Gœthe. Ce qui en littérature se rapproche le plus de mon propre cas, on le trouverait dans les *Confessions* quand Mme de Warrens emmène Jean-Jacques dans le jardin et lui confie qu'il est parvenu à l'état d'homme. Elle ne sollicite pas ses faveurs, mais s'offre juste d'une aimable façon, en lui disant qu'il n'est pas besoin pour lui de se hâter de prendre une décision. Elle lui donne huit jours pour y réfléchir, et les quelques lignes dans lesquelles il décrit l'épisode sont peut-être parmi ce que la littérature compte de plus original. Mais cet épisode si merveilleusement raconté dans les *Confessions* ne présente aucune analogie avec mon cas. Mme de Warrens était une veuve, tandis qu'il se peut que Priscilla soit vierge encore. Si l'on ne tenait pas compte de ce qu'avait de peu conventionnel le but pour lequel elle était venue en Europe, il n'y avait rien qui pût m'amener à penser qu'elle ne le fût pas, et je l'avais invitée à dîner pour le lendemain. Dans de telles circonstances dîner signifiait... Bonté divine, m'écriai-je, dans quel guêpier me suis-je fourré ? Une femme que je n'ai jamais vue, dont je n'ai jamais entendu parler auparavant, dont je ne connais que fort imparfaitement l'aspect ! Elle m'a frappé comme quelqu'un de jeune et d'attrayant, mais le jour était sombre : il y avait même du brouillard dans la rue, elle portait un grand chapeau et s'est assise tout le temps le dos tourné à la lumière. A dire vrai, c'est moi qui lui avais désigné cette chaise... Et pourquoi s'était-elle

levée au moment où j'ai traversé la pièce ? Elle avait bien dû deviner que je m'étais levé pour l'embrasser. Et, somme toute, si son désir est réellement de doter son pays d'une littérature, elle doit bien savoir qu'un baiser est un préambule à la littérature.

Cent décisions différentes se formèrent dans mon esprit, s'y dissipèrent. Le besoin soudain de voir mon homme d'affaire, une attaque d'influenza, d'innombrables lettres furent composées, il y en eut une d'écrite, mais qui ne fut pas envoyée. Et tandis que tout ce tourment allait s'épuisant, j'étais soutenu par mon goût naturel et invétéré pour l'étrange, le singulier, le bizarre. Toutes mes autres amours étaient des lieux communs au prix de celui-ci : un amour littéraire par excellence auprès duquel les amours de Musset et de George Sand étaient plates et sans perspective, des histoires d'amour à deux dimensions, tandis que celle-ci en avait bel et bien trois, et même quatre si l'on tient compte du Texas. C'est avec de semblables pensées que je vis s'écouler les heures qui nous séparaient, et quand le moment approcha, les angoisses de l'espoir se firent plus vives : cent fois, je me demandai si je m'étais bien fait comprendre, et j'étais sur le point d'envoyer au Shelbourne, quand elle arriva, belle à dépasser mon attente. Elle était la symphonie en blanc majeur en personne. Comme aucune des comparaisons de Gautier ne me vint à l'esprit à sa vue, je ne ferai pas de citations, mais j'essaierai plutôt de me rappeler les sensations que son front de neige éveilla en moi, un front rond et haut, entouré de boucles

d'or pâle et une rougeur du plus tendre rose perçant la neige de ses joues. Ses yeux étaient d'un bleu très pâle, tant qu'il me sembla n'avoir pas vu d'yeux bleus auparavant, et durant le dîner, je contemplai ses mains de neige qu'éclairaient des ongles roses et taillés en amande, tandis qu'elle essayait d'empêcher la conversation de tomber, tâche difficile, car Agnès ne quittait guère la pièce. Ma visiteuse me semblait parler du sommet des Alpes. De temps à autre, un sourire charmant flottait sur son admirable figure, et ses remarques, si simples qu'elles fussent, n'étaient point banales ni sottes. Un peu intransigeante, me dis-je, et je commençai à mettre en doute l'évidence de mes oreilles. A la voir manger et parler si calmement, il me semblait impossible de croire qu'hier elle m'eût demandé de la mettre à même de donner une littérature au Texas. C'eût été trop d'espérer qu'elle prît sur elle le beau rôle de briser la glace, et, me sentant déplorablement peu à la hauteur de la tâche, je montai l'escalier derrière elle. Il me semblait incroyable qu'elle voulût jamais se soumettre à un amour humain. Elle me semblait être tellement au delà, et au-dessus. Peut-être était-elle tout à fait ignorante de l'amour humain et croyait-elle qu'un enfant peut se faire à l'aide de sortilèges et d'incantations. Les cinq minutes dans le salon avant qu'Agnès apportât le café furent une agonie, et quand elle l'eût apporté, elle mit un temps incroyable à le servir. A la fin la porte se referma derrière elle. Je sentis mon gosier se dessécher. Il me sembla que je ne trouverais plus rien à dire. Le plancher paraissait se

dérober sous mes pieds, quand j'essayai de traverser la pièce, et je changeai de chaise à plusieurs reprises. Mes yeux restaient fixés sur ce beau front blanc. Après tout, cela ne pouvait vraiment pas la choquer, l'offenser vraiment, absolument, par trop, si je me penchais vers elle pour embrasser son épaule. C'était ainsi qu'elle aimerait me voir briser la glace : mais au lieu de baiser son front immaculé, je restais debout près d'elle à lui parler des tableaux dans lesquels j'avais vu son visage.

— Il y a un Bronzino...

Elle leva vers moi ses yeux séraphiques, et ce propos mourut dans ma gorge. Mais heureusement ma main tomba sur son genou. Elle le retira instantanément. Je me fis l'effet d'un incroyable scélérat, et j'étais sur le point de m'excuser, lorsque son regard changea d'expression.

— Je vous demande pardon, dit-elle, d'avoir retiré mon genou. Le voici. Je ne veux pas que vous me preniez pour une petite sotte.

C'en était donc fait du terrible moment, il était passé, et elle sembla soudain toute pénétrée plutôt d'une étonnante tendresse que de l'amour dans le sens où nous employons ce mot. Un sentiment profond d'union, un sens de la destinée et du devoir semblèrent l'animer, sentiment qu'on eût plutôt attribué à une hindoue qu'à une femme du Nord.

Le soir suivant, dans le salon, comme je me levai de ma chaise pour m'approcher d'elle, elle se jeta presque au-devant de moi : ce fut vraiment un beau mouvement

instinctif. Quelques minutes plus tard, elle était à genoux sur mon fauteuil de satin noir avec son visage appuyé contre le dossier. Ses pâles cheveux dorés étaient coiffés en un chignon et retenus par un large peigne d'écaille, si poli que je pus m'y voir lorsque je me penchai vers elle et que, pressant son visage contre le mien, je goûtai le nectar de ses lèvres.

Le blanc de Manet est le plus rare qui soit, lui seul peut donner à la fleur d'un sein un rose plus délicat que celui de la pivoine, mais il reste mondain, et la blancheur de Priscilla semble toujours radieuse et immortelle. La Vénus de Bronzino est plus blanche que l'écume des flots, mais elle est vaine et frivole. Piero della Francesca, lui, atteignit à une blancheur sainte, et comme nous marchions dans cette nuit sans souffle de septembre jusqu'à son hôtel, Priscilla devint intimement associée dans mon esprit avec le génie de ce peintre.

— Vous me permettrez de revenir vous voir, dit-elle, s'arrêtant au coin du Green.

— Pourquoi le demander ? en doutez-vous, n'avez-vous pas été bien reçue ?

— Je ne prétendrai pas que les soirs que je passe avec vous ne sont pas agréables, mais vous me pardonnerez si mes pensées vont toujours un peu de l'avant.

— Priscilla, la littérature n'était qu'un prétexte à une enivrante fantaisie.

— Je ne dois pas interrompre votre travail.

Son sérieux m'intriguait, et quand je me reporte vers cet épisode, après bien des années, il ne me sem-

ble pas que je la rencontrai plus de sept ou huit fois durant les six semaines qu'elle passa à Dublin, dix tout au plus. Il y eut un intervalle d'une semaine. Alarmé, je fis prendre des nouvelles au Shelbourne ; elle m'avisa par un billet charmant qu'elle aurait plaisir à dîner avec moi. Une fois, une fois seulement, je la persuadai de faire une promenade. Elle désirait voir les collines de Dublin. Nous prîmes par le chemin de Rathfarnham, nous longeâmes les rives de la Dodder, et revînmes en parlant de la vieille maison de ferme que nous avions vue et qui avait été construite en pierres de taille, il y a quelque deux cent cinquante ans. Elle resta ce soir-là plus tard que de coutume, et c'est alors que je compris, si fort que je pusse la serrer dans mes bras, que nous étions pourtant séparés, séparés par quelque chose de plus large que l'Atlantique. Une fois seulement, quand elle vint me dire adieu, elle me parut descendre dans le domaine des sentiments humains.

— Je regrette de vous quitter, car vous avez été vraiment très bon, tel que je m'y étais attendue d'après vos livres.

— Ce n'est pas vrai que vous me quittez.

Et effrayé par ses calmes yeux, j'ajoutai :

— Ce n'est pas vrai que je ne baiserai plus jamais ces mains de neige.

— Il n'y a pas de raison pour que vous les baisiez maintenant, répondit-elle en retirant ses mains. Pourquoi rendre cette séparation plus difficile ? Pourquoi m'obliger à prononcer des mots qui me font mal à dire ? Le dessein

pour lequel nous nous sommes rencontrés est rempli.

— Raison de plus pour que j'insiste.

— Vous ne voudriez pas me faire sacrifier la mission qui m'amena ici à une émotion d'un moment.

— D'un moment ?

— Vous n'êtes pas sûr que vous penserez demain comme vous le faites aujourd'hui ! Et même il est certain que tôt ou tard vous penserez différemment. Si vous n'aviez pas su sacrifier quelques moments d'émotion pour suivre le chemin que le destin avait tracé pour vous, je ne serais pas ici aujourd'hui. Vous voudriez me faire croire qu'il eût autant valu que je ne vinsse pas ? Vous essayez seulement de vous persuader que vous regrettez de m'avoir jamais vue et que j'ai brisé votre vie. Dès demain, vous retournerez à vos écritures. Vous les aimez mieux que vous ne pourriez jamais m'aimer, et le cœur vous manquerait si j'enlevais ma fourrure et disais : « Je reste. » Vous me mépriseriez. Oui, oui, je deviendrais à vos yeux la simple femme traditionnelle, sans mission, sans carrière, sans but.

Il me semble que je me rappelle parfaitement ses paroles et sa douce voix musicale hante encore mes oreilles quand la pièce est éclairée par le feu et la lampe.

— La graine ne doit jamais savoir d'où elle vient, dit-elle. Nous devons l'un et l'autre sacrifier quelque chose pour notre enfant. Je sacrifie le respect de la société au Texas et vous devez ignorer totalement l'existence de votre fils. Votre nom a été trop intimement lié à la littérature et à l'art. Jurez-le

— Je le jure.

Et nous passâmes notre dernière soirée à murmurer des noms près du feu à Elyplace, car il fallait en trouver un qui pût aller avec le nom de famille de Priscilla. A la fin il m'en vint un à l'esprit, un nom plus susceptible d'inspirer de la peinture que de la poésie.

— Mais comment savez-vous que notre enfant sera un garçon ?

Toujours sûre d'elle-même, elle sourit et sortit, et une lettre de faire part de naissance est tout ce que je possède. N'eût été cette lettre, sa visite aurait pu n'être que le rêve de la nuit d'hier.....

Et maintenant je vais sommeiller une heure dans ce confortable fauteuil et rêver que je suis en route pour le Texas à la recherche de Priscilla et de son fils.

XII

DIMANCHE SOIR A LONDRES

Les gens mariés le savent toujours, il n'y a qu'un célibataire pour se demander : « Où vais-je aller dîner ? Dépenserai-je deux shillings dans une gargotte, cinq à mon club, ou dix au Café Royal ? Pour deux ou trois shillings de plus, on peut s'asseoir au balcon du *Savoy* et contempler le spectacle du soir, quand il s'assombrit sur la Tamise, où les lumières du pont, des quais et des entrepôts flottent avec le courant. Les gens mariés connaissent leurs compagnons de lit : les célibataires, et peut-être même les vieilles filles, ne sont pas aussi sûrs des leurs ; mais c'est là une question secondaire, une simple allusion suffit à faire entendre au lecteur la différence des gens mariés et de ceux qui ne le sont pas. O gens mariés ! du petit déjeuner jusqu'à six heures du soir seulement nos existences ressemblent aux vôtres. A cette heure-là, nous commençons à éprouver une impression de liberté, et je l'avoue, de solitude. Il est vrai que la vie est essentiellement solitaire, et les gens mariés et non-mariés diffèrent seulement en ce que nous

nous sentons seuls quand nous sommes avec nous-mêmes, et qu'ils se sentent seuls quand ils sont ensemble.

A six heures et demie le célibataire range l'ouvrage de la journée, met de côté son tableau s'il est peintre, ses travaux s'il est écrivain ; et c'est alors que surgit l'importante question : « Avec qui vais-je aller dîner ? » Ses pensées voltigent à travers Belgravia et Mayfair, et après avoir flotté autour de Portman Square ou de quelque autre square des environs, dans les quartiers nord de la ville, elles planent et s'avancent au nord jusqu'à Regent's Park en cherchant qui, parmi ces gens qui vivent sur l'une ou l'autre de ces imposantes terrasses, pourrait bien lui demander de rester à dîner. Chez les *Un Tel* il y a toujours un rôti de bœuf et du pâté de poulet froid, tandis que chez les *Comment les appelez-vous* on commence avec du potage. Mais, à vrai dire, la nourriture ici n'a pas beaucoup d'importance : ce qu'il cherche avant tout, c'est une compagnie un peu intéressante.

C'est la semaine dernière que j'ai vraiment compris, pour la première fois de ma vie, combien l'existence des gens mariés et des gens non-mariés est différente. C'était un dimanche, j'avais écrit toute la journée, et dans le calme qui commence vers les six heures, je me rappelai que je n'avais aucun engagement pour le dîner. La tasse de thé que je prends d'ordinaire vers les quatre heures et demie m'avait permis de travailler encore une heure, mais lorsque six phrases eurent refusé de prendre forme, le cerveau commença à me tourner, et non seulement la question : « Où vais-je dîner ? » mais cette autre :

« Où vais-je aller passer une heure avant le dîner ? » se présenta à mon esprit.

La première chose à faire était de s'habiller, et tout en m'habillant, je me rappelai que je ne m'étais pas promené dans le parc de Saint-James depuis assez longtemps et que ce parc m'avait toujours enchanté dès mon enfance. Le parc de Saint-James et Green Park n'ont jamais été séparés dans mon admiration pour leur beauté. Les arbres qui poussent le long des grilles de Piccadilly sont plus beaux, me semble-t-il, dans le parc de Saint-James, tant les vallonnements en sont bien dessinés. L'art de dessiner un jardin se rapproche davantage de l'art du compositeur que de celui du peintre : c'est une sorte d'architecture à laquelle s'ajoute la couleur. Le dessin conventionnel des jardins de Versailles me rappelle celui d'une tragédie de Racine, mais les modulations capricieuses des collines vertes qui bordent Piccadilly ont le charme de la musique de Haydn. Il fut un temps où un jeune homme avait l'habitude de se promener de Brompton à Piccadilly pour voir, non pas les vallonnements du parc, mais les femmes qui rentraient d'Argyle Rooms ou de l'Alhambra ; après quelque hésitation il passait souvent du côté le plus fréquenté au côté silencieux, et restait là à regarder les rayons blancs du clair de lune se glisser parmi les troncs des arbres.

Les arbres sont si beaux sur ces talus ! J'imagine, passant parmi leurs troncs, quelques personnages de Gainsborough, dames à paniers et à perruques, nobles portant des souliers à boucles et des habits à la française.

Mais ils sont placides, c'est leur défaut, tandis que les femmes de Watteau portent leur éventail à leurs lèvres avec malice en demandant au soupirant s'il croit tout ce qu'il dit, tout en sachant bien que ses serments ne sont qu'une part du gracieux divertissement. Ah ! ce grand dessinateur du parc de Saint-James ! que n'a-t-il bâti de petits temples grecs, ces petits temples à piliers et à dômes qui donnent tant de grâce aux parcs anglais ! Peut-être le grand artiste qui conçut Green Park était-il un moraliste et un prophète, et prévoyant ce flot de femmes qui remontent de Brompton à Piccadilly, pensa-t-il..... fort bien, fort bien, mais ses pensées le regardent, en somme, et d'ailleurs maintenant « la terre est sur lui », comme aurait dit Rossetti.

Ce soir, peut-être, vers minuit, me retrouverai-je dans Piccadilly, car nous changeons bien peu ; ce qui nous intéressait dans notre jeunesse nous intéresse presque jusqu'à la fin. Le parc de Saint-James est plus beau encore au soleil couchant : son lac alors a tant de charme. Entraîné par le souvenir de quelques couchers de soleil que j'y avais vus, je tournai Victoria street, prenant par la porte Est, l'esprit tout absorbé par la beauté de la nature, voyant en imagination la forme des arbres qui se dessinent avec grandeur sur le ciel, et la petite vie des mares, les canards qui vont et viennent, affairés de désirs.

Le sort me fut propice, l'effet de lumière dans Green Park était plus beau encore, ce dimanche, qu'aucun de ceux que j'avais vus jusque-là. Les branches des hauts

platanes pendaient au-dessus du gazon vert, le feuillage caduc restait presque immobile dans la lumière pâle du soleil et tout mon cœur se reportait vers le jardin cérémonieux et libertin, artificiel comme les couplets du XVIII^e siècle.

Je ne me sens aucun goût pour la nature sauvage, et je songeai combien on peut prendre d'intérêt à se contempler soi-même, à méditer sur ses propres sympathies. Nos antipathies ne sont assurément pas aussi intéressantes ; pourtant, elles ont bien aussi leur intérêt, car elles appartiennent au « moi » et le moi est la principale affaire de l'homme. Tout, en dehors de soi-même, est incertain ; tout vient de soi, tout y retourne ; et si je désirais revoir le parc de Saint-James, c'est qu'il est une part de moi-même, et non pas celle que connaissent mes amis. Nos amis ne connaissent jamais que ces marges d'eux-mêmes qu'ils découvrent en nous ; ç'a toujours été l'un de mes plus amers regrets de n'avoir jamais rencontré quelqu'un qui ait découvert pour lui-même ou pour elle-même que j'aimais mieux les arbres que les fleurs, ni qui y attachât beaucoup d'importance, lorsqu'en désespoir de cause, j'eus attiré son attention sur ce point.

Je contemple les arbres sans me lasser jamais de leurs humeurs : solennels, silencieux et étrangement verts par les longs jours pluvieux, fiévreusement agités lorsque souffle la brise, comme, par le beau temps, de frivoles jeunes filles. A leur déclin, ils sont si beaux, plus beaux que les fleurs, et je n'oublierai jamais la suavité de ce dernier dimanche, ces longues branches qui comme des

plumes pendaient des hauts et imposants platanes : dans ces bruits apaisés et le déclin du jour, la langueur de cet éphémère feuillage parlait comme un souvenir. Il me semblait entendre des voix du XVIII^e siècle et m'être détourné d'une certaine clairière que Watteau avait peinte. Mais dans quel tableau ? Il est difficile de le dire, tant ses tableaux se confondent aisément : toujours cette mélancolie des fêtes, cette souffrance du cœur, ce vague à l'âme qu'éprouvent ceux qui n'ont rien affaire en ce bas monde, que porter des vêtements brodés, écouter ou parler avec, pour seule variante, que ceux qui écoutent aujourd'hui parleront demain. Un peintre littéraire qui devina la tristesse de ceux qui vont s'asseoir sous les colonnades pour y jouer un rôle, grand ou petit, dans la comédie de l'amour, tout en écoutant le murmure de la fontaine, en regardant le gentilhomme et la dame qui s'avancent et s'inclinent, s'inclinent et se retirent, et dansent la pavane sur un tapis aux riches couleurs.

Comme le crépuscule s'épaississait sous les platanes, ma vision se fit plus confuse et morbide et je ne savais plus si le tableau que je voyais était celui du musée de Dulwich ou l'exquise toile du Louvre : *Une assemblée dans un parc*. Qui ne connaît ce tableau ; les cavaliers et les dames au bord de l'eau, et le soir bleu pointant à travers les grands arbres ? La scène sous mes yeux était semblable à ce tableau, mais la disposition des arbres et la pente du gazon vert ne permettait pas une composition aussi vaste. Un tronc rugueux, dont une grande branche avait été cassée ou élaguée, se détacha soudain

avec un naturel très XIX^e^ siècle, évoquant le fantôme d'un tableau que je reconnus de suite pour un Corot. Derrière l'arbre, un ciel tendre évanescent, pur et transparent comme le cœur même d'une fleur, s'était levé, remplissant le parc d'une atmosphère romanesque : et, comme le coucher de soleil s'alanguissait sur l'eau, mon âme se dit à elle-même : « Le lac ! » Ah ! cette ombre pensive qui tombe des collines de chaque côté du lac, laissant le milieu du tableau inondé d'un long courant de lumière, qui se rétrécit en approchant de l'horizon bas ! Mais la ligne des arbres de ce côté du lac de Londres était plus lourde que les arbres de rêve du tableau intitulé « *Au bord de l'eau* », et l'on n'y pouvait point trouver la beauté de ce bouleau brisé qui se penche sur le lac dans « *le Lac de Garde* ». Puis je pensai au « *Ravin* », car l'île assombrie me rappelait la pente des collines dans ce tableau. Mais le ciel du parc de Saint-James manquait de cette concentration raffinée de la lumière, telle qu'on peut la voir dans « *le Ravin* », si admirablement placé, au bas du tableau, derrière quelques branches sombres à droite. Et la différence entre la Nature et Corot me parut plus grande qu'entre un vrai et un faux Corot, non qu'il y ait quelque chose de faux dans la nature ; mais elle manque de personnalité et se montre assez souvent vulgaire, particulièrement dans ses couchers de soleil, ainsi que Whistler en a déjà fait la remarque.

Je me parlais ainsi à moi-même, tout en marchant vers le pont, jeté tout droit comme une planche sur le lac et auprès duquel toute la gent aquatique était réunie.

Un cygne noir éloignait les canards, et leur arrachait plus que son dû de la part du pain ; et des enfants regardaient ahuris, effrayés par le cygne, réprimandés sans cesse par leurs mères pour des raisons qui semblent toujours obscures à un célibataire. Une légère brise soufflait, et les canards se balançaient comme des bouchons sur les vagues, se maintenant en place avec de gracieux mouvements de leurs petites pattes palmées. Parfois ils s'enlevaient sur l'eau et voltigeaient autour des arbres près de Queen Anne's Mansions, ou bien, volant bas sur le lac, le cou tendu, comme les canards d'un éventail japonais, ils se posaient enfin sur l'eau près de l'île sombre, laissant derrière eux de longues traînées d'argent que la nuit venait aussitôt effacer.

Impression de passage, de l'effacement de toute vie individuelle. On soupire en se souvenant que c'est ainsi que la vie passe, lever de soleil après lever de soleil, clair de lune après clair de lune, soir après soir, et que nous sommmes comme des éphémères à la surface d'un fleuve, ni plus ni moins qu'ils le paraissent à tous nos poètes et nos prêtres.

L'horloge sonna sept heures, me rappelant l'heure du dîner, et aussi qu'il me faudrait dîner seul ce soir-là. Pour m'éviter cet ennui, je n'aurais pas dû flâner dans le parc de Saint-James, mais si je n'y avais pas flâné, j'aurais manqué une heure exquise de méditation, et les méditations me sont aussi nécessaires que l'absinthe au buveur d'absinthe. Il ne manquait qu'un petit incident, la rencontre de quelqu'un qu'on n'a pas vu depuis longtemps,

homme ou femme, il n'importe, cheville à laquelle accrocher la description des canards parmi les arbres ; mais je n'ai pas rencontré d'ami dans le parc. Pourtant j'en vis apparaître un au seuil de Saint-James's street : un jeune homme, un peintre, quelqu'un dont les tableaux m'avaient parfois intéressé, et nous allâmes au restaurant pour parler d'art.

Après dîner, dis-je, nous achèterons ce qu'il y a de mieux comme cigares et nous nous promènerons autour de Piccadilly Circus. Tous les dimanches soir, il y a foule, nous verrons les femmes courir ça et là en quête d'amour. La nuit chaude les fera sortir en robes blanches, et une robe blanche au clair de lune est ensorcelante. N'aimez-vous pas ces boas de plumes qui tombent jusqu'à terre ? Moi oui. Les filles de joie vaquant à leurs affaires m'intéressent extraordinairement ; elles, les chemineaux et les gypsies sont les derniers restes d'un monde où le mépris des lois était chose commune. Maintenant nous sommes tous socialistes, plus ou moins occupés par l'accomplissement de devoirs qui rencontrent l'approbation de chacun. Ce m'est un soulagement de savoir que quelqu'un vit en dehors de la société. J'aime ce Londres, ce Londres de minuit, quand la lune ronde se lève sur la ligne gracieuse de Regent Street, et quand le flambant Jupiter plane comme un faucon, poursuivant une proie qu'il est seul à connaître ; nous en quête de notre petite proie, lui de sa grande.

La nuit était chaude et sans souffle, et sur un grand ciel de soie, la rue circulaire et sonore se recourbait

comme un amphithéâtre... J'entr'ouvris mon léger pardessus et saisissant le bras de mon ami, je lui dis :

— Je pense à un Turc allongé parmi des houris. La sensualité mordante, insinuante de sa phrase, — une seule phrase, — comme elle évoque bien la forme et la blancheur d'une épaule, la souple plénitude du muscle d'un bras, l'éclat des yeux accrus par le khol. Le parfum brûle sur des plats d'argent, et à travers les vapeurs apparaissent les couleurs atténuées des étoffes brodées et les mystérieux réseaux des lampes de bronze. Ou, peut-être, la scène se passe sur une terrasse qui domine une rivière sombre. Derrière les dômes et les minarets, une lune jaune rêve comme une odalisque, la main sur le cercle de son sein ; et parmi le silence torride du jardin, parmi l'odeur des fruits trop mûrs et le bruit de leur chute, monte le mélancolique murmure d'une fontaine. Ou n'est-ce pas la tristesse des lys s'élevant dans l'air langoureux vers le ciel ? La nuit est bleue et sans souffle, les spasmes des éclairs jaillissent parmi les minarets et les dômes, la chaude fièvre du jardin s'accroît parmi le parfum d'amande des pêches et des blanches odalisques qui s'avancent, prêtresses ondoyantes du désir... Je pense au bohémien qui entre silencieusement dans une taverne, et qui, debout dans un coin, joue des chansons longues, sauvages, enivrantes. Je ne le vois pas, je l'entends à peine, mes pensées s'égarent, mon âme sommeille, sans désir. Je ne cherche pas à lever la tête. Pourquoi romprais-je le charme de mes méditations ? Mais je sens ses yeux noirs fixés sur moi, et peu à peu, malgré moi,

mes sens s'éveillent, je sens croître en moi-même une étrange germination : des pensées et des désirs que je crains, dont j'ignorais en moi l'existence, dont je nierais en moi volontiers l'existence, vont et viennent, lentes et promptes, s'imposent, m'absorbent, deviennent une part de moi-même... La crainte est en moi, mais je ne puis m'arrêter, je me hâte, toute résistance est impossible, les supplications sont vaines, se tordre les mains est vain. Dieu m'a abandonné, ma pire nature est la plus forte. Je la vois qui émerge des profondeurs de mon être, écume visqueuse. Mais je ne puis ni en triompher ni la contrôler. Dieu m'a abandonné. Je suis la proie de ce bohémien sombre aux yeux sensuels et de son admirable violon, et saisissant billets de banque, or, argent, je lui jette tout ce que j'ai. Je lui ordonne de s'arrêter, et je tombe à la renverse, épuisé. Jouez-moi l'*Anneau*, jouez-moi l'*Anneau* : ses palais nuageux, ses cavernes marines, et ses forêts, et toute l'animalité qu'elles renferment, ses géants, ses nains, ses sirènes, ses êtres humains et ses divinités, sûrement c'est plus près de la vie... Ou bien allons-nous en par les prairies avec Beethoven, écoutons l'alouette et le merle. Nous sommes plus près de la vie, allongés près d'un ruisseau ombragé, à écouter la caille dans les prés et le bruant jaune dans le hallier, que nous ne le sommes maintenant, sous ce ciel accablant. Cette rue est pareille au jardin de Klingsor : tout s'y retrouve, filles-fleurs, patchouli, jasmin, violette. C'est la langoureuse atmosphère de Parsifal. Venez, allons, allons voir la campagne, les vallons hantés de lune qu'on aper-

çoit à travers les grilles de Piccadilly. Vous êtes-vous jamais arrêté sur la pente de Piccadilly à regarder le clair de lune parmi les arbres et à vous y représenter une comédie de Wycherley jouée devant un élégant parterre de cavaliers et de jolies dames qui se sont assis sous les arbres? Chacun y est venu en chaises peintes, et les porteurs attendent non loin.

— Mon cher ami, vous parlez tant que vous ne regardez pas ce qui se passe près de nous : cette fille, qui vient juste de se retourner, sent l'héliotrope : le parfum encore flotte exquisement dans l'air, elle est aussi jolie fille que toutes celles qui ont jamais pu venir dans une chaise à porteurs entendre une comédie de Wycherley. La comédie change bien peu, d'ailleurs c'est toujours la même comédie, et c'est toujours intéressant. Cette place, par une étouffante nuit d'été, ressemble étrangement au jardin de Klingsor. Venez, si vous n'êtes pas Parsifal !

XIII

RESURGAM

J'étais à Londres, lorsque mon frère m'écrivit que ma mère était malade ; pas exactement en danger, et si son état s'aggravait, il me télégraphierait. Quelques heures plus tard, on me remit une dépêche : « Viens de suite. Maurice. » Ma mère est donc mourante, murmurai-je à moi-même, et je restai hébété, voyant déjà la garde qui me ferait entrer dans la chambre, la chaise qu'on me donnerait à son chevet, et la main pendante qu'il me faudrait tenir jusqu'au moment où je verrais son visage devenir calme pour toujours.

Au milieu de mes préparatifs de départ, je me pris à penser que ma mère pourrait vivre encore bien des jours, comme l'avait fait l'amie si chère qui repose à présent dans le cimetière sous les Dunes. Pendant des semaines, son mari et ses enfants l'avaient vue mourir sous leurs yeux : pourquoi n'aurais-je pas le même sort ? Je ne sais pas quel Dieu je priai, mais toute la nuit dans le train et à bord du bateau, je priai Dieu d'avoir pitié de moi, et, tout en priant, je pris le train à Broadstone.

Ce voyage : comment le raconter ! La dernière partie doit en avoir été assurément la plus pénible, autant que je me souvienne. Étrange agonie éprouvée à reconnaître soudain des objets longtemps oubliés : un lac, un arbre ou un marécage. Ce pays familier, évoquant mon enfance, entraînait çà et là mes pensées. Elles vagabondaient comme ces hirondelles qui venaient justement d'arriver, et de leurs vols elliptiques poursuivaient les moustiques au-dessus du vieux canal qu'encombraient de mauvaises herbes. Ce canal que le train longeait ramena mes pensées vers les tout premiers temps de ma vie, lorsque à la portière de la voiture, j'assassinais de questions mon père et ma mère sur la vie des chalands qui montaient et descendaient le canal. Ce souvenir était affreux : surtout quand surgissait cette pensée que je m'en allais dans l'ouest voir mourir ma mère, que rien ne pouvait lui épargner à elle de mourir, ni à moi de la voir mourir. « Rien, me disais-je, ne peut m'éviter cela, à moins que je ne descende à la prochaine station. » Et je me voyais prenant une voiture pour m'enfoncer dans la campagne ; mais si je faisais une chose pareille on me prendrait pour un fou : « Nous sommes attachés à une roue », murmurai-je ; je pensai que les condamnés à mort doivent souvent se demander pourquoi ils ont été spécialement choisis pour un pareil destin, et cette énigme doit être probablement le plus pénible de leur souffrance.

La matinée était une des plus belles que j'eusse jamais vues, et je me surpris à chercher de quelle expression

pittoresque la décrire. Ne pouvait-on comparer la terre à un œuf, elle paraissait si chaude sous le ciel blanc, et le ciel était doux comme les plumes d'une colombe. A ce soudain aboiement du limier littéraire, j'eus l'impression que je méritais de me donner des coups de pied à moi-même. La nature a oublié de nous doter d'une troisième jambe avec quoi nous venger de ceux de nos instincts que nous ne pouvons contrôler. Un moment plus tard, je me trouvai plongé dans des réflexions sur notre impossibilité à tenir nos pensées fixées assez longtemps sur quelque sujet que ce soit. Ces réflexions faites, je me rejetai en arrière avec stupeur, me demandant s'il me faudrait vraiment veiller près du lit de mort de ma mère. Je fus alors frappé d'étonnement en sentant que j'avais perdu toute existence corporelle, que j'étais devenu un pur esprit, un bourdonnement de pensées : je me fis l'effet d'une mouche qui grimpe le long d'un dôme de verre, retombant, bourdonnant et remontant encore. Jamais, me dis-je, je n'ai été rien de plus qu'une mouche sous un dôme de verre. Et à quoi bon ! Cela passe à vrai dire la cruauté de Néron.

En proie à une perplexité aussi amère, la moindre question serait intolérable, et je me rencognais dans la voiture chaque fois qu'un passant me rappelait, ne fût-ce que vaguement, quelqu'un que j'avais pu connaître autrefois. Cette tension mentale s'accroissait, lieue après lieue, à mesure que les noms des stations me devenaient plus familiers. A Roscommon, j'essayai de me rappeler combien il y en avait encore avant d'arriver à Claremorris,

où je devais descendre. Une heure plus tard, le train ralentit, le conducteur cria : « Ballyhaunis » ; la station suivante serait Claremorris, et je me mis à regarder attentivement les champs les uns après les autres, voyant d'avance la longue route, moi d'un côté de la voiture, le cocher de l'autre : deux heures, en silence ou en causant, — en causant, car il pourrait probablement me donner des nouvelles de ma mère, si la nouvelle de sa maladie s'était répandue jusqu'à Claremorris.

A l'auberge où j'allai chercher une voiture, je m'enquis de nouvelles : on n'y avait entendu parler de rien. Ma mère avait dû tomber malade subitement : mais de quoi ? On ne m'avait pas dit qu'elle fût souffrante. Je ne me rappelais pas qu'elle eût jamais été malade. La voiture avançait, par ce beau temps d'été, montant et descendant les routes faméliques de Mayo ; à la fin, quelques arbres me rappelèrent les approches de Ballyglass, et mes pensées s'en allèrent devant moi sur la longue route, jusqu'à l'autre côté de la colline : et j'y voyais (ne voyons-nous pas souvent, de mémoire, les choses aussi nettement que si elles étaient devant nous ?) les deux poneys couleur crème, *Ivoire* et *Primevère*, qu'elle avait coutume de conduire ; et le phaéton, et moi dedans, petit enfant en robe, désireux par-dessus tout de voir passer la diligence. Elle était un beau spectacle avec les sacs de la poste et les bagages, son garde soufflant dans sa trompe, ses chevaux trottant superbement, les longues guides se balançant, et son conducteur, la tête un peu penchée de côté, pour empêcher que ne s'envolât son chapeau de castor gris.

Quel grand événement ç'avait été le jour où nous étions allés à Ballyglass, non pas cette fois-là pour regarder la diligence, mais pour la prendre, car en ce temps-là, le chemin de fer n'allait pas plus loin qu'Athenry. Ce jour-là, j'avais vu le canal et, à mon grand étonnement, entendu dire que longtemps avant (sans doute quand mon père était tout jeune), les gens se rendaient à Dublin en chaland.

Au sortir de ces souvenirs, je vis que nous n'étions plus qu'à deux milles et demi de Moore Hall. Encore une demi-heure, et je saurai si elle vit encore ou si elle n'est plus, me dis-je, et je regardai trotter le cheval, prenant intérêt à son allure traînante, ou sans y prendre intérêt du tout, je ne sais plus. Dans des moments de grande tension nerveuse, on observe tout : maintenant c'était un bois, un peu plus loin, une cour de ferme, puis une rangée de cottages, un autre bois et, à l'une de nos portes, la maison du concierge, qu'un vieux scieur de long habitait. J'espérais que le bruit des roues de la voiture ne le ferait pas sortir, je ne voulais pas voir cet homme. Les sapins dans la plaine avaient poussé durant ces trente dernières années, mais pas beaucoup. Nous arrivâmes au pont que nous passâmes, ainsi que le pavillon du garde et l'avenue qui y aboutit, les bois que je connaissais si bien, les buissons de lilas, les faux-ébéniers ; mon Dieu ! que cette résurrection était affreuse ! Les brumes nous dérobent les montagnes, le présent nous dérobe le passé : mais par moments le présent n'existe absolument pas, tous les brouillards sont balayés et le

passé se dresse devant nous dans sa nudité même ; et c'est pourquoi peut-être il m'est si pénible de retourner chez moi. La petite colline à l'entrée de l'avenue n'est qu'une petite colline, mais pour moi, c'est bien davantage, tant elle est intimement liée à toutes les peines et tous les soucis de mon enfance. Tout ce parc était jadis un domaine de contes de fées : ce n'est plus maintenant qu'une bien pâle réalité, un livre que j'ai lu, et dont la simple pensée m'ennuie, tant il m'est familier. Voici le bosquet de lilas. J'avais l'habitude d'y aller avec ma mère, il y a trente ans, à cette époque-ci de l'année. Nous en revenions, les mains chargées de fleurs. Deux tournants encore, et nous serons en vue de la maison. C'est la sensation que doivent éprouver les condamnés à mort, j'en suis sûr. A la dernière montée, le cocher mit son cheval au pas, mais je le priai de le pousser un peu, car j'apercevais des paysans sur les marches de la porte d'entrée. Ils attendaient, sans doute, des nouvelles, peut-être en avaient-ils. « Nous avons de mauvaises nouvelles à vous donner », dirent-ils, de ce ton plaintif que les gens ont dans l'ouest. « Pas absolument mauvaises, me dis-je ; ma mère est morte, du moins m'a-t-il été épargné la douleur inutile, la torture d'esprit qu'il m'aurait fallu endurer, si j'étais arrivé à temps. »

Des roses de Chine, comme à l'ordinaire, poussaient à travers les grilles : il ne restait que quelques fleurs. J'en remarquai quelques-unes en gravissant les hautes marches, tout en me demandant pourquoi je ne parvenais pas à rejeter le passé derrière moi. Si jamais

il y avait eu un moment pour vivre dans le présent, c'était bien celui-ci. Jamais le présent ne m'avait semblé plus lointain et jamais le passé ne m'était plus clairement apparu que lorsque j'ouvris la porte du vestibule et que je m arrêtai dans ce hall peint en gris et bleu, et pavé de dalles grises. Trois générations y avaient joué : c'est dans ce coin que j'avais appris à lancer ma première toupie et que je m'y étais acharné, avec une obstination qui étonnait mon père. « Si cet enfant, disait-il, montre autant de persévérance aux autres choses qu'à la toupie, il arrivera. » Il me surprenait à essayer encore et encore de lancer cette toupie, lorsqu'il descendait aux écuries voir ses chevaux de course qu'il aimait tant. Voici la chaise même sur laquelle il avait l'habitude de poser son chapeau et ses gants. On portait alors des chapeaux hauts de forme à la campagne, et c'était l'affaire du valet de chambre de les tenir soigneusement brossés. Et je me rappelais comment ce petit vieux avait coutume de me surveiller, s'opposant autant qu'il le pouvait à ce lancement de toupie dans le hall, par crainte de me voir renverser la chaise sur laquelle le chapeau était posé : quelquefois cela arrivait, et alors, Seigneur !...

A la recherche de quelqu'un, j'ouvris la porte du salon. Ma sœur s'y trouvait, pleurant notre mère qui était morte le matin.

Nous sommes ainsi faits qu'il nous faut à nos émotions des signes extérieurs, et surtout à notre chagrin ; nous doutons de sa réalité s'il ne s'accompagne de soupirs et de pleurs : et c'est pourquoi, je pense, les larmes de ma

sœur me furent un soulagement, car, à vrai dire, j'étais assez frappé de ma propre insensibilité. Ce n'était que sottise de ma part, car je savais par expérience que nous ne commençons pas à souffrir aussitôt après l'accident : cela, comme toute chose, demande un peu de temps, aussi bien la souffrance physique que le chagrin ; mais dans un moment aussi terrible que celui que je décris, on ne réfléchit pas, on retombe dans cette convention que la douleur et les larmes sont aussi inséparables que le feu et la fumée. Si je ne pouvais pleurer, il était bon que ma sœur le pût, et j'accueillis ses larmes comme un tribut payé à la bonté de notre mère, une bonté qui n'avait jamais failli, car c'était une bonté d'instinct. Je regrettai même que Nina dût s'essuyer les yeux pour me faire le récit de ces tristes circonstances : le moment de la mort de notre mère, sa maladie, le spécialiste qui n'était pas arrivé à temps ; j'appris que quelqu'un avait commis une maladresse, ce qui n'avait pas eu, à dire vrai, grande importance, car malheureusement notre mère n'aurait pu supporter une opération.

Tout en l'écoutant, je me rappelai, malgré moi, comment nous parlions de la chère femme dont j'ai décrit l'enterrement dans les pages intitulées *Souvenir*. Ses filles, son fils, son mari et moi, nous parlions d'elle tandis qu'elle agonisait dans la chambre au-dessus ; nous étions tous très émus, et moi, tout au moins, je mesurais l'amour que je ressentais pour elle ; néanmoins notre conversation se trouva dévier tout à coup, et nous nous laissâmes entraîner à parler de choses indifférentes ; peut-être le

maître d'hôtel avait-il dû venir nous dire que le déjeuner était servi. Comme de tels incidents détonnent avec nos plus beaux sentiments ! Il semble qu'ils avilissent la vie, au point que nous nous sentons honteux de vivre et tentés de regarder la vie même comme une disgrâce.

Je prévoyais que dans cette maison carrée de style George, dominant du haut d'une colline un long lac sinueux, ce serait parmi nous les mêmes interruptions, les mêmes divagations que parmi mes amis, dans cette maison à l'italienne, sous les dunes, au milieu de bouquets de chênes toujours verts. L'une de ces déplorables divagations ne se fit pas longtemps attendre. Ma sœur eut à me dire quelles personnes étaient à la maison : une tante, sœur de ma mère, était arrivée ; un oncle, frère de ma mère, arriverait le lendemain. On peut aisément comprendre comment la seule mention de ces noms nous éloigna de ce qui aurait dû être l'objet de notre pensée. La pièce même nous fournissait une foule de distractions : tout cet ancien mobilier, la couleur des murs, l'atmosphère même de la pièce reportait ma pensée vers mon enfance. Le sofa sur lequel ma sœur était assise avait été cassé autrefois, et sans le vouloir je me rappelai comment il avait été cassé ; on l'avait mis dans une chambre de débarras : quelqu'un l'avait donc fait réparer. Je me pris à me demander qui cela pouvait être : ma mère très probablement ; elle veillait à tout.

J'ai dit que je venais d'arriver après un long voyage : ma sœur ne put faire autrement que de parler de déjeuner et nous passâmes dans la salle à manger ; au milieu du

repas, mon frère survint avec un air si solennel que je me demandai s'il n'avait pas pris une expression de circonstance, je veux dire s'il n'avait pas involontairement exagéré l'expression de chagrin qu'il aurait dû naturellement avoir. Nous sommes ainsi faits que le vrai et le faux se chevauchent, et si subtilement qu'aucune analyse ne peut déterminer où l'un finit et où l'autre commence. Je me rappelais l'arrivée des parents et des amis, ce jour d'enterrement dans le Sussex, chacun avec un air grave, et, interrompant soudain quelque conversation futile, nous redevenions graves et nous parlions de la morte avec sympathie pendant quelques minutes. Puis, à la première occasion, et avec un sentiment de soulagement, nous nous mettions à parler de choses indifférentes ; avec chaque nouvel arrivant, c'était la même comédie. Revenant du passé au présent, j'écoutai mon frère me parler de la maladresse qu'on avait commise : comment le docteur qu'on n'aurait pas dû appeler était venu à cause de... on rejetait la faute sur quelqu'un, n'importe sur qui. Le sujet était pénible, et il aurait mieux valu le laisser de côté, mais il n'osait parler de quoi que ce fût d'autre que de notre mère, et nous faisions tous nos efforts pour soutenir cette conversation aussi longtemps que possible. Mon frère et moi nous ne nous étions pas vus depuis des années : il revenait des Indes après une longue absence ; je ne pense pas non plus que j'avais vu ma sœur depuis son mariage, il y avait longtemps de cela ; elle avait eu des enfants, et c'était la première fois que je la voyais dans son âge mûr. Nous avions envie de nous poser des questions, de savoir

quelque chose les uns des autres, et nous avions envie aussi de voir le paysage que nous n'avions pas vu, du moins pas ensemble, depuis des années : la tentation de sortir de la maison nous venait à la faveur de ce tendre soleil qui flottait sur la pelouse.

Cette même journée suave de brume et de soleil que j'avais contemplée dès le petit matin s'était prolongée, et le soir différait à peine de l'aurore : l'exaltation dans l'air était seulement un peu plus intense ; et je me pris à me dire : « Ma mère est morte par le plus beau jour que j'aie vu, le plus séduisant, le plus blanc, le plus insouciant : un jour aussi chargé d'amour qu'une jeune fille qui s'arrête dans un sentier pour cueillir une branche d'aubépine. » Et je pensais qu'il était singulier que la mort pût venir emporter un être par un jour qui avait un tel air de fiançailles, mais, aussitôt après, je songeais qu'attendre de la nature qu'elle préparât un décor en accord avec notre humeur, c'était folie. Nous n'échappons jamais à l'antique sauvagerie, si persuadés que nous soyons du peu de souci que la nature prend de nous et que nos souffrances ne lui importent pas le moins du monde, car notre instinct remonte à l'époque où le soleil était immobile et où les anges peuplaient l'univers. Mon frère et moi nous contemplions le jour en silence : nul doute que mon frère ne méditât lui aussi cette coïncidence, quoiqu'il ne me fît part d'aucune de ses pensées ; car personne n'ose en exprimer de semblables, elles sont cette substance originelle de nous-mêmes dont nous rougissons et dont la vulgarité nous effraye à

moins que nous ne soyons des poètes ou des paysans.

Le jour passait lentement de l'après-midi au soir comme une jeune épousée qu'un voile blanc dérobe et dont les mains et le voile sont parés de fleurs blanches : mais un oiseau noir, de la grosseur d'un oiseau-mouche, s'était perché sur une touffe de fleurs, et il me sembla que le sinistre point noir qu'il y mettait me faisait perdre de vue ce beau jour.

J'aurais pu trouver une comparaison plus heureuse si j'y avais appliqué mon esprit, mais telles étaient mes pensées, ce jour où je parcourais la pelouse avec mon frère, honteux tout à la fois et contraint de parler de ce qu'avait été notre existence pendant les années qui nous avaient séparés.

Comment pourrait-on être accablé de douleur parmi tant de circonstances distrayantes ? Tout ce que je voyais était nouveau et ancien à la fois. Je me retrouvais tout à coup avec mon frère et ma sœur, après ne les avoir vus, comme je l'ai dit, depuis des années : c'était notre première rencontre depuis l'enfance, et nous nous trouvions tous réunis dans la maison où nous étions tous nés. Le lierre qui avait poussé sur l'un des côtés de la maison, la disparition d'un des faux-ébéniers, la brèche faite dans le bois, tout cela était nouveau : mais le lac que je n'avais pas vu depuis ma petite enfance, je n'avais pas besoin de le regarder, tant je savais comment se recourbait chacune de ses rives, et la place exacte de chaque île. C'est sur cette longue grève qu'avaient commencé mes premières aventures, point ne m'était besoin de

détourner la tête pour la revoir, je savais que les arbres la masquaient : je connaissais chacun des sentiers qui serpentaient dans les bois.

Cette longue grève jaune tachetée de touffes de joncs avait été ma première cour de récréation. Quand mon frère proposa d'y aller, je trouvai pourtant quelque excuse. A quoi bon ? la réalité ne ferait que détruire mon rêve, qu'abîmer en moi le souvenir de ces futaies où les lapins se terraient, de la mare où nous pêchions des grenouilles, de la longue grève, avec le lac à perte de vue, en été ? Je me rappelle si bien ce sable jaune, dur et tassé, par endroits, comme le plancher d'une salle de bal. L'eau y était si peu profonde que notre gouvernante nous laissait y vagabonder à notre gré et courir en avant à la poursuite de quelque bécasseau. L'oiseau tournoyait avec de petits cris : souvent nous croyions qu'il était blessé, peut-être faisait-il semblant de l'être pour nous éloigner de son nid.

Nous ne pensions pas qu'il fût possible de voir le lac sous un nouvel aspect ; pourtant il nous apparut tel que nous ne l'avions jamais vu auparavant, si calme, si doux, si gris, comme une écharpe de mousseline blanche déroulée entre l'île et la pointe. Le silence était si profond qu'il faisait songer aux contes de fées de jadis, aux bois dormants et aux châteaux hantés : les châteaux se trouvaient dans ces îles, posées sur cette eau embrumée, vagues comme des rêves. Par moments, un pinson lançait son petit gazouillement perçant du haut des branches de grands mélèzes, et les canards jacassaient dans les roseaux, mais

leur jacassement n'était qu'un doux murmure, qui ne s'entendait guère plus que le bruissement des roseaux à ce moment en pleine floraison. L'ombre des roseaux et de l'île semblait fixée à jamais comme un miroir magique, un miroir sur lequel on aurait respiré : et en écoutant le murmure de l'eau sur le galet on croyait entendre l'éternité murmurer son refrain monotone et triste...

Le lac s'avance vers la terre et forme dans le bois une baie charmante : sur une flaque de sable, quelques pins ont pris racine, ils y vivent tant bien que mal en dépit de rudes sautes de vent durant l'hiver. Au long de la rive, des roseaux morts, sur trois pieds de profondeur, stagnent parmi les joncs : si on les y avait mis exprès, ils ne seraient pas plus réguliers ; il y a aussi un vieux chemin de halage où des aubépines poussent par-dessus un mur effondré. Le penchant de la colline est planté : d'un côté, des hêtres superbes et des houx, de l'autre, des étendues de gazon avec de grands cytises dont les branches chargées de baies répandent leur ombre et de vagues senteurs. C'était l'admiration de mon enfance. Un chemin mène à travers le bois, et sous un pin rugueux, on avait mis un siège, une pierre grossièrement taillée portée par deux pierres debout. Pour une indicible raison, cette pierre me suggéra toujours, même lorsque j'étais enfant, l'idée d'un siège de pèlerin. Cette idée m'était venue, je crois, parce que ma grand'mère avait coutume d'aller chaque jour à l'extrémité du bois et que je le savais. Il y a bien longtemps de cela : j'étais encore en robe. Vingt ans plus tard, c'est là qu'on déposa mon père.

Incessant retour des choses ! Un corbillard apparaîtra dans quelques jours, peut-être ce sera le même. Il y aura ces mêmes chevaux couverts d'une étoffe noire, et que rend ridicules ce deuil extravagant, ce cocher avec son air de bouffon, cet ordonnateur de mauvais augure, qui, muet, dirige les autres de sa baguette ; il y aura une procession de parents et d'amis, portant le crêpe et les gants noirs, et songeant pour la plupart à retourner bientôt à leurs affaires : cette mascarade, que nous appelons un enterrement... Appréhendant une inhumation prématurée (crainte fort répandue), ma mère avait demandé qu'on différât ses obsèques jusqu'au moment où un changement naturel des éléments de son corps ne pourrait plus faire douter que la vie s'en était retirée. Je passai sur la rive du lac le temps qui sépara sa mort de son enterrement.

La même température, jour après jour, persistait ; il est presque impossible de trouver des mots pour exprimer la beauté du reflet gris des îles et des roseaux, les rives estompées flottant au loin, disparaissant dans cette brume de soleil, et le silence de ces rives, une sorte de silence enchanté qu'interrompait seulement le murmure de l'eau sur le galet crayeux. Par moments le chant d'un pinson venait le rompre, puis tout retombait en silence... « Un silence qui semble venir du cœur même des choses », me disais-je, et je m'arrêtais, prêtant l'oreille comme si j'eusse été au bout du monde. Puis je marchais dans les ajoncs, l'herbe drue et les buissons de genévriers qui poussent en bordure du bois, admirant encore en silence le vide de cette campagne, qu'interrompaient seules,

parfois, des ramasseuses de bois mort, vieilles femmes courbées sous leur faix de fagots. Et je pensais que peut-être je les connaissais, elles étaient évidemment du village ; j'avais dû les connaître lorsque j'étais petit garçon, et je fus saisi soudain d'une terreur ou d'une timidité incroyable, causées sans doute par le sentiment de l'immense différence que le temps avait imprimée sur nous : elles étaient pareilles, mais j'étais différent. Les livres que j'avais examinés, les tableaux que j'avais vus m'avaient fort éloigné d'elles, simples âmes qu'elles étaient, et à sentir l'injustice de la destinée humaine il me devenait pénible de les regarder dans les yeux. Aussi fus-je trop heureux de passer derrière des buissons et de m'échapper dans les bois.

Parvenu à une agréable clairière, plus agréable même que celles dont j'avais conservé le souvenir, je m'étendis à terre ; quoiqu'on ne fût qu'aux premiers jours de mai, l'herbe était chaude et les branches des grands cytises se balançaient doucement au souffle délicieux de la brise. Cela me rappela les mots du vieux poète irlandais : « Le bois est comme une harpe aux mains du harpeur. » Regarder les rameaux, écouter leur bruissement suffisait à mon plaisir : je me pris à admirer le ciel bas que chargeaient des flocons de nuages blancs, et la fleur blanche qui commençait à percer parmi les petites feuilles de la haie. Ce fut probablement cette aubépine qui soudain évoqua en moi la pensée de la femme aimée que j'avais perdue à jamais. La mort de ma mère avait un peu fermé cette blessure ; mais, en un moment, toute ma douleur reparut,

la blessure se rouvrit, et sans qu'il fût possible d'en étancher le sang.

Un homme ne peut pleurer deux femmes à la fois, et il n'y avait guère plus d'un mois que la plus belle réalité qui eût jamais pris place dans ma vie, et telle que dès l'abord j'en avais senti l'inviolable attache, m'était apparue, m'avait tenu compagnie un moment, puis m'avait abandonné. Toutes les amours partielles de ma jeunesse semblaient avoir enfin trouvé à s'exprimer dans une immuable passion. Qui expliquera jamais le mystère d'un amour que le temps ne peut pas modifier ? Le mot *fatalité* est le seul qui en contienne quelque idée. A quoi bon dire que sa chevelure était blonde et abondante, que ses yeux étaient gris et bleus ! J'avais connu bien des femmes avant elle : et beaucoup d'entre elles avaient des cheveux et des yeux aussi beaux ou aussi profonds, mais aucune autre n'avait eu le pouvoir de me faire éprouver ce sentiment que je vivais plus intensément quand elle était près de moi que quand elle en était loin. C'est ce tressaillement de vie dont nous sommes toujours en quête, et que nous sommes peut-être condamnés à perdre pour le mieux conserver.

Par un tel jour, sous les branches ondoyantes des cytises, la blancheur de ce lac voluptueusement recourbé entre ces rives basses ne pouvait manquer de me rappeler son corps. Ce mystère me rappelait son mystère, mais la ligne mélancolique des montagnes courant sous le ciel vers le sud ne lui ressemblait aucunement. On oublie ce qui est différent pour ne s'attacher qu'à ce qui est

semblable... A force de songer à elle, mes sens s'égarèrent, une sorte de folie m'envahit — adorable désespoir, — à la pensée de ne pouvoir jamais plus posséder cette splendide créature parfumée comme le temps de mai, de ne plus jamais tenir entre mes mains le doux ovale de ce visage, de ne plus jamais me pencher sur ces yeux si beaux : à la pensée aussi que toute l'intimité de sa personne n'était plus rien qu'un souvenir que ne renouvellerait plus jamais la présence réelle. C'est à de tels moments de souvenir passionné qu'on éprouve la douleur véritable, une angoisse qui n'a probablement jamais trouvé son expression, si ce n'est en Niobé ; et même cette réunion d'événements traduit bien plutôt le désespoir que la douleur. Et la douleur que cette femme m'inspirait m'empêchait de pleurer ma mère comme j'aurais voulu le faire, car elle avait été une femme parfaitement bonne, ses vertus avaient brillé d'un admirable éclat pendant des années, et si j'avais vécu avec elle, si j'avais été près d'elle durant les dernières années de sa vie, sa mort m'aurait atteint comme le sentiment d'une perte personnelle, je l'aurais pleurée le jour de sa mort comme je la pleure à Londres quand, auprès du feu qui s'éteint, la douceur du souvenir s'insinue en moi et que je comprends tout ce que j'ai perdu avec elle.

Nous ne pleurons pas les morts parce qu'ils se trouvent privés des plaisirs de la vie (en admettant que cette vie soit un plaisir), mais à cause de notre propre perte. Qui donc contestera un semblable égoïsme ? C'est pourtant ce que nous possédons de meilleur : c'est notre être

même. Songez à la honte qu'éprouverait une maîtresse si son amant allait lui dire qu'il l'aime parce qu'elle désire être aimée, parce qu'il pense que cela lui fera plaisir d'être aimée — elle le haïrait d'un tel altruisme, et le considérerait comme indigne d'elle. Assurément elle penserait ainsi et elle détournerait de lui son visage jusqu'à ce que le désir de la possession la vienne rejeter vers lui. Nous ne pensons qu'à nous-mêmes, directement ou indirectement. Je pensais à moi quand la honte m'empêchait d'aller au devant de ces pauvres ramasseuses de fagots : elles n'auraient point du tout réfléchi à l'injustice d'être demeurées aux champs, tandis que j'allais au loin jouir du monde ; elles auraient pris plaisir à me revoir, et quelques bonnes paroles leur auraient fait paraître plus légère la charge qui pesait à leur dos. Ainsi conduit par une involontaire association d'idées, je me mis à songer que l'injustice est une part certaine de notre sort humain, car nous ne nous affligeons passionnément que de ce qui passe ou qui semble passer : peut-être parce que la loi suprême nous en échappe.

Je pense maintenant à celle qui vint tout à coup parmi nous, nous offrir la tentation d'une couleur fugitive comme celle d'une fleur, nous leurrer d'une lueur aussi subite que celle que projettent les ailes d'une colombe. Pourquoi, me demandais-je, étendu sous les cytises, sommes-nous donc portés à pleurer si intensément un délice furtif ; pourquoi nous possède-t-il plus complètement que la tristesse que nous inspire celle qui a enduré pour nous le travail de l'enfantement, qui nous a peut-être

allaité de son sein, dont le dévouement pour nous n'eut point de cesse, et qui s'est faite plus tendre encore et plus détachée d'elle-même au fur et à mesure des années. Il n'est nul moyen d'échapper à l'injustice, d'en éluder une parcelle. Tout au plus pouvons-nous, et nous le devons même, admettre que le seul chagrin que nos cœurs peuvent ressentir pour les personnes âgées est une sorte de tristesse douce, semblable à celle que l'année elle-même communique à nos sens en automne lorsque nous rentrons chez nous les mains chargées de ces beaux dahlias simples que les Hollandais ont aimés et peints, liés avec des brins de rouge vigne-vierge. Nous rentrons le long des chemins ensoleillés que dominent si pathétiquement des hêtres jaunes, nous nous attristons sur l'année, mais nous ne souffrons pas passionnément : nos cœurs ne se brisent pas. Nous ne parvenons pas même à nous affliger comme les conventions le voudraient, revêtus d'étranges habits. Le fait seul de porter du crêpe et des gants noirs nous rend étrangers à nous-mêmes ; nous ne sommes plus nous-mêmes : nous devenons des cabotins engagés dans la représentation d'une mascarade. « J'aurais pu mieux pleurer ma mère sans tout ce crêpe », m'écriai-je. On n'a jamais rien inventé de si horrible que les funérailles modernes. Le tableau du corbillard et des serviteurs muets s'éveilla dans mon esprit. Ce fut alors même que le pinson reprit et, juste au-dessus de ma tête, dans les mélèzes, éclata un vilain chant perçant d'une douzaine de notes terminé par une insolente petite fioriture. « Quel est cet oiseau, m'écriai-je, qui vient interrompre mes

méditations ? » Et, m'étant levé, j'essayai de le découvrir parmi les branches de l'arbre sous lequel je me reposais. Le chant reprit dans un autre arbre un peu plus loin, puis dans un autre encore. Je le suivis et il me conduisit en contournant le bois vers le sommet de la colline au bas de deux courts perrons : le second, en partie tout au moins, demande à être déplacé quand le caveau est ouvert. Ce caveau consiste, sans doute, en une seule pièce avec des tablettes de chaque côté : peu de gens éprouvent la curiosité de descendre dans un caveau à moins d'avoir cent ans. Au-dessus, se trouve un monument, très simple, une sorte de table ; à l'enterrement de mon père, un prêtre s'y jucha, ou y fut hissé par la foule, et fit de là son oraison funèbre.

Aucun arbre n'avait été coupé en cet endroit, aux époques où l'on émonde le bois ; les pins et les ifs ont poussé si serrés que l'endroit en est tout obscur, et l'ombre sépulcrale n'y est pas éclaircie même en plein midi. Derrière le tombeau, dans le bois, les pierres de vieilles sépultures apparaissent au ras du sol : la terre les a presque ensevelies, elles ne dépassent que de quelques centimètres les feuilles mortes : tout ce penchant de la colline a dû être autrefois un cimetière, il y a des centaines d'années, et il n'est jamais sorti de ma mémoire, à cause de ce qui m'y est arrivé autrefois, lorsque j'étais enfant.

Le mystère de ce bois tentait vivement ma curiosité, mais jamais je n'avais osé grimper par-dessus le mur fort bas qui le bornait, jusqu'au jour où, laissant ma gouvernante en prière près de la tombe, je découvris une

brèche que je pouvais escalader. Mon escalade se trouva interrompue par l'apparition ou l'imaginaire apparition d'un être revêtu d'un châle ou d'une robe brune. Ce me sembla être une femme : elle paraissait flotter au-dessus du sol ; à sa vue, je fis un bond en arrière et je tombai, me blessant assez grièvement. Ma peur avait été si vive que je ne dis mot de ma blessure à ma gouvernante, mais je lui parlai de l'être que j'avais vu, la suppliant de venir avec moi. Elle n'y consentit pas et cela m'impressionna vivement ; je me disais : « Si elle n'avait pas cru qu'il y eût quelqu'un, elle serait venue. »

La peur de la femme au châle brun persista longtemps, et je suppliais toujours ma gouvernante de ne pas traverser l'espace vide qui s'étendait entre la lisière du bois et le tombeau même. Il est possible de revivre en imagination une émotion déjà ressentie : tout ce que j'avais éprouvé, lorsque j'étais enfant, en ces mystérieuses régions du bois de hêtres derrière le tombeau, et la vieille pierre qui se trouvait là, et cet être que j'avais vu, vêtu d'un manteau brun, j'en pouvais revivre les impressions, mais le bois lui-même n'éveillait plus en moi aucune sensation neuve. Tout me semblait quelconque : les marches du tombeau, le tombeau lui-même, le mur, et jusqu'au bois enchanté n'était à présent à mes yeux rien de plus qu'un simple bois. Quelques vieilles pierres y pointaient parmi les feuilles, c'était tout.

Le merveilleux ne cesse point : quand on est jeune, on s'émerveille du monde extérieur ; plus tard, on trouve extraordinaire la vie intérieure ; et ce qui maintenant me

semblait merveilleux, c'était que j'eusse tant changé. La vue du fantôme peut être mise au compte de mon imagination, mais comment expliquer le changement qu'avait subi ce bois ; son mystère aussi n'était-il donc qu'un rêve, une simple imagination ? où est la vérité ? l'expérience dépouille-t-elle le monde de son mystère, ou changeons-nous au point que les émanations furtives qui jadis prenaient forme, échappent maintenant à nos yeux ? est-ce donc impossible ? Un sens se développe, un autre s'atténue Le mystique qui, au haut d'une colline, dans le recoin d'une caverne, passe sa vie à considérer les choses éternelles, atteint aux clartés d'une vie qui s'étend bien au delà de notre vie quotidienne. Peut-être l'homme ne se résigne-t-il point à mourir comme une plante ? Et tout en me demandant si l'éclair d'une autre vie m'avait été accordé au temps où mes sens étaient plus affinés, je descendis la colline et je m'assis à l'ombre des mélèzes chargés de fruits, essayant de me persuader que je n'avais pas espéré revoir la dame brune.

Un jour, le silence des bois fut rompu par les coups de marteau d'un maçon et d'un ouvrier qui l'accompagnait, l'aide-maçon probablement. J'appris qu'en ouvrant le caveau, on avait découvert qu'il n'y avait pas assez de place pour un autre cercueil. Élargir le caveau n'était point nécessaire, une ou deux tablettes de plus pouvaient suffire pour bien des années encore. Son idée était juste : avec deux tablettes de plus, il y aurait de la place pour mes frères, ma sœur et moi, mais il faudrait que la géné-

ration suivante fît faire une nouvelle excavation dans la colline ou cherchât un autre cimetière. Il me regardait en parlant. Je considérai un moment ce beau garçon, jeune et dont les yeux étaient pâles comme le paysage, et je me demandais s'il s'attendait à ce que je lui dise ma satisfaction de voir que les choses se fussent arrangées ainsi... Le bruit du marteau du maçon me donnait sur les nerfs et, sentant que le bois n'était plus un endroit propre à la méditation, je fis le tour de la rive jusqu'au vieux garage, me demandant comment il se pouvait que les paroles d'un simple paysan eussent réussi à produire une aussi étrange révulsion de mes sentiments. Sans nul doute c'était l'intensité avec laquelle j'avais ressenti à quel point nous ne sommes jamais très loin de la mort, les uns et les autres, qui me donnait la sensation de penser à ce sujet pour la première fois de ma vie. A peine atteignons-nous l'âge de la réflexion, la pensée de la mort n'est jamais très éloignée de notre esprit. C'est un sujet auquel nous pensons toujours. Nous nous couchons en songeant qu'un autre jour a passé, que nous sommes d'un autre jour plus près de notre tombe. Le moindre incident suffit à nous faire resonger à la mort. Ce matin même, j'avais vu deux mouches bleues se presser l'une l'autre dans le coin d'une vitre ; et aussitôt je m'étais rappelé que toute vie a un terme, quelques mois pour la mouche bleue, et quelques années pour moi. On oublie comment on pensait vingt ans plus tôt ; mais j'incline à croire que les jeunes gens même méditent souvent sur la mort : il en doit être ainsi, car tous leurs livres contien-

nent des vers sur l'inconstance des choses. Et plus nous avançons en âge, plus il semble que nous pensions à ce même sujet. Qu'est-ce que toute la littérature moderne sinon la fumée du regret que nous ne soyons rien que des bulles sur un fleuve ? Je croyais qu'on ne pouvait rien dire sur ce sujet éternel qui fût susceptible de m'émouvoir : et pourtant cette pensée qui nous suit de la jeunesse à l'âge mûr, ce garçon de Derryany l'avait provoquée en moi, mieux qu'aucune littérature n'eût pu le faire. Il avait surpassé tous les poètes, et cela non pas avec une simple phrase ; c'était plutôt son attitude d'esprit vis-à-vis de la mort qui m'avait ému, et tout en marchant le long de la grève, j'essayais de me rappeler ses propres mots. Ils étaient bien simples, assurément, si simples que je ne pouvais les retrouver. Il m'avait dit que Michel Malia (c'était le nom du maître-maçon) m'avait connu depuis mon enfance ; et puis, sans choisir ses mots, sans y prendre garde, parlant inconsciemment comme il respirait, il avait ajouté que si je tenais à avoir une certaine place, je n'avais qu'à prévenir Michel Malia, qu'il me la réserverait. Il y en aurait une convenable, juste au-dessus de mon grand-père, quand on aurait assujetti la nouvelle tablette : il se rappelait avoir entendu dire que nous étions l'un et l'autre des écrivains. Je le remerciai et me mis à penser qu'il m'avait « mis à ma place » comme peut-être aucun poète ne l'avait fait. Je le verrai toujours, comme je le vis, s'éloigner d'un pas ferme à travers la verdure du bois, le sac de chaux sur le dos.

Et assis au bord de ce paisible lac, je me dis : « Dans

vingt ou trente ans je rejoindrai certainement les autres dans cet horrible caveau : rien ne peut m'en préserver. » De nouveau le présent m'échappa et mon esprit redevint clair comme le cristal : nous n'avons du présent qu'une idée inconsciente, sans quoi nous ne pourrions pas vivre. Je m'étais dit tout cela auparavant, et de nouveau je me faisais l'effet d'une mouche grimpant le long d'une vitre, retombant, bourdonnant et regrimpant encore. Tous les expédients que j'avais tentés s'étaient montrés illusoires. Chacun d'eux aboutissait à cette même conclusion que les morts sont impuissants. « Les vivants font de nous ce qu'ils veulent », murmurai-je, et je songeai à ceux de mes parents qui, catholiques, croient tous à l'intervention des prêtres et de l'eau bénite, à l'Immaculée Conception, aux indulgences papales, et à une foule d'autres choses que je ne pouvais me rappeler, tant était grande mon angoisse à la pensée que mon pauvre corps païen dût être livré sans secours à leurs pieuses mains. Je me rappelais leurs visages, je pouvais entendre leurs voix, celle de mon frère qui me faisait toujours penser à la voix d'un cardinal manqué bien plutôt qu'à celle d'un colonel ; je pouvais voir ses yeux pâles, humides de sa foi dans l'intercession de la Vierge : un catholique est reconnaissable à première vue comme on reconnaît un poitrinaire.

Le lac recourbé, les montagnes pâles, les rives basses, le soleil et la brume ne contribuaient pas peu à m'effrayer ; la campagne prenait à ce moment une impression intensément catholique : mes pensées dévièrent, et je commençai à me demander si l'aspect d'une contrée n'emprunte pas

son caractère aux idées de ceux qui y vivent. « Comment pourrais-je éviter ce caveau ? » m'écriai-je tout à coup. L'aide-maçon de Michel Malia m'avait dit qu'on pourrait me placer juste au-dessus de mon grand-père. Mon grand-père était un homme de lettres, un historien dont je n'ai pas lu les histoires ; et au sein de l'horreur que m'inspirait mon probable enterrement, je me divertis en pensant que j'aurais aimé voir le vieux monsieur dont le portrait est pendu dans la salle à manger lire mes romans, et je me mis à imaginer ce que cet auteur d'une histoire de la Révolution française aurait pensé d'*Esther Waters*.

Et tout en écoutant clapoter l'eau du lac, j'imaginai un horrible colloque dans ce caveau. Il me vint tout fait à l'esprit, notre dialogue. « Ciel, m'écriai-je, il faut faire quelque chose pour y échapper. » Et mes yeux se tendaient par-dessus le lac vers l'île où un homme du pays de Galles avait bâti un château. Je voyais les bois qui descendaient jusqu'au bord de l'eau et je me rappelais ceux que je ne voyais pas. Tous les mélèzes qui poussaient aux flancs des collines revinrent à mon esprit d'un coup, et je pensai au merveilleux bûcher que l'on pourrait en faire. On n'avait pas coupé d'arbres depuis trente ans, j'en pouvais vivre encore trente. Que de bois splendide on y trouverait pour un bûcher, un bûcher de cinquante pieds de haut, imprégné d'huiles odoriférantes ! J'y serais couché tout en haut avec tous mes livres (le bel oreiller que cela me ferait sous la tête) ; les anciens héros n'étaient-ils pas étendus avec leurs armes auprès d'eux ? On abattait leurs montures pour que les

esprits de ces chevaux pussent les servir dans les royaumes aériens. Mon bûcher serait élevé sur l'île qui me faisait face : on en verrait les flammes à des lieues et des lieues, le lac en serait tout éclairé, et mon corps deviendrait une sorte de phare, le phare de l'avenir païen qui attend la vieille Irlande. Le prix de semblables funérailles ne serait pas par trop excessif : quelques milliers de francs, peut-être, le prix d'un millier de mélèzes, de quelques barils d'huiles parfumées et de la fête, car tandis que je rôtirais, les assistants devraient manger et boire et porter de gais vêtements, les hommes comme les femmes... On jouerait la musique la plus gaie : des passages du *Mariage de Figaro*, et la scène du feu de la *Walkyrie* pour terminer. Mais ce n'est là qu'un choix improvisé, c'est une chose qui demande une attention soigneuse. Il serait beau, en vérité, que de telles funérailles, qu'une telle incinération pût avoir lieu : rien ne s'y oppose à moins que la loi n'interdise de brûler en public des corps humains.

Et mon visage alors s'assombrit ainsi que mon âme : je devins mélancolique comme le lac, comme les montagnes du sud qui couraient sous le ciel plaintif, à la manière d'une mélodie irlandaise ; car ce bûcher que j'avais si splendidement rêvé était impossible. Il me faudrait retomber sur le four crématoire, en Angleterre. Il n'y en a pas en Irlande, l'Irlande est liée à sa croyance dans la résurrection des corps. « Avant de décider quelles devaient être mes propres funérailles, me dis-je, il me faut voir quelles libertés funèbres la loi moderne et la

morale chrétienne laissent à un citoyen, et je ne pourrai le faire avant de retourner à Dublin. »

C'est près de Lough Cara que je commençai d'imaginer mon entrevue avec le notaire de la famille, vieil homme à tête blanche pleine de préjugés, comme les rois de certaines pièces romantiques, dévot catholique qui n'entendrait pas grand'chose à mon paganisme, mais je le tiendrais entre ces deux pointes bien aiguisées : soit de commettre un acte aussi dénué de sens pratique que de refuser de faire un testament pour des raisons théologiques, soit de faire violence à sa conscience et d'aider son prochain à disposer de son corps de façon à créer des difficultés au Tout-Puissant au moment de la résurrection des corps dans la vallée de Josaphat. L'embarras de la famille du notaire ne serait pas sans charme, et, s'il refusait de m'établir ce testament, il y aurait une foule d'autres notaires qui n'hésiteraient pas à établir tout ce qui me passerait par l'esprit à cet égard. Afin d'assurer le convenable ensevelissement de mon corps, mon intention était de laisser tous mes biens, terres, argent, tableaux et mobilier, à mon frère le colonel Maurice Moore, à condition que je serais incinéré et que l'on dispenserait mes cendres de l'humiliation des rites chrétiens. Au cas où les conditions du legs seraient trop désagréables au colonel Maurice Moore pour qu'il pût veiller à ce que mes restes fussent traités conformément à mes volontés, mes biens, terres, argent, peintures et mobilier iraient à mon frère Augustus Moore ; au cas où celui-ci déclinerait de faire exécuter mes volontés concernant mes restes, tous mes biens

iraient à mon frère Julian Moore ; s'il se croyait tenu de refuser à veiller à l'exécution de mes dernières volontés concernant mes restes, tous lesdits biens devraient aller à mon ami, Sir William Eden, qui prendrait, j'en suis sûr, un plaisir attristé à réaliser les souhaits de son vieil ami. Un testament ainsi établi me donnerait toute assurance de n'être pas enterré avec mes ancêtres à Kiltoon, et, durant les deux jours qui suivirent, je méditai sur mon propre ensevelissement. Mon frère trouverait probablement que ce serait là une assez grosse dépense, mais il ne m'abandonnerait pas.

Il m'avait déchargé du soin de voir les entrepreneurs de pompes funèbres et de prendre les arrangements nécessaires pour faire dire les messes, soin qui m'eût été atrocement désagréable, si bien que j'eus grandement le temps de songer aux détails de mes propres funérailles, et je me félicitai de penser que j'échapperais à la honte d'un ensevelissement chrétien, honte qui ne m'était pas complètement apparue avant ces deux derniers jours, mais que j'avais néanmoins soupçonnée. Sans doute, c'était la terreur de Kiltoon qui m'avait inspiré cette obsession de la mort à laquelle pendant les dernières années je n'avais pu échapper. Je suis d'une nature romanesque et il eût été fâcheux de renoncer au bûcher que j'avais imaginé. Je me plaisais à la vision qui m'était venue, et j'imaginais le bûcher haut de cinquante pieds, brûlant splendidement et dégageant une chaleur si intense qu'il faudrait aux assistants se rembarquer sur leurs bateaux. Quel spectacle ce serait là, en admettant que la

loi le permît, mais la loi s'oppose à ce qu'on brûle des restes humains, et j'en serais réduit au four crématoire public ! Mais où et de quelque façon que je sois brûlé, il me faudrait décider ce que je désirais qu'on fît de mes cendres. Dans un moment d'heureuse inspiration, je conçus l'idée d'un vase grec, et je me remémorai tous les vases grecs que j'avais vus : ils sont tous beaux, le premier venu fera l'affaire pourvu que le relief représente quelque scène de Bacchanale. L'achat du vase sera une dépense additionnelle ; sans doute je vais causer à mon frère une sérieuse dépense, cela devient de plus en plus difficile d'acheter de la sculpture grecque originale ; et dans un moment de parcimonie posthume, j'allai jusqu'à penser à une simple copie, en granit : le granit résiste mieux que le marbre. Ce serait amusant de prendre une feuille de papier et un crayon et de dessiner tout ce que je puis me rappeler des différents vases, de ces diverses scènes bachiques, où l'on voit des hommes robustes portant des outres de vin, mêlés à d'aimables jeunes filles qui dansent avec grâce. Des jeunes gens jouent de la flûte, et l'on voit parmi eux des faunes, cette aimable animalité des bois et des paysages antiques, du temps où les hommes commencèrent à traire leurs chèvres, et où l'un d'entre eux, plus pensif, plus méditatif que les autres, descendit sur la rive du fleuve, coupa un roseau et découvrit la musique. Le vase que je me rappelle le mieux avait des anses droites formées de cols de cygnes. Il avait environ deux pieds de haut, et sa cavité aurait pu assurément contenir tout ce qui resterait de moi après mon inciné-

ration. Personne, à voir ce sourire de satisfaction sur mes lèvres, n'eût pensé que je songeais à une urne grecque et à un petit tas de cendres blanches.

« O Mort ! où est ton aiguillon ? » murmurai-je, et le crayon tomba de ma main, car je ne pouvais parvenir à me rappeler, plus qu'à moitié, le jeune homme qui danse près d'une jeune fille sur l'épaule de qui il a placé son bras gauche. « Mais elle est plus impulsive que lui », me dis-je, et je me pris à me demander si la cause de son désir était une autre jeune fille ou un poème qu'il préférait à la compagne de ses ébats. Peu à peu la plupart des figures de cette saturnale me revinrent à l'esprit, car cette sculpture était si bien faite que les années n'avaient qu'obscurci ma mémoire, et, comme celle-ci s'éclairait, je vis la jeune fille qui dansait, le bras droit étendu, le bras gauche replié et agitant une écharpe. La forme continuait à se préciser dans mon souvenir, la place exacte des seins, et surtout le modelé du ventre, d'un dessin si parfait qu'il semblait que la jeune fille eût posé devant le sculpteur tandis qu'il travaillait. « Ingres et l'antiquité seuls ont su simplifier, m'écriai-je ; comme cette cuisse est délicieuse, comme elle avance bien ! Et nous, pauvres modernes, nous vivons sur cette beauté-là depuis quelque chose comme deux mille ans. Mais c'est en vain que nous avons pu essayer d'imiter cette draperie qui flotte autour des chevilles, comme l'écume qui se brise sur la crête d'une vague. Un svelte jeune homme est près d'elle, ses épaules se soulèvent, car il porte la flûte à ses lèvres, ses pieds sont joints, et près de lui un

satyre danse avec une sauvage ardeur, frappant les cymbales en dansant. Il est suivi, me semble-t-il — il est difficile de préciser si c'est un souvenir d'un autre vase ou si la figure fait bien partie du même groupe, — d'un faune si séduisant qu'il me décida à choisir ce vase pour le repos de mes cendres et à spécifier, dans le testament que je voulais faire dès mon retour à Dublin, que le meilleur sculpteur possible serait requis pour en faire une copie.

Il ne faut pas que mon testament soit trop compliqué, sans quoi on le contestera. Tout ce qui n'est pas commun peut être aisément présenté comme une folie par un avocat bavard devant un jury stupide. « Qui donc, sinon un fou, demande l'avocat, peut se soucier à ce point de ce que l'on fera de ses restes ? » Tout le tribunal l'approuve, car chacun des membres du tribunal a le plus grand désir de prouver à son voisin qu'il est un bon chrétien. Tout est convention, et il est impossible que les cercueils de plomb et les cercueils de chêne soient considérés comme une preuve d'insanité, parce que les hommes croient encore à la résurrection des corps. Les Pharaons étaient-ils des fous ? et la construction de la grande Pyramide était-elle un acte de démence ? L'affirmation courante est que le sort de nos restes importe peu et cependant le monde n'a cessé de s'employer à construire des tombeaux. Il n'y a que ces charmants satyres qui ne s'en soucient point. Les satyres, eux, s'en vont vers quelque place secrète, quand ils sentent que la mort les menace ; mais la pauvre humanité veut qu'on se souvienne d'elle. Le

désir de n'être pas oublié, pendant quelque temps au moins après la mort, est un instinct aussi puissant que tous ceux qu'on pourra invoquer ; nous n'employons nos vies qu'à nous assurer un peu d'immortalité. Qu'y a-t-il de plus naturel que de voir chacun d'entre nous souhaiter que sa mort et son ensevelissement soient, autant que possible, conformes aux idées qu'il déclarait accepter durant sa vie ? à quel autre propos peut servir la consécration de morceaux de terrain et l'érection de croix ? En cela tout au moins je ne diffère pas des autres. Si je m'inquiète de mon incinération, c'est parce que je voudrais jusqu'au bout manifester et exprimer mes idées : et ni dans ma prose ni dans mes vers, je n'ai tracé mes pensées aussi complètement, ni aussi parfaitement que je le fais dans ces instructions pour mon tombeau. Un doute encore, pourtant, demeure dans mon esprit. Où devrait-on placer ce vase ? Pas dans Westminster Abbey. Fi de tous les lieux de sépulture chrétiens ! Un musée n'inspire qu'à peu de gens des pensées élevées : Goncourt parle de la glaciale admiration des foules. Pourquoi ne pas placer ce vase dans ce mur de pierre, dans ce même coin où j'apprenais à lancer ma toupie ? Mais, tôt ou tard, une servante le briserait. La maison deviendra la propriété de quelque autre famille, et des étrangers regarderont ce vase avec une nonchalante curiosité ou peut-être penseront-ils qu'il est ennuyeux de m'avoir ainsi dans le hall. Et un ordre m'enverra au grenier.

Savoir comment placer le vase me coûta beaucoup de recherche, et je prévoyais qu'à défaut d'une idée qui

me permettrait de le préserver à jamais, mon projet serait privé d'une bonne moitié de sa valeur. J'étais assis à réfléchir quand j'entendis un bruit de pas dans l'escalier. « Ils descendent le cercueil de ma mère », me dis-je. La porte s'ouvrit et on vint me dire que le funèbre cortège m'attendait. Mon frère, ainsi que divers parents et amis, se trouvaient dans le hall : à toutes les mains des gants noirs, du crêpe à chaque chapeau. « Toute la mise en scène du chagrin, me dis-je, rien n'y manque. » Mon âme se révoltait contre cette moquerie. « Mais pourquoi plaindre ma mère ? Elle a souhaité reposer près de son mari : loin de moi la pensée de critiquer un tel désir ! »

On hissa le cercueil sur le corbillard. Un vieux jardinier d'autrefois vint me demander si je désirais qu'il y eût des pleureuses. Je ne compris pas d'abord : il se mît à s'expliquer, il entendait par là les lamentations avec lesquelles les paysans de l'ouest accompagnent leurs morts au tombeau. Abominable sauvagerie ! et j'ordonnai qu'il n'y eût rien de pareil, mais trois ou quatre femmes, incapables de se contenir, se jetèrent en avant et commencèrent leurs lamentations. Il était difficile d'essayer de les interrompre. Chacun regardait de droite et de gauche pour voir s'il n'y avait pas de nuages au ciel, car on était à une demi-lieue de la chapelle ; nous aurions à marcher une bonne lieue au moins, et s'il pleuvait, on prendrait probablement froid. Nous pensions à l'humidité du bois qui s'égoutte du haut des branches mélancoliques des sapins et des ifs qui poussent autour du sépulcre sur le penchant de la colline. Mais il n'y avait aucun danger

de pluie ; fondue et grise, l'île du château reposait dans l'eau embrumée et me rappelait quelles splendides funérailles j'aurais pu avoir si la loi n'était venue m'en empêcher. Et comme nous suivions cette famélique route grise d'Irlande que bordaient, de chaque côté, de pauvres champs, des champs qui semblaient sur le point de s'effondrer en marécages, une fois passées les maisons des pauvres gens, j'essayai de trouver un moyen de sauvegarder le vase. Mais Ramsès lui-même n'a pas réussi à protéger son corps de la profanation : on l'a désemmaillotté, j'ai vu sa photographie dans le Strand ; et où il a échoué, comment réussirais-je ?

Pendant que chantaient les vingt prêtres convoqués pour célébrer la messe, mon esprit continuait à vagabonder à la recherche de l'inaccessible, à la recherche de ce que Ramsès n'avait su découvrir. Malgré moi, au moment même où le prêtre commença à entonner le Pater Noster, je pensai à la haute mer comme au seu réceptacle propre et assez sacré pour le vase qui contiendrait mes cendres. Jeté là où la mer est la plus profonde, il ne toucherait pas le fond mais resterait suspendu dans les sombres régions immobiles où circulent, seuls, quelques poissons dans un froid tombeau, « fait sans mains, dans un monde sans tache », entouré d'une ronde gracieuse de Bacchantes, jeunes gens et jeunes filles, créatures sauvages des bois, humaine animalité primitive.

Rien ne dure à jamais. Dans quelques millions d'années, la mer commencera à se dessécher, le vase qui me contiendra coulera à pic. (Pourquoi ne coulerait-il pas

sur quelque solide fondement de rochers pour y rester debout, dans ce désert dépourvu d'air et d'eau ? C'est mon espoir.) Ramsès a échoué, mais je réussirai.

Environnée d'une ronde de jeunes gens et de jeunes filles, ma tombe se dressera sur un roc élevé dans la solitude de l'océan tari. Des millions d'années passeront : la terre, après être restée comme morte pendant un très long hiver, ira avec d'autres planètes tournoyantes s'absorber dans les astres : Sirius et ses semblables. Au regard des événements graves, les millions d'années ne sont que des secondes. Après... disons : quelques millions d'années, le suprême moment, l'instant originel, celui de l'unité sera accompli ; alors le flot sidéral commencera de nouveau à se répandre et l'éternelle dispersion des choses recommencera. Les soleils seront projetés dans l'espace, les planètes vomiront les lunes. Des millions d'années passeront ; la terre deviendra froide ; du limon primitif, la vie resurgira sous forme de plantes, puis de poissons, puis d'animaux... Imagination folle ? est-elle donc plus folle que l'histoire des pauvres gens de Palestine ? J'ai cette croyance que dans des billions d'années d'ici, des billions et des billions d'années, je me retrouverai dans cette même chambre, écrivant ces mêmes lignes que j'écris à présent ; et je crois qu'après quelques années, ma tombe flottera de nouveau dans les silencieuses profondeurs de l'immuable océan, et que les mêmes figures, les mêmes nymphes et les mêmes faunes mèneront autour de moi leur danse.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
I.	— Printemps à Londres	1
II.	— Normandie en fleurs	20
III.	— Une servante	25
IV.	— La fin de Marie Pellegrin	36
V.	— La Butte	56
VI.	— Regains amoureux	65
VII.	— La table d'hôte de Ninon	90
VIII.	— Au jardin du Luxembourg	10)
IX.	— Un souvenir	139
X.	— « Apportez la lampe ! »	154
XI.	— Euphorion au Texas	171
XII.	— Dimanche soir à Londres	198
XIII.	— « Resurgam »	210

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 14 OCTOBRE 1922
PAR L'IMPRIMERIE
FRÉDÉRIC PAILLART
A ABBEVILLE (SOMME)

La Bibliothèque
niversité d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

JAN 07 2002
JAN 16 2002
SEP 21 2006
UO SEP 22 2006

CE PR 5042
.M414 1922
COO MOORE, GEORG MEMOIRES DE
ACC# 1261396

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 11 02 14 13 8